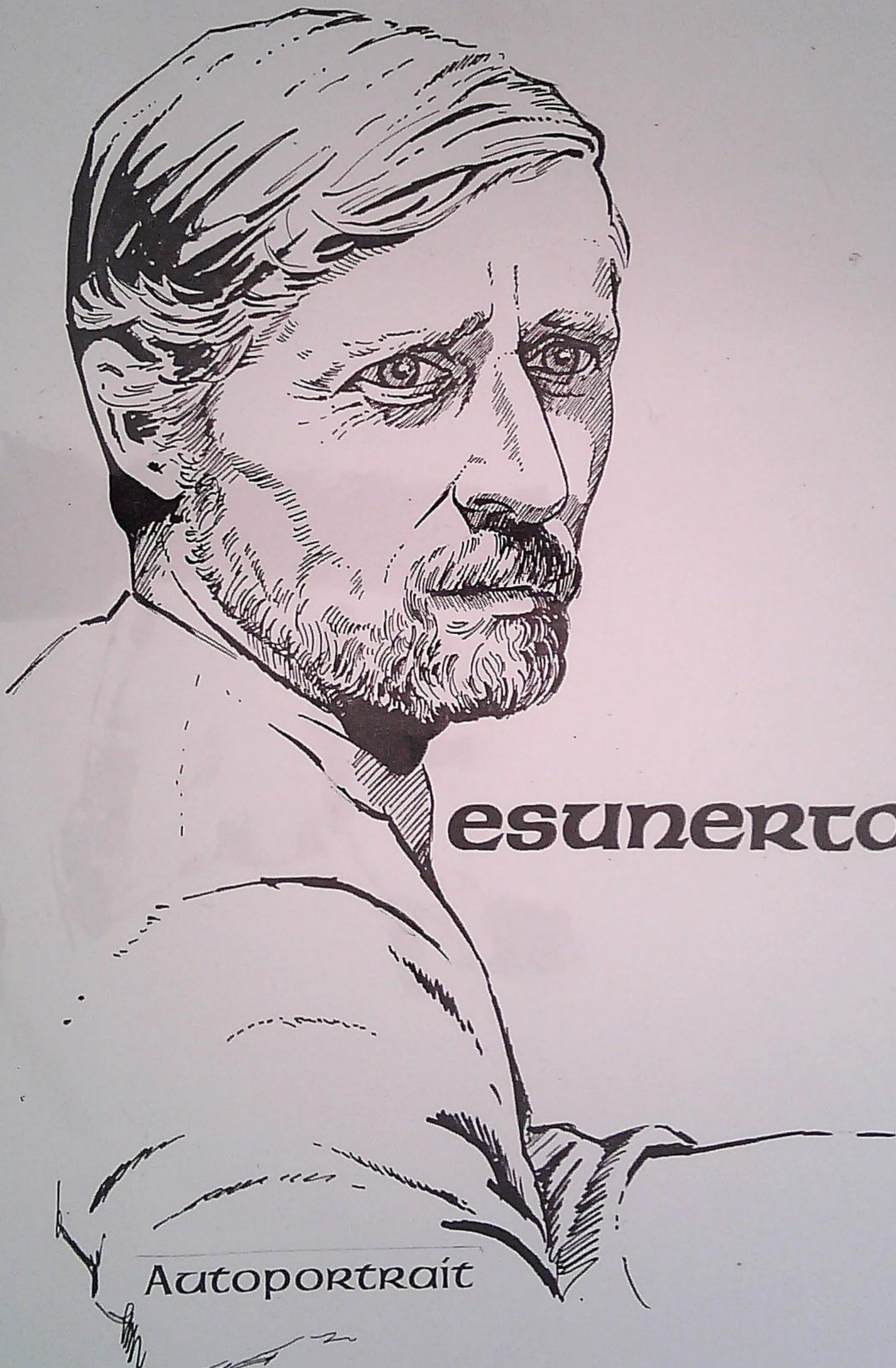




PATRIMOINE CELTIQUE

Compendium d'Esunertos

Serj PINEAU (1931-2016) également connu sous le nom initiatique d'ESUNERTOS est l'auteur de *La magie de l'art celtique ancien*, publié par Coop Breizh en 2005, et a contribué activement à différentes revues en particulier à Kad et à Ialon. Il a été également l'illustrateur de la réédition bilingue des *Notennoù diwar benn ar Gelted kozh* de Abhervé et Mevenn Mordiern entreprise par les éditions An Alarc'h depuis 2015. Il consacra sa vie à l'étude des anciennes traditions en s'efforçant de donner un nouveau souffle au courant porté par plusieurs groupes druidiques. Le travail inédit présenté sous le titre de Compendium, qu'il avait lui-même choisi, est un ensemble de textes, de documents iconographiques et de sources bibliographiques rassemblés pendant de nombreuses années complétant sa propre bibliothèque. C'est Roger VAILLANT-CATARNOS qui était à l'origine de cette compilation, transmise en 1991 lors sa mort, à son ami Serj qui a continué, complété et enrichi cette somme. Organisée par ordre alphabétique, elle comporte près de 600 occurrences se rapportant à l'ethnologie, la mythologie, l'histoire, le symbolisme, la langue gauloise et plus généralement au monde celtique. Les notes manuscrites complétant ces notices ont été mises en forme par son épouse Donaïg PINEAU en 2019 dans le respect de leur rédaction initiale. Sans méconnaître qu'un *Dictionnaire de la mythologie et de la religion celtiques*, dû à Philippe Jouët a été publié en 2012, comblant un vide éditorial à cet égard, le *Compendium* apporte sur de nombreux points des compléments et des informations inédites, ainsi que de superbes illustrations nées du crayon et du pinceau d'Esunertos.



esunertos

Autoportrait

A

Abeille Becos

Abréviations

Age

Agir

Action

Aire des Celtes

Aide

AINE

Aithech Thuatha

Allégeance

Albion

Alboriga

Aithech Thuatha

Allowe'en

Alphabet

AMBIVOLCIOS

Ambre

Ame Anamones

Amulette

ANA Deva Ana

Anathème Exécration

Ancêtres Senatres

Anciens du monde

Andedma

Angélique Talobuti

Angle Cerna

Animaux

Anmenacton Lustration

remise des noms

ANNWN

1

Titres de revues, langues

âge du monde

/Bliadhain Don Chuaille _ B. Stokes

Aribognitu

Domaine sacré de la déesse Aine

Lié à serpent Références

Révolte des classes serves

Sucer les tétons de son protecteur

Reine du monde

Révolte des classes serves _

Populations non gaélique

Signes des Ogams

Gaufresenque graffiti

Signes celtibères

Fête de la femme

Brigit Février fait les pluies _

Rituel

Portes de l'âme

Origine du nom, signification, père,

3 soeurs

Généalogie, biblio

Réf J. Loth

D'Arbois de Jubainville

Rituel de conciliation des lieux

2 Article Ialon

A

1

ARBRES

Mythologie des arbres
Liste des arbres en vieil irlandais
Arbres dans les Ogams
Humour
Lien avec Inde
3me avater de Vishnou Sanglier

Arduinna

Argent Arganton
Armes

Art celtique Cerda
Artisans Cerdis
Art (populaire)
Artistes et artisans celtiques

ARTONOVIOS
(Morvan Marchal)

Biographie
avec illustration

Argent Arganton
Asile (droit d')
ASTROLOGIE

Zodiaque égyptien
=>Gundestrup
et calendrier celtique Jean Rémi
Lettre de Renée Camou / Gundestrup
Disque de Nebra
Article / Gangadhar Tilak

Astronomie
Civilisations disparues

+ aube de l'astronomie

Atmosphère
Aubépine
Auberge

Da Derga

AURAICEPT

Manuel des Filid

Autochtonie
Avarice Dupesla
Axe du monde

ABRÉVIATIONS

ABREVIATIONS :

ABR	Annales de Bretagne – Rennes.
ACS	Altceltischer Sparchschatz – Holder – Leipzig 1896-1913
BBCS	Bulletin of the Board of Celtic Studies – Cardiff.
CIL	Corpus Inscriptionum Latinarum
DIL	Dictionary of the Iris Language – Dublin 1983
DGVB	Dictionnaire des gloses v. bret. – Léon Fleuriot – Paris 1964
EIE	Etudes indo-européennes – Lyon 1982
EC	Etudes Celtiques (Revue) Paris 1936...
EIGSE	A Journal of Irish Studies – Dublin 1939...
CELTICA	Celtica – Dublin 1946...
CELTICUM	Celticum – Rennes 1961...
CRAI	Comptes-rendus de l'académie des inscript et Belles-Lettres - Paris 1857...
JRSAI	The Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland – Dublin 1849...
OGAM	Ogam tradition celtique – Rennes 1948...
PRIA	Proceedings of the Royal Academy of Ireland (Dublin 1936...
ILTG	Inscriptions Latines des trois Gaules – P. Wuilleumier – Paris 1963
R.C.	Revue Celtique – Paris 1870-1934

RIB	Recueil des inscriptions Gauloises - Paris 1985-1986
RHR	Recueil de l'histoire des religions – Paris 1880...
SGS	Scottish Gaelic Studies – Aberdeen 1926
S.C.	Studia Celtica – Cardiff 1966...
SH	Studia Hibernica – Dublin 1961...
ZCP	Zeitschrift Für Celtische Philologie – Halle/Saale – 1857-1943 Tübingen 1954...
EIHM	Early Irish History and Mythologie – E.O' Rahilly – Dublin 1946
LEIA	Lexique étymologique de l'irlandais ancien – J. Vendryés – depuis 1959
DCRD	Dictionary of Celtic religion and Culture - Maier. B.

Quelques abréviations usuelles :

le	indo-uropéen	...	Ct	celtique	...	Br.	breton
Ke	cornique	...	Gl	gaulois	...	Er	écossais
Ir	irlandais	...	Ma	manx	...	Ga	gallois
Gr	grec	...	La	latin	...	Al	allemand
Il	illyrien	...	Hi	hittite	...	Go	gotique
LI	lithuanien	...	In	indien	...	No	norrois.

Abeilles

Abeilles – cf. animaux ECOS

Dans l'un des plus anciens mss juridique irlandais, il est question de BECHBRETA (jugements d'abeilles). Ce manuscrit date du XVI^{ème} siècle

Les ruches datant des monastères chrétiens, les juristes irlandais ont eu à inventer des règles nouvelles pour régir les relations entre le propriétaire des ruches et les terres d'où provenait la nourriture des abeilles. (Cf. ERIU, Volume WVII – p.52 à 85).

Cf. « *L'abeille* » in article de Jean Piette (Natrovisus) dans le Symbolisme : Du Symbolisme de quelques animaux (p. 169-172).

Le légendaire irlandais regarde l'introduction des abeilles en Grande Bretagne par Mo-Domnoc dans le courant du huitième siècle (cf ZCP- XV. 320)

BECOS – « abeille ». irl. Moyen : BECH, irl. Mord : beach.

BICROS – « apiculteur » - bret.*BRIG - français par le breton « BIGRE » (garnement), braconnier, chercheur d'essaim dans les forêts ».

BICECROS – « bourdon, drone » - gall. BYGEGYR .

BECARIOS - « ruche », aussi « un fermier d'abeille ». irl. BEACHAIRE. (cf. Fleuriot, Et. Celt. T. XII t. XII et suiv.)

Il existait des abeilles de combat.

AGE (humain) **AIBOS - AIVITOS – SETLON - *AIVITOS** "âge, vie"

Dans les croyances celtiques du paganisme, l'âge et la permanence sont des caractéristiques saillantes des divinités de l'autre Monde.

Le nom de peuple des ATECITTI provenant d'une forme *ATE-COTTOS « le Très Ancien » suggère qu'il était un des noms de la divinité de l'Autre-Monde.

Il en est de même de CETHERN signifiant probablement « durable » ou quelque chose d'approchant. Cethern mac Fintain apparaît comme un des Ulate dans un épisode de la Tain (S ; O'K 2753. ff. wi. 4237 ff 2.) Il est l'instructeur de Finn en sagesse poétique dans le Macgnimertha Fina (RC. V. 202 ; Fianaigecht 46) Son grand âge est suggéré par le fait qu'il est le fils de Fintan (*Uindosenos) « le Blanc Ancien » qui a la réputation d'avoir vécu un millier d'années, et d'avoir été le père du dieu druide Mogh Ruitj qui vécut durant les règnes de dix neuf Rois dans le province de Munster. (ZCP. XIV. 157) - 41.

En parallèle, les noms de SEN « vieux » (père de DED) et Roishen (père de Sen) pour *RO-SENOS « très vieux » dans la généalogie des Erainn et dans le gaulois SENU sont attestés au singulier comme noms de personnes, à la base du pluriel SENONES, nom d'une peuplade celtique d'Italie du Nord.

Similairement, nous avons BUAN « durable, endurent » qui est un nom pour des déités de l'Autre Monde, attesté dans le nom tribal de BOONRIGE ou DAL M BUAIN, dans le comté d'Antrim, et dans la partie mythique des généalogies des Fir Maige et des Osraige.

L'âge est aussi l'équivalence du savoir « do. Fir aes dam ; at. gén fein » . « L'âge me tient ; et s'y tient tout mon savoir » (Complainte de la Cailleach Beara).

12 - D'après les plus anciennes rédactions des lois galloises, celle de Gwynedd, ou Nord Galles, c'est à 12 ans que l'on pouvait marier les filles (les donner à un homme RODY Y WR).

14 - Le garçon devait être âgé de quatorze ans révolus (adolescent), car à partir de cet âge il était maître de ses actes, il possédait en propre. Son père n'avait plus, sur lui, de droit de correction (Ancient Laws. I. p.208, 8 ; 204, 3).

AGE = SETLON

ANNEE = BLEDINNA.

Ages du monde : d'après le BLIADHAIN DON CHUAILLE = W. Stokes, *Lives of the Saints From the Book of Lismore*, Oxford, 1890, p.XLI. :

- 1 an - Un an pour un pieu.
- 3 ans- Trois ans pour un champ.
- 9 ans- Trois vies de champ pour un chien.
- 27 ans- Trois vies de chien pour le cheval.
- 81 ans- Trois vies de cheval pour l'homme.
- 243 ans - Trois vies d'homme pour le cerf.
- 729 ans - Trois vies de cerf pour le merle.
- 2189 ans - Trois vies de merle pour l'aigle.
- 6561 ans - Trois vies d'aigle pour le saumon.
- 19683 ans- Trois vies de saumon pour l'if.
- 59049 ans - Trois vies d'if pour le monde depuis son origine jusqu'à sa fin.
soit près de 600 siècles.

AGIR - *ARIBOGNITU cf. VOGNITU "faire, accomplir".

Le mot celtique désignant la sainteté, le sacré NOIBOS (irl. anc. NOIB "saint, sacré"), devait anciennement désigner **une force agissante**. Il est en effet en rapport étroit avec le terme qui désigne la "vigueur, l'excitation, la santé". Irl ancien NIAB, gall. HYNWYF "plein de vigueur, gai, folâtre". *NEBOS - gall. nwyfo "exciter" Meillet (Z.C.P. X 305) a rattaché ces mots au vieux Persan NAIBA "beau, bon". C'est une correspondance de vocabulaire religieux entre l'iranien et le celtique. (Vendryés L.E.I.A.N. 20).

Cf. le rôle de la gaité comme équilibrant psychique et sociologique. Qualité des personnages "heureux" moralement.

Cf. parmi les trois airs de la harpe du Dagda "l'air du rire".

AGIR : Action.

La pensée traditionnelle était ainsi faite qu'éventuellement l'Action pour l'Action recherchait la justification du mythe et dès lors l'intégration à celui-ci. Ce besoin de rattacher toute chose au paradigme divin ou à la vie universelle était une des particularité instinctive de la mentalité celtique archaïque qui lui faisait rechercher dans l'action et dans ses fruits une approbation cosmique. Dès lors, la réussite de l'action considérera qu'elle a été entreprise dans le bon ordre et qu'elle doit donc aux Dieux une partie de ses fruits.

Les actions humaines – fastes ou néfastes – étaient censées avoir leur agissement dans l'Univers et le pouvoir d'en incliner la marche. A ce titre, l'action humaine ne relevait pas de la morale, mais de la physique. Aussi il s'agissait d'harmoniser ses actions en fonction de l'Univers de la planète.

Les actions étaient parfois trompeuses, il arrivait que toute la tension de l'énergie fa+sse perdre jusqu'à la conscience de la justification originelle des actes. L'action devient alors une fin et se substitue au sens. Apparaît alors la fascination du pouvoir et de l'ambition qui fait perdre la mémoire de l'engagement et annihile le sens des valeurs. Il s'agissait alors d'harmoniser ses actions en fonction de la bonne marche des saisons et des rythmes, pour être assuré de la bienveillance de l'Univers envers l'humain.

Nota :

La carte sur L'aire de Celtes établie par Esunertos dans les années 1960 est présentée au titre de document.

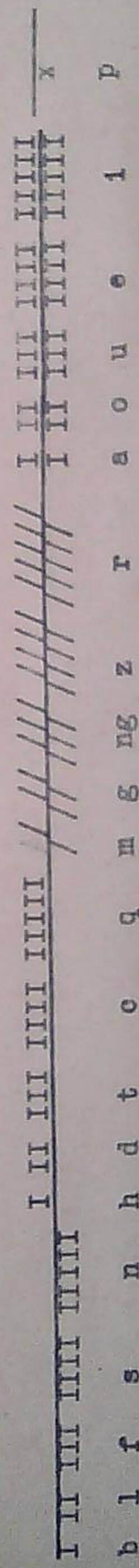
Elle comporte des inexactitudes du fait des découvertes archéologiques récentes et ne correspond pas tout à fait aux connaissances scientifiques actuelles.

aval, mor, all, arc'hant, barzh, beler, bezv, bragoù, br
 karr, kazh, kaouenn, derv, dor, delioù, eog, yourc'h, le
 marc'h, neud, pemp, pevar, tri, raden, sae, skav, teod,
 tarv, troad, gwern.

avu, beg, biz, blev, kein, kig, dorn, gar, lost, penn,
 banv, bleiz, gad, gavi, golvan, goz, houad, yar, loen,
 bezv, bod, brenn, gwern, sivi, spenn, skav,
 beure, kurun, erc'h, loar, ludu, roc'h, skorn, taouarc'h,
 tu, bloaz, glann,
 flocc'h, lavreg, loer,
 bihan, kozh, glas, her, moal, skanv,
 bac'h, deraou, glac'har, gortoz, lein, lestr, se,
 skein, selaoui,

Pays d'Origine:

de 900 à 500	: :
de 500 à 400	: :
de 400 à 300	: :
de 300 à 200	: :



b l f s n h d t c q m g n g z r a o u e i p

áine

AINE : Le domaine de la Déesse Aine (dans « Les Centres Sacrés de la mythologie d'Irlande »)

Le Centre principal du site sacré de la Déesse Aine est Knockared ou Cnoc Aine. La colline d'Aine est une élévation de moyenne hauteur, à environ 5 km. / 3 miles, au sud-ouest du lac. Il était le plus important des rendez-vous cérémoniaux du Munster. C'était le site du couronnement des Rois de cette province. Une importante Oenach (assemblée, foire) s'y tenait. La Fête est encore présente dans le souvenir et se perpétue également dans le présent siècle.

Des écrits concernant cette hauteur rapportent des exploits d'il y a un millier d'années et en 1919 Westropp rapporte qu'à intervalles réguliers (à une date fixe) d'anciennes pratiques y sont encore observées.

Samhain était aussi marqué par l'allumage de feux de joies sur différentes hauteurs sacrées de cette aire durant la fin des années 1800. Et la coutume locale des hommes parcourant les sentiers autour des tertres sur le Cnoc Anien, avec des flambeaux confectionnés de « torons de paille » pour assurer une heureuse fortune, survivait encore aux alentours du début du siècle, au début des années 1900.

D'importants monuments marquant le sommet du site conservent le souvenir symbolique de la Déesse, principalement les tertres circulaires conjoints aussi connus que « Dubaihey » ou le « Mullach na Trir » et localement « le Tumulus des trois personnes ». Le Side d'Aine était le tertre commémoratif situé sur le côté est du groupe des trois tertres circulaires. C'est de celui-ci qu'à Samhain la Déesse surgissait accompagnée du « Taureau Rouge ».

Au cours des siècles ce monument fut sévèrement endommagé par les détrousseurs de sépultures et les chercheurs de trésors. Mais il demeure encore de substantielles structures et le fossé l'entourant taillé à même la roche est encore très net, bien qu'il soit partiellement comblé.

Un tertre semblable, entouré par un fossé circulaire au nord de ces triples buttes est aujourd'hui à peine visible.

allégeance

ALLEGANCE – (cf. Tripartition – Niveaux cosmiques)

Parmi les marques d'allégeances données à un souverain, une pratique ancienne consistait à sucer les tétons de son protecteur.

DIDE A CHICHE (acc.plu.) « *Il suçà ses tétons* » (de Fergus). CICH « téton, sein » se dit aussi de la poitrine d'un homme. Dat. FO CHICH CURAD « *sous la poitrine d'un héros* ».

FIR CÎCHE (gén. sing.) c'est « *la garantie de poitrine* », la poitrine étant prise, ici, comme le couvert d'un bouclier, rôle que devait tenir un noble ou un guerrier. (FIR CÎCHE - Cymmr XIV, 112, 7, ou « allégeance » - acc. NA BRIS CHIG « *ne brise pas la convention (d'amitié)* »).

Sur le signe d'allégeance (cf O'Brien **Etudes Celtiques III**, 373).

Cf. Dans le Dialogue des Deux Sages, au début, en composition CICHMAR, adj. "mamelu" CICOMAROS

Cf. également les "joues".

ALBION :

C'est le nom donné à la Grande Bretagne.

Il semble qu'il faille distinguer entre un monde clair, avec *ALBIO- et un monde obscur avec le terme *DUBNO- « profond ».

Cf. DUMNORIX /ALBIORIX. Antrop. DUMNACOS ;
ALBIOS, (ALBIŪ) « monde ».

Cf. le celtique ALBOS « blanc ».

Le nom d'ALBION est probablement à mettre en relation avec le nom du dieu celtique ALBIORIX, ainsi qu'avec le moyen gallois ELFYDD « monde, terre ».

ALBIORIGA – ALBIORIGI – ALBIORIX

ALBIORIGA, dea à St. Saturnin d'Apt. (Vaucluse). Son nom signifie « **Reine du Monde** ». A ce titre elle est synonyme de BITURIGA (même sens) « Reine du Monde » (Cf ; Sainte Reine, en relation avec EPONA ? et RIGANTONA)

Existe également un **ALBIORIGI** « Roi du Monde », donné comme un Mari à Sablet près de Vaison, toujours dans le Vaucluse.

ALBIORIX, Dieu celtique « Le Roi du Monde ». son culte est attesté par une inscription découverte dans le Vaucluse à Sablet (en Gallia Narbonensis, inscrite au CIL. XII, 1300). Ce dieu est identifié (associé au dieu romain mars, sur la base d'une interprétation

Aithechth-Thuatha

RÉVOLTE DES... CLASSES SERVES.

AITHECTH – THUATHA (Révolte des classes serves) :

Les « Aithech-thuatha considérées comme des populations non gaéliques, seraient des peuples autochtones précédant les Celtes.

Formés de descendants des hommes du néolithique et du Bronze ancien ils furent trouvés par les Gaëls à leur arrivée sur l'île.

Action opérée par des Aithechthuathes sous le règne de Cairbe Cattchenn, ces rebelles tuèrent tous les nobles Goidels après les avoir invités à une grande fête, dans une salle que l'on compare aux BRUIDNE (cf. Auberge – ZCP XI, 61-66) :

« Seules trois femmes enceintes s'en échappèrent et leur descendance peuplera désormais trois seulement des cinq provinces d'Irlande » (Récit du Togail Bruidne da Derga (TBDD) « The Destruction of Da Derga's Hostel » - Titre du Conte du Cycle d'Ulster, préservé intact dans le Livre Jaune de Lecan).

Lorsque les AITHEACH TUATHA vainquirent les Milésiens, ils établirent Cairbe, ou Cairbre ? pour les diriger. Il fut ainsi nommé : CATTCHENN, parce qu'il possédait, selon la légende, les oreilles d'un chat (en fait Tête de Chat)

C'est peut-être à ceux-ci que fut attribuée par les Celtes le titre de Fomoir et d'homme à tête de chien, la plus ancienne des populations de l'Irlande ?

CANARD ENCAIEN 3 NOV 1999

Le macchabée nou est arrivé

LES évêques de France n'ont pas apprécié Halloween. Ces histoires de citrouilles, de squelettes, de sorcières et de fantômes ne les ont pas fait rire. A Nice, Mgr Jean Bonfils a fustigé une fête dont « le contenu est d'origine gauloise et païenne (...). Qu'on le sache, Halloween est la fête la plus importante pour les satanistes du monde entier ». A Clermont-Ferrand, Mgr Simon regrette « l'oubli de la signification chrétienne de la Toussaint et de Noël ». A Royan, le curé Pillot témoigne : « J'ai entendu à la radio un gamin dire : "File-moi un bonbon où je te zigouille." Si c'est ça la notion du spirituel, je ne suis pas d'accord. »

Il faut se mettre à la place des évêques : vingt siècles d'efforts pour éradiquer le paganisme et le voilà qui revient sonner à la porte pour demander des bonbons ! A quoi cela sert que l'Inquisition se soit décarcassée à brûler les sorcières !

Mauvais joueurs, nos évêques oublient de dire que le christianisme, expert en pur-

gatoire, en résurrection des morts et en baroque macabre, a piqué et recyclé de nombreuses fêtes païennes - à commencer par Noël. Mais l'enfer, c'est toujours les autres.

Il faut pourtant admettre que la concurrence est déloyale quand la machine du marketing s'emballe, dopée par les grandes surfaces, Eurodisney et les fabricants de jouets. Mais on compte sur le prochain sommet de l'Organisation mondiale du commerce (OMC) pour faire cohabiter sans dégâts le paga-

nisme mercantile et le christianisme de proximité. Orpheline de la guerre du Pacs, Christine Boutin (UDF) fixe la ligne pour contrer l'effrayante offensive américano-celte (« Le Figaro », 29/10) : « Ces déferlantes automnales de citrouilles et de sorcières s'opposent à notre fameuse exception culturelle. » Vite des quotas sur les squelettes pour protéger nos chrysanthèmes !

Une trouille, ça va, citrouilles, bonjour les dégâts !

F. P.

HALLOWEEN CONTRE TOUSSAINT (ALL ALL BLACKS !)



Allowe'en

Dans le monde Celtique, Allowe'en était le passage d'une année à l'autre. La vieille année était morte, une année nouvelle allait naître. Dans cet intervalle étrange, le monde des vivants et celui des En-allés possédait la latitude de communiquer et de pénétrer réciproquement dans l'un et l'autre monde de ce no-mans land. C'était le jour exceptionnel, où le royaume et la résidence des morts était ouvert sur le monde des vivants, pour une seule nuit dans l'année.

Pour cette nuit, qui va briller d'étonnants feux, les maîtres de maison nettoieront le foyer. Les membres décédés de la famille retourneront dans leur maison familiale pour être auprès des vivants où, comme marque de bienvenue, ils auront une place, un siège, un couvert à la table familiale, où ils partageront un repas en commun. Une chandelle sera allumée pour marquer leur présence auprès des vivants, bien qu'ils pensent que ce sont eux les vivants et nous autres les en-allés. Selon les anciennes croyances, ce jour là, l'on se promenait sans armes et l'on ne les montraient à personne.

GEISS :

- l'on ne se retourne, ni ne regarde en arrière de soi.
- L'on marche au milieu du chemin où de la route, et non sur le talus ou la berne ces passages étant réservés aux En-allés qui y circulent en cette nuit d'Allowe'en. Car leur monde se tient à l'écart des vivants : forêts, landes désertes, montagnes, afin de ne pas gêner les activités des humains, ce qui explique que les temples celtiques étaient toujours en dehors des cités, car c'était-là le domaine des Dieux et des esprits..






Les enfants (symbole de ces âmes errantes) demandent un tribut :

Lorsqu'ils frappent à la porte et qu'elle s'ouvre, ils doivent prononcer les paroles fatidiques et menaçante Trick or Treat : farce, mauvais tour, mystification, ou (négociation, ou régaler, payer à boire, ou donner un plaisir, une douceur, un régal).

Généralement, la personne sollicitée accorde un don : noix ou pommes, noisettes, bonbons, gâteries, qui la libère des mauvais tours que l'esprit du garçon ou de la fille déguisée qui vient quémander, serait censé lui jouer.

Ces âmes des En-allés, bien accueilli et restauré, poursuivront alors leur chemin pour d'autres demeures des vivants.

ALPHABET of. OGAM. of. GRAUFSENGUS

	A	E	I	O	U
	BA	BE	BI	BO	BU
	TA(DA)	TE(DE)	TI(DI)	TO(DO)	TU(DU)
	CA(GA)	CE(GE)	CI(GI)	CO(GO)	CU(GU)
	L	M	N	R	S

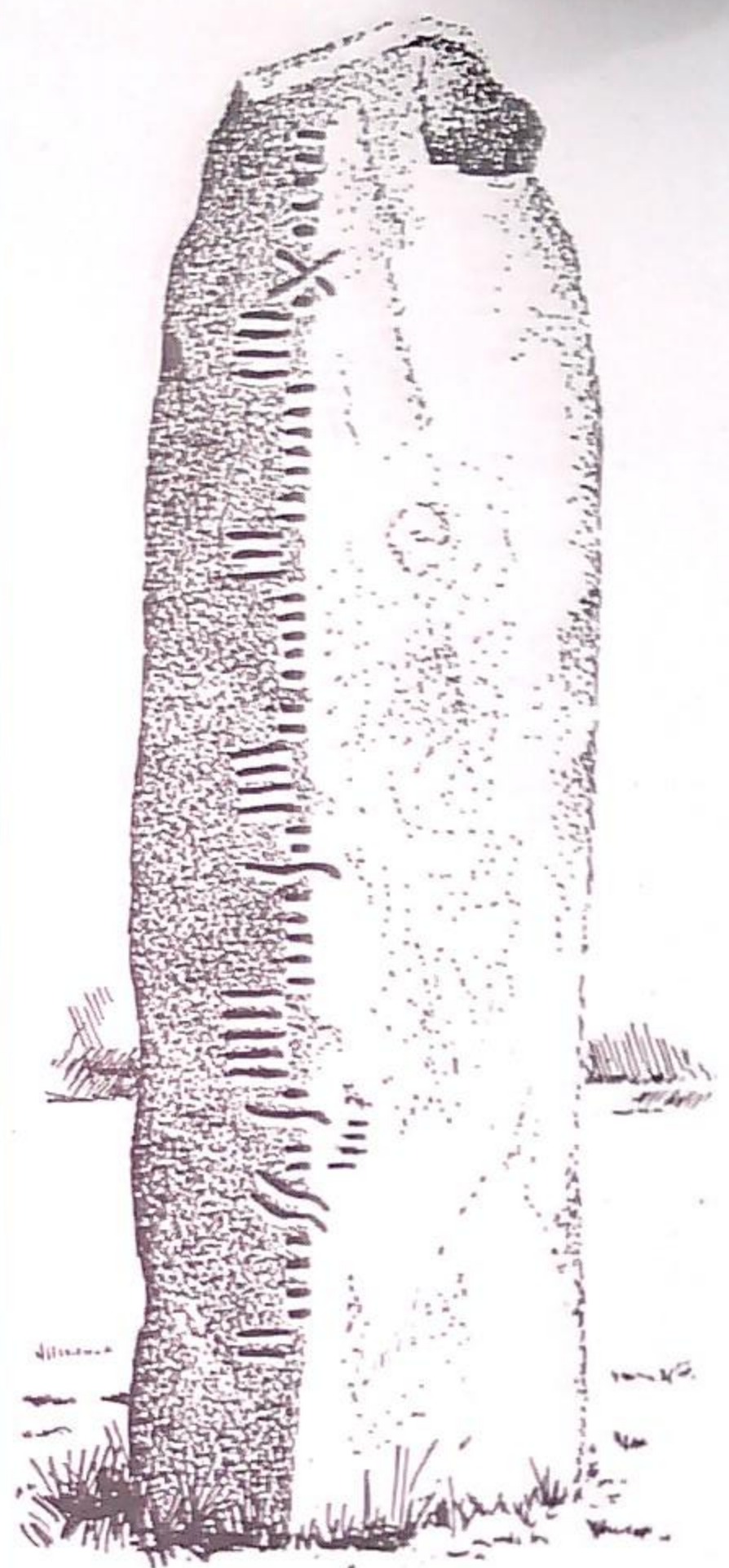
Alphabet Cellibère.

① ALPHABET OGAMIQUE

SIGNES OGAMIQUES		SYMBOLES	
	I	IUBHAR	if
	E	EDHADH	tremble
	U	UR	bruyère
	O	ONN	genêt
	A	AILM	sapin
	R	RUIS	sureau
	Z	STRAIF	prunier sauvage
	Ng	NGEDAL	roseau
	G	GORT	lierre
	M	MUIN	ronce
	Q	QUEIRT	pommier
	C	COLL	coudrier
	T	TEINE	houx
	D	DAIR	chêne
	H	HUAT	aubépine
	N	NION	frêne de plaine
	S	SAIL	saule
	F	FERN	aune
	L	LUIS	orne
	B	BEITH	bouleau

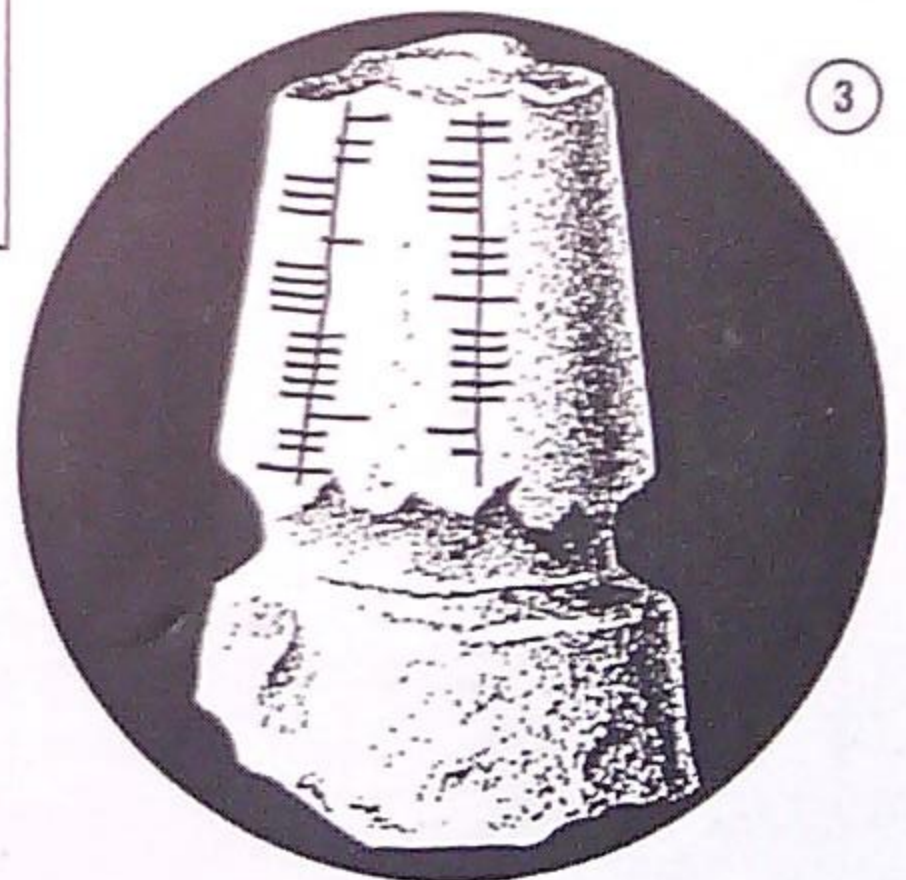
FLESC

②



Pierre ogamique, Dungloe (Kerry).

③



Borne ogamique de Silchester.

NEDDAMON
DELGU LINDA

Alphabet d'après les graffites de la Graufesenque. (Aveyron).

⑤

Inscription gauloise de la Graufesenque: NEDDAMON DELGU LINDA.

④

ABCDEFGHIJKLMN O P Q R S T U X Z
a b c d e f g i l m n o p q r s t u x z

BRISANZIDA



Brisa Anzida



Brigantia - La "Très Elevée", épithète laudative de la
Déva Ana, patronne des poètes, forgerons et médecins.

ímbolc

AMBIVOLCIOS (Imbolc)

C'est principalement la fête de la Femme, celle de la magie fécondatrice qui rattache directement son cérémonial à la Terre et à la classe des producteurs, chargés de ses biens et de ses produits, qu'ils soient pastoraux ou agraires. Ceci explique le caractère secondaire et moindre de cette célébration par rapport à l'écrasante prééminence des fêtes de Samain ou de Beltaine qui sont celles des fêtes guerrières ou sacerdotales, éléments dominants et de prestige du monde Celte. Imbolc est une fête type relevant de la troisième fonction. Fêtes agraires et pastorales par excellence, liées à la fécondité.

Comme le fait remarquer Françoise Le Roux (in Ogam t.XIV, 178), cette fête se situe à un moment qui ne marque aucun progrès important de la révolution annuelle si ce n'est, faut-il le souligner météorologiquement, la période de l'année où les pluies dans les zones septentrionales ont une particulière abondance "*Février fait les puits*", ce qui peut peut-être éclairer l'une des "explications" étymologiques de OIMOLC (autre graphie d'Imbolc : IMOLC) "c'est-à-dire "barrière d'averses, averses du printemps et averses d'hiver", époques des précipitations météorologiques dans l'Europe de l'Ouest.

Cette fête saisonnière a pratiquement disparu de l'usage courant. Quelques bonnes raisons peuvent être apportées au silence qui existe de nos jours. L'introduction du Christianisme est l'une des conséquences principales de l'éradication de ce culte archaïque de la végétation pré-indoeuropéenne, compte tenu du comportement orgiastique de ces cérémonies qui comportaient des chants rituels licencieux et des mimiques érotiques, choses incompatibles avec le puritanisme des ascèses chrétiennes et de leurs moines chargés d'éradiquer l'enracinement de telles coutumes, où la transgression des tabous sociaux habituels. Il est intéressant de connaître la virulence de la critique de l'Eglise qui voit dans ce paradigme rural une démence magique et diabolique à l'encontre de l'Ordre divin.

Introduction au rituel d'Ambivolcios

Brigantia (en vieux celtique), Berc'hed (en breton), Brigit (en gaélique), Brigide ou Brigitte : autant de formes désignant un même personnage.

Brigit est la fille de Dagda, le dieu bon, père des dieux.

Mais, elle est également l'un des aspects - l'aspect céleste- de la Grande Déesse An(n)a, Mère des dieux, donc... mère de Dagda. Cette Déesse-Mère était vénérée sous son aspect trinitaire : c'était la triple déesse de la Fertilité. Et, en Irlande, le culte de la « triple Brigitte » fut particulièrement fervent.

Fille de Dagda, Brigit était honorée en Gaule sous le nom de Belisama « la très-brillante ». Elle participait des trois fonctions indo-européennes - souvent animée de fureur guerrière - en tant que patronne des poètes, des fili et des médecins, patronne des artisans, des forgerons et des bronziers.

Cette triple déesse, malgré tout unique, est à rapprocher de Minerve - fille de Jupiter - dans le monde romain ; et d'Athéna - fille de Zeus - dans le monde grec.

Toutefois, le rapprochement le plus adéquat est celui de Brigit avec la Prakriti du monde hindou - particulièrement sous son aspect divinisé - à savoir : la déesse Saravasti divine épouse de Brahma et épithète parmi d'autres d'Anna-Purna - laquelle, entre parenthèses, est l'exact reflet de la celtique Déva Anna, comme « mère divine » ou « nourrice des dieux » -. Saravasti, déesse protectrice des savants et des étudiants, patronne des arts et métiers, était fêtée au début du printemps à l'époque même où l'on célèbre la fête d'Imbolc que préside Brigit.

Ambivolcios, c'est l'étape finale de la Grande Nuit, la préfiguration de la levée du jour, la fête des ablutions, des lustrations, dont a hérité la fête chrétienne de la Purification (2 février, jour de la chandeleur). L'étymologie latine de février le rappelle : « februatia = purification », « februaire = purifier ».

• Le terme irlandais d'« Imbolc » vient du vieux celtique « Ambivolcios » - autour du lavage ou de la toilette -. Lors de cette fête, il était prescrit de « *se laver les pieds, les mains, la tête* », c'est-à-dire, selon les correspondances analogiques, les trois niveaux cosmiques, sociaux et même individuels, comme le rappelle notre signe d'ordre, à savoir :

- les pieds : les artisans, les commerçants ;
- les mains : les guerriers, les souverains ;
- la tête : les druides, les érudits.

Brigantia, fêtée à Ambivolcios, est également associée symboliquement à « la sagesse divine ». Celle-ci est, dans le cosmos, le reflet de l'intelligence absolue du Premier Principe. Elle peut être figurée par la Lune - lumineuse des nuits : Belisama, reflet de la lumière du Soleil -. Elle est pour nous la personnification divine de l'Anamu, ce « souffle » en nous de l'intelligence divine immédiate, intuitive, imaginative et transcendante.

ambre

AMBRE :

Il semble difficile d'accepter une origine arabe au nom de l'ambre, le nom paraît celtique. On a souvent donné dans l'antiquité le nom d'un objet d'après le nom de son pays d'origine, ou du peuple qui le fabriquait. Ce nom est un composé de AMBI + RONES (cf. Le nom du Rhön d'où ceux-ci sont peut-être originaires)

C'est par exemple le sens des métaux : le nom du fer en celtique ISANNOS paraît avoir été emprunté à l'illyrien *EISAR, avec le sens de divin. C'est ce nom conservé par les Celtes, initiateurs de la métallurgie en Europe centrale, qu'ils transmettront à leur tour, avec la technique, aux Germains.

Le nom du cuivre en latin : CUPRUM, doit son origine à l'île de Chypre d'où venait une espèce de cuivre (Pline – I. XXXIV – 2). Celui du bronze alliage du cuivre et de l'étain BRUNDISIUM, de la ville de BRINORSI ou se fabriquait cet amalgame dans l'antiquité. L'étain CASSITEROS qui entre dans la composition du bronze semble bien être emprunté au nom des îles d'où l'on tirait ce métal. L'étain CASSITIRROS qui entre aussi dans la composition du bronze, semble bien être emprunté au nom des îles d'où l'on tirait ce métal. Les CASSITEROS – de CASSI+TIRROS, représentent l'épithète celtique des îles britanniques où les phéniciens de l'époque venaient s'approvisionner.

Il y a au moins deux bonnes raisons de considérer les Ambrones comme ayant donné leur nom aux concrétions ramassées à la surface de la mer, ou sur les plages où séchaient naturellement les cachalots : la présence de ce peuple à la périphérie du monde celtique sur les côtes du Jutland et leur rôle historique dans le commerce de cette matière.

« Quant à savoir si les Celtes ont occupé à une date quelconque les provinces maritimes qui s'étendent de la base du Jutland à l'embouchure du Rhin, la question doit rester ouverte jusqu'à l'examen de nouveaux arguments » (Hubert – Les Celtes p.193)..

L'Ambre et les Ambrones,

Les AMBRONES sont signalés par Tacite sur la côte ouest du Jutland.

Tacite, XL 1, trouve les AVIONES dans les îles de la côte ouest du Schleswig et du sud-ouest du Jutland, ces AVIONES (au nom celtique) seraient des restes des AMBRONES émigrés avec les CIBRES, au nom également celtique tiré de CIBROS, qui eux-mêmes seraient issus des colonies celtiques établies dans les marchés de l'ambre;

Les LEMOVII de l'embouchure de l'Oder, signalés là, par Tacite XLIII 6, étaient près des RUGII ; le nom semble équivalent à celui des LEMOVICES du Limousin et des LEMAVII de Galice. Les LEMOUVII de Germanie seraient, ou bien les restes des avant-gardes celtiques au-delà de l'Elbe, disloquées par les mouvements germaniques ultérieurs

refoulés vers la côte baltique, ou comme les AMBRONES des colonies celtiques extrêmes, pour le commerce de l'ambre.

L'ambre n'est donc pas d'étymologie arabe, mais proviendrait bien du nom des AMBRONES (peuples celtiques qui commercialisaient cette matière – « *ceux qui habitent des deux côtés, sur les rives de la RONA* - de AMBI "autour, des deux côtés » + RONA « nom antique d'un fleuve ou d'une rivière, à déterminer »).

Ambre : Parure.

Ambre gris : fiente de cétacés qui se trouvent en surface de la mer.

L'ambre jaune ou succin, résine fossilisée que l'on rencontre sur les plages de la Baltique, a des propriétés électriques. Elle a été employée par les Anciens, et notamment par les Celtes, pour des parures (perles de collier, plaques de pendentifs etc).

ÂME

AME :

On a cru à la notion de l'âme survivant au corps, d'une extrémité du monde à l'autre, comme la seule explication possible de l'inertie définitive d'un corps qui auparavant respirait. « Ame et Souffle » apparaissent comme des choses si intimement liées que dans la pensée celtique le même mot est utilisé pour distinguer ces deux notions ANA. Ce terme bénéficie d'un large champ sémantique qui va de la respiration proprement dite ANATIO : l'haleine, le souffle vital ANATMON – ANATLA, que l'âme ANATIA – ANATIS et à celle du défunt ANATION – ANATMON, au neutre ANATIOS.

Il désigne également, l'être magnanime ANATEMAROS « à la grande âme », l'anachorète ANAMUCAROS littéralement « celui qui aime l'âme », ou encore l'inspiration « celle des poètes ANAMONI, ainsi que celle des inspirés, les mentors spirituels ANATMOCARANS « aimant l'inspiration », le poète ANAVOS, l'harmonie = ANAVOS, la science de l'harmonie ANAUOUIDTU (l'art poétique).

« Chez les Celtes, a prévalu la doctrine pythagoricienne que les Ames des hommes sont immortelles et qu'après un nombre d'années déterminé, elles commencent une vie nouvelle en prenant un corps nouveau » (Diodore de Sicile - V, 28, 6).

Siège de l'âme :

En ce qui concerne la localisation de l'âme humaine chez les Celtes, une simple constatation pragmatique aura permis à ceux-ci de situer un siège symbolique de l'esprit et de l'âme à l'intérieur du corps de l'homme.

Car, où situer avec le plus d'assurance l'endroit idéal de la réflexion, si ce n'est là où l'humain recueille le plus de perception, là où se rassemblent la vision, l'audition, la parole, le goût et l'odorat. Plus que tout autre organe la tête fournit le réceptacle privilégié des sens et de la réflexion. Quelle partie du corps, autre que le « chef » serait en mesure de mieux disposer du principe le plus subtil de l'individu pour y loger l'Esprit que cette forme sphérique située au point le plus élevé du corps charnel « qui constituait, comme pour Platon, l'image microcosmique de l'Univers ?

Emplacement idéal par sa forme, par sa consistance osseuse, pour abriter un Principe immortel de nature céleste durant son existence terrestre.

Si les ossuaires bretons ont longtemps conservés les crânes des trépassés, à défaut des autres pièces du squelette, c'est que les descendants des Celtes y voyaient le « lieu Fort » de l'âme, et cette coutume de préserver cette partie des « en allés » n'est-elle pas l'héritage d'une notion irréductible issue de leurs plus lointaine préhistoire.

La chasse aux crânes était une tradition guerrière des Celtes, comme de beaucoup d'autres peuples de l'Antiquité.

L'on verra l'importance de cette notion – Tête/Ame en renvoyant à l'article « TETE ».

Principe spirituel de l'homme, ensemble des états de conscience et des fonctions psychiques.

Principe de la vie végétative et sensitive, un des deux principes composant l'homme : principe de sensibilité et de la pensée.

Principe considéré comme séparable du corps, qui en constitue son essence et qui survit à sa destruction lors de sa disparition, qui est capable d'animer d'autres formes subtiles en un autre état en dehors du temps espace, et lors de sa dispersion qui anime toutes choses et est en toutes choses. Qui ne peut disparaître lorsque la matière qui constitue son enveloppe impermanente disparaît.

Parmi les croyances qui frappèrent le plus les anciens, c'est l'idée que les Celtes se faisaient d'une vie future après la destruction du corps. Ils disaient que cette doctrine était venue aux Celtes par les Druides. Ceux-ci soutenaient l'idée que l'homme était constitué d'un corps périssable et d'un principe spirituel nommé Ame* lequel subsistait à la disparition du corps.

(*ANAMU sorte de souffle d'un celtique AN- « souffler », ou encore ANATIOS identique en bretonique. En sanscrit ANITI « il souffle ». En latin ANIMA. Élément subtil lié à la fois à l'air et à la vapeur ANALACH « vapeur » ».

« Ce qu'ils cherchent surtout à persuader (écrit César) c'est que les âmes ne meurent pas, mais passent après la mort d'un corps dans un autre ; cette croyance leur semble particulièrement propre à exciter le courage en supprimant la crainte de la mort ». (César. B.G. VI.14. – Timagène, chez Ammien Marcellin XV. 9.8).

Le terme ANAMONES désigne ceux qui survivent sans le support du corps humain, c'est-à-dire les « défunts ». Collectifs bret. pluriel. ANAOUM.

Ce principe du « souffle » qui actionne semble être pour les Celtes l'animateur privilégié et l'essence même de tout l'Univers, le principe de vie analogue au souffle. Élément qui après la destruction du corps gagne différents niveaux d'existence en dehors du temps/espace dans lequel il a la possibilité de rejoindre soit le monde des mânes, soit de réanimer un autre type d'existence humaine, ou encore de réintégrer le souffle cosmique.

Principe que l'homme est censé partager avec les Dieux (Le Cosmos).

Entre la destruction de l'enveloppe charnelle et le retour à un nouvel état d'existence, le principe de vie ne semble pas devoir se perdre ou se dissoudre dans un grand tout, mais passer à travers différents stades plus ou moins subtils. Cela ressemblerait à des apurements des principes grossiers liés à l'ancienne enveloppe charnelle, des passages, des voyages plus ou moins prolongés à travers le Temps-espace qui paraissent nécessaires avant qu'une nouvelle incarnation, ou un nouvel état d'existence n'intervienne.

Ainsi, avant d'atteindre aux Iles Bienheureuses ou séjournent les âmes des défunts, les Gaëls connaissent un passage obligé chez le premier mortel, qui a pour charge de les accueillir sur son rocher situé au large des Côtes du Sud-Ouest du Munster. Cette antichambre est passagère, et ce personnage a des points de ressemblance

étrange avec l'ancêtre YAMA – le Premier humain – c'est-à-dire le Père humain « DONN le Sombre ».

C'est une étape où la conscience individuelle retourne à ses origines, reprend contact avec sa véritable nature, son but et sa raison d'être. Et là, dans le vestibule de la maison de son Père apparaît la vision claire de ce qu'elle doit faire pour poursuivre son chemin.

Ame des Trépassés (leur Séjour).

Dans le pays de Tréguier, au début du 19^{ème} siècle, P.Y.Sébillot rapporte que le « bag-noz » ou « barque de nuit » portait les âmes des trépassés à des îles que l'on ne connaissait pas et que personne n'avait visitées. Elles n'en existaient pas moins et devaient se montrer à la fin du Monde.

La croyance aux îles de l'Au-delà existait aussi en Morbihan dans la région Lorientaise, où une barque secourable transportait les âmes de marins noyés dont nul cimetière n'avait accueilli les corps. Ces âmes étaient déposées au Tévenec, îlot rocheux situé au large de la pointe du Raz.

Une légende rapporte que Saint Patrick avait obtenu de Dieu que les âmes de « La Grande Terre », c'est-à-dire du continent gaulois, aillent faire leur purgatoire, non plus en Irlande, mais dans l'île de Sein plus proche du littoral et qu'il avait lui-même choisi pour les recevoir.

Mais il ne semble pas qu'il y ait eu, dans les conceptions du monde futur des Celtes païens, de notions de Paradis, d'Enfer, ou de Purgatoire, notions morales proprement chrétiennes. Le séjour de l'Ame et son passage obligé par le dépouillement du corps qui semble l'abolir ne serait-elle qu'une errance ? (Cf. Sébillot *Barques* pages 37/39).

La croyance à cet état permanent d'un principe existentiel, après la disparition du corps, était une conviction suffisamment forte pour que l'individu vivant s'engage après sa mort physique, à régler dans un Autre monde, les dettes par lui contractées.

AMULETTE

AMULETTE : scapulaire, fétiche, breloque, autres sortilèges.

Petit objet personnel que l'on porte sur soi pour se préserver d'un quelconque danger, maladie, protection, etc...

Son rôle « apotropaique » ou « prophylactique » chargé d'éloigner , prévenir d'un danger, de détourner un quelconque malheur, ne doit pas se confondre avec le talisman, objet marqué de signes ou symboles graphiques auquel est attribué la vertu de porter bonheur, de communiquer un pouvoir surnaturel.

Les écrits celtiques enregistrant l'usage du port de l'amulette sont restés muets en ce qui la concerne.

Toutefois des sortes de scapulaires passés autour du corps, confectionnés de pièces d'étoffes croisées sur la poitrine et dans le dos, et portant à leurs croisements des amulettes découpées dans la corne à la manière de cabochons se retrouvent dans la statuaire gallo-romaine comme protection des femmes et des enfants.

La plupart de ces trouvailles ont été faites dans les tombes des femmes et des enfants, probablement chargées de les protéger de leur vivant contre le mal, et de les accompagner dans leur mort afin d'assurer la survivance d'une bonne vie dans l'Autre Monde. L'archéologie nous fournit la plus grande part de nos renseignements en l'absence d'écrits celtiques en relatant l'usage.

Un vieux texte gaélique traduit par E. Mac Neill fait mention d'amulettes que contenait un sac de grue mystérieux, considéré comme une bourse au trésor. L'on y trouve, à côté d'objets ayant appartenu à des divinités celtiques comme Gobane et Mannanan entre autre, une ceinture confectionnée dans la peau du dos de grandes baleines. « *Je te dis, tout cela au dehors fait du tort, mais portés sur soi servent à quelque chose* » (Tiré de la Collection des Poèmes irlandais, connus par le Dunaire Fiona).

Cf les dessins relevés par Roger Vaillant et le médaillon en bois de cerf porté comme talisman.

Fig. 4.

*Musée archéologique d'Auxerre -
La stèle de Cocillus.*

Cette stèle funéraire est celle d'un jeune Gallo-romain, du nom de Cocillus, fils de Lauricus. Le jeune garçon, à l'ample chevelure en mèches, est vêtu d'une tunique courte maintenue par une ceinture. Il porte un médaillon découpé dans un bois de cerf, que les Gallo-romains portaient volontiers comme talisman.

Cocillus tient un petit animal, sans doute un chien. Certains archéologues ont pourtant cru reconnaître un chat. Les bêtes étaient familières au monde gallo-romain et leurs représentations dans l'art sont nombreuses. Il arrivait même qu'elles eussent une sépulture comparable à celle des humains. On cite, à cet

égard, cette épitaphe qu'une femme d'Auch fit composer pour sa chienne Myia : « Qu'elle était douce et qu'elle était aimable ! Tant qu'elle vécut, elle se couchait toujours près de moi, partageant mon lit et mon sommeil. Quel péché, Myia, que tu sois morte ! Un grand tombeau te recouvre maintenant, corps sans conscience, et tu ne peux gronder, ni folâtrer, ni répondre à mes caresses par de douces morsures. » Comme on le voit, les inscriptions du cimetière aux chiens, dans une île de la Seine, près de Paris, ont de lointains antécédents...

La stèle de Cocillus a été trouvée en 1912 dans une couche de sable, à 2 mètres de profondeur, avenue Pierre Larousse, à Auxerre, à l'emplacement de l'ancienne ville d'*Autessiodurum*.





dēva ana

ANA - ANNA (DEVA)

Généalogie tirée du Lebor Gabala Erenn, éd. Macalister, t.IV, Irish Texts Society XLI, Dublin 1941.

P. 122 - "BODB, MACHA, ANA, filles d'ERNMAS".

P. 154 - ... "Ana (Da cich Anann) d'où viennent les deux seins d'ANA à URLUACHAIR était la septième fille d'ERNMAS".

P. 160 - ... "BÁDB, MACHA, et ANANN (c'est à dire la Morrighu), d'où viennent les deux seins d'ANA à Luchair, les trois filles d'Ernmas la sorcière".

P. 156 - ... "DONANN, fille de Delbaeth... c'est d'elle que sont nommés les trois dieux de Dana et les Tuatha Dé Danann" (cf. fiche DELBAETH).

Le nom de cette déesse paraît avoir été connu des Celtes du continent. Plusieurs monnaies attribuées aux TUNGRI ou aux EBURONES, apparaissent avec la légende ANNAROVECI (au datif), quatre exemplaires trouvés à Tongres, actuellement dans la province du Limbourg, et une à Pierrefonds (Oise).

Victor Tourneur : *"L'origine des Tongrois et une monnaie d'Annaroveci"* Louvain 1908. Cette légende constituée du nom d'ANNA est suivie de l'épithète ROVECI (dat.) qui se décompose en RO+VEC- - RO est la particule intensive qui correspond à "très", irl.RO-, gall.RY-, connue dans les noms gaulois RO-DUMNA - RO-SMERTA - RO-DANOS - RO-MOGILLIUS, irl. RUIRE- "grand chef" <*RO-AIRECS ; et le second composé est à rapprocher du vieil irl. FIACH "dette" < VECOS dont la forme et le sens ancien paraissent identiques à l'allemand WEIH = *VIHAS "sacré" (Kluge, *Etymologisches Wörterbuch*, 4ème édition, p.379). Les deux remontent à un primitif *VEIKOS. La confusion des deux idées est la conséquence des cérémonies religieuses qui accompagnaient à l'origine les contrats.

ANNA ROVECI doit être traduit par "à ANNA la TRES SACREE"

Sur l'épithète ROVECA, cf. l'exemple ARCANTODAN ROUECA (légende monétaire) composée du préfixe augmentatif RO- et d'un radical VECA sur ROVECA – (cf. *Revue Celtique* II, 95 et XXVIII, 76).

Selon toutes les généalogies galloises, ANNA est femme de BELI MAWR cf. BELI. Elle apparaît comme une traduction de DON, principale Déesse-Mère galloise, dont le nom subit la même alternance qu'entre DANA et ANA ou ANNA, les deux noms canoniques de la Déesse-Mère irlandaise.

Dans la tradition galloise, et afin de relier les vieilles croyances païennes avec celles de la foi chrétienne, ANA épouse de BELI MAWR est prétendument récupérée comme soeur ou cousine de la Vierge Marie – (cf. St. Anne en Bretagne, mère de la Vierge Marie).

Les généalogies irlandaises donnent ANA comme l'une des trois filles d'Ernmas < *ISARNOBASIS, dont le nom est lié, comme celui de BELI le grand, à la mort. ERNMAS se décomposant en ["qui donne la] mort [par le] fer", synonyme de TIGERN BAIS "Seigneur de la mort", écrit TIGERNMAS.

Parmi les trois filles, la première est BODB, la seconde MACHA pour *MAGOSIA "La grande plaine, la terre". Anna fait donc partie d'un groupe trinitaire, forme classique de l'unité en trois personnes qui marque le caractère sacré et supérieur du personnage.

Sur Sainte Anne (Santez Anna), cf. "Légendes dorées des Saints bretons" par Y.P. Castel, dans (monographie de Jos le Doaré - 1964 Châteaulin, p. 19-20).

Existe en Germanie inférieure - à Xantem - des dédicaces à ANNANEPTAE (Matres) - ANNA + NEPTAE "mères".

ANNA - ce nom se trouve dans quatre inscriptions d'Espagne, deux de Serbie, une de Dalmatie, une de Bordeaux, deux de la province de Trèves. A côté d'ANNA, les inscriptions donnent aussi ANNICUS et même ANNIUS.

Le couple AMMON-ANNA (J. Loth, La vie la plus ancienne de St. Samson de Dol, (Revue celtique, vol. XXXV, 1914, p.282) reposait sur une tradition vieille-celtique, au (CIL III. 8240) : ANNA SAMMONIS COIUX

DA CHICH ANANN : the Paps moutains, cté de Kerry, (R.C.XIV, 242). DA CHICH DANAINNE, dans la baronnie Magunihy, cté de Keiry, DA CHICH MORRIGHNA à Brug na Boinne, alias DA CHICH RIGNA IN RIG à l'ouest du Sid Blai à Brug mic Indoc.

Cf. le vieil irlandais ANAE, ? "richesse, prospérité" (avec A bref - Eriu VI.108), Contr. Asc. XXV ; ANA "abondance" The Book of Leinster, 3971, ANAE - The Tripartite Life of Patrick, 188, 17 = 2213 Mulchr, pl. ANAI. gén. pl. INNA N-ANE - acc. plu. Anu, dat pl. ANIB. Un rapprochement s'impose avec le gall. ANAW "richesse" et "inspiration poétique", "richesse, présent, don" - (Vendryes -L.E.I.A. p. A-72 - A-73).

Au CIL, XIII, 10015 (gaulois) ANAOGENOS, en vx. Bret. ANAUGEN. Il s'agit du thème ANAVO-, bien attesté en gaulois - Holder I, 136, III, 606, avec, ici, chute de (W) intervocalique ancien nom de la "richesse, prospérité" ; irl. ancien ANAE - (Vendryes, L.E.I.A. A.72-73) ; agll. ANAW "richesse don" du sanscrit APNAH "produit, possession, richesse". Ces termes qualifiant l'activité productrice étaient utilisés dans la langue religieuse.

"Le nom TUATHA DE DANANN" par John, Carey, (Journal of Irish Studies, vol. XVIII, part.II, p.291-294 (1981),

L'auteur rappelle avec raison la théorie de Ludwig Stern, qui considérait cette appellation comme tardive et succédant à un ancien TRI DEE DANA "les trois dieux de l'art". Le vrai nom de cette déesse devait être ANU, gén. ANANN. Pour combler la brèche entre ANANN (DANA), DANANN - DONANN, John Carey fait intervenir le nom de peuple des FIR DOMNANN, en se fondant sur diverses confusions graphiques entre DOMNANN / DONANN.

Se fondant sur l'inscription gauloise AMMON - ANA ((J. Loth - La vie la plus ancienne de St. Samson de Pol - Revue celtique, vol. XXXV, 1914, p.282) - CIL III 8240, ANNA SAMMONIS COIVX, Jean Piette voit dans le nom de DANA une crase (contraction de syllabes, syllabes finale et initiale de deux mots joints) de DEVA ANNA (A. Even, Ogam IX, 1957, p.59). Il faut noter que l'irlande porte le nom de IATH ANANN (O'Rahilly - Eriu XIV, 1948, p.12). D'un autre côté, le

terme celtique DANU "violent, véhément", irl. DANE-DANA (cf. le nom du Danube) DANOVIOS et du fleuve de Grande-Bretagne DANUM -CAIR DANUM- s'accorde mal avec une déesse-mère nourricière des Dieux (S.P.).

L'ANNA PERENNA romaine, déesse mère et nourricière du monde, ne serait-elle pas du même type que l'ANNA ROVECI "Anna la Très Sacrée" des inscriptions gauloises ou de la DEVA ANA des Irlandais, figures de la Grande Mère, dont le prototype indo-européen se retrouve à l'extrémité du monde oriental sous la dénomination d'ANNA-PURNA "le Berceau des Dieux", sommet de l'Himalaya et divinité hindoue de la Plénitude, de la nourriture. Aspect particulier de la SAKTI identifiée à la nature, épouse de Siva ? - cf. le sanscrit ANNA "nourriture". Ne trouve-t-il pas son correspondant dans la qualité principale que les Celtes du paganisme attribuaient à la déesse ANA "Celle qui nourrit bien les dieux" ?

ANNA PERENNA, (chez Ovide, Fasti, 3, 654).

Déesse italote : Macrobie, Saturnaliorum libri - I, 12, 6.

Arzel Even - Sources Médiévales pour l'étude de l'antiquité celtique – (in Ogam, IX, 1957, p.60).

Il est non moins certain que l'adoration, le mot n'est pas trop fort, des Bretons (surtout du sud) pour Sainte Anne ne s'adresse pas, quoi qu'en pensent ses fidèles, à une prétendue Sainte Anne aïeule du Christ, mais à l'Isis indo-européenne *ANA déesse de la fécondité mystique appelée dans l'Inde ANNA PURNA, à Rome ANNA (PERENNA), en Irlande DANA (crase probable de DE ANA ou encore DI- ANA DIANE "La Déesse Ana", la "mère de tous les Dieux" comme l'appelle le glossaire de Cormac, en Galles DON, mère de toute une lignée de personnages que l'on peut à bon droit considérer comme divins (48).(48) cf. Charles Chassé - Le culte breton de Sainte Anne et la vénération des Vierges noires, (in Annales de Bretagne, t.52, 1945, p.60-67.

Dans les généalogies galloises du Xème siècle, ANNA est donnée comme femme de BELI et mère d'ABALLACH (Mabinogion, 2ème édition II, p.336).

"MAP ABALLACH, MAP BELI ET ANNA", cet extrait est issu de la vie de Saint Cadoc (Rees, Lives of Cambro- brit. Saints. p.82).

"MAP ABALLAC, MAP AMALECH, qui fuit BELI magnis Filius et ANNA mateur eius..." – Cet extrait est tiré de l'Historia de Gruffudd ab Cynan (Myv. Arch., p.721)

Au CIL. III 8240, on trouve un couple ANNA SAMMONIS CUIOX

ANNA ROVECI "Anna la très sacrée" sur légende monétaire.

ANNANEPTEA – matres – à Xanten, Rhénanie.

ANNICUS

ANNIUS.

anathème

ANATHEME - EXECRATION - DILUCOS (cf. LISSUS)

Littéralement "destruction de la lumière", "privation de la lumière", "extinction de la lumière".

Procédé rituel qui complète et s'apparente au glam dicin. Cérémonies de rejet du clan ou de la communauté d'un groupe ou d'une entité humaine, ayant gravement et en raison de fautes graves - parjures, crimes, profanation de sanctuaire - contrevenu aux règles éthiques et normes de comportement qui constituent le DEDMA (*) ou « loi cosmique et religieuse » chargées de réguler l'existence de la nature de l'homme. (* cf. ce mot).

Etat de fait de l'individu ayant gravement contrevenu à l'ordre social ou religieux qui, pour des raisons morales était mis "hors-la-loi" par la communauté religieuse. Cette sanction était accompagnée d'un rituel d'exécution, à la foi symbolique et magique, concrétisé physiquement par l'extinction du foyer de l'individu. La communauté le rejetant de ses propres foyers, tout accès et usage du feu lui sera interdit, l'écartant de cette source indispensable de lumière et de chaleur.

Dans une société où l'on sait que le feu était allumé chaque début d'année par les Sacerdotes - après que tous les foyers aient été éteints la veille de la cérémonie (couvrir et découvrir le feu) - pour être redistribué progressivement et qu'il était ensuite, jalousement conservé allumé toute l'année à l'intérieur de chaque foyer, cette sanction apparaît comme un redoutable moyen de coercition sur l'individu condamné.

Celui qui est rejeté de la communauté ne possède plus ni feu, ni maison : NAC TENIA, NAC TEGOS

Le christianisme reprendra à son compte ce système d'exécution.

Le terme COINDEL-BATHADH désigne le même type d'opération que le DILUCET des gloses vieilles bretonnes - COINDEL-BATHADH (irl.), "anathème", "extinction de la lumière" (Stokes). "Extinction des cierges" c'est-à-dire "excommunication", (*ZCP Zeitschrift Für Celtische Philologie*, tome IV, 282 § 72, voir Ped. II, 458, et ZCP XVIII, 308. -) COINDEL (nom de la chandelle), BATHADH "extinction", tiré d'un thème BADIMI "élision", "effacement" (cf. le gallois DIFFODDI "éteindre" < * DIECSBADI-). Voir également Pedersen, *Vergleichende grammatik der Keltischen Sprachen*, t.II, 458.

Dans l'opération irlandaise, douze prêtres avec des torches autour de l'Evêque, après la sentence d'excommunication ceux-ci jetaient les torches à terre et les foulaient aux pieds (Smith, *Dict. of Christ antiqu.*, L. 641, cité par Stokes).

DILUCET, destruction de la lumière, anathème (C.C.V. - p.8 - n° 36) Gl. anathema - composé de DI privatif et d'un dérivé de LUC - voir DIGUO-LOUICH-ETIC ; gallois LLUG "lumière", bret. LUGUERNI "briller", etc... . (*Vocabulaire vieux breton*, p.104, article DILUCET).

Cette opération fait partie des cérémonies d'exécution, (cf. la réunion des Ollaves sur la plus haute colline, le jet de pierre et les branches d'aubépines).

ANCÊTRES

ANCÊTRES : SENATRES

Irlandais; SENATHIR « ancêtre » sing. de *SENO+ATIR « vieux père » - SENATHAIR « ancêtres » au pluriel.

Les ancêtres défunts apparaissent tout naturellement dans les croyances populaires comme les possesseurs de richesses. Aussi l'esprit-aïeul se présente t'il comme le protecteur de la maison et le gardien du champ attenant à celle-ci.

A ceux-ci est rendu un culte domestique (ATEBERTOS UENATIO), ou encore un culte public (ATEBERTOS TOUTATOS). Ils veilleront à la sécurité comme à la propriété de la terre et de la maison dans laquelle ils vécurent autrefois.

La libation qui rend hommage et en conserve la mémoire, et la présence protectrice sera offerte à l'intérieur de la maison à l'endroit réservé au culte, dans le carré du feu (ATEVERTOTENIA) au foyer des libations.

ANCIENS (du monde) :

Gallois : Henaifion Byd.

Chez les humains SENOS « Vieux, Ancien » - Senboth *SENOBUTA « Le vieil Etre ».

J. Loth – Mab. 1 – pages 323 et suivantes :

Le merle de Cilgwri : use de son bec l'enclume d'un forgeron.

Le cerf de Rhedynure : un gland devient un chêne à cent branches devenu souche pourrie.

Le hibou de Kwm Kamlwyt : voit trois forêts pousser et ses ailes ne sont plus que des moignons.

L'aigle de Gwernabwy : une roche du sommet de laquelle il becquetait les astres n'a plus qu'une palme de haut.

Le saumon de Llynn Llyw : soit où est Mazbon (Maponos).

Mais il y a encore plus vieux que ces créatures : c'est la Vieille de Beare celle qui est plus vieille que le monde



ANDEDMA (nom) :

ANDEDMA fait parti du vocabulaire relevant du sacré. Il apparaît ici à travers les langues néo-celtiques comme dépendant de l'héritage du monde païen.

Concept philosophique, composé d'une racine DEDMA proche du sanscrit DHAMMA-DHARMA qui désigne la loi cosmique, le fondement de l'éthique humaine, la loi naturelle de l'Univers : ce qui est juste et légal (cf. ce mot)

L'ANDEDMA neutre celtique, dans le composé gallois ANEDDFON (pluriel) est l'antonyme de DEDMA « injustice, illégalité ».

(Cf. composé du préfixe privatif AN – « sans » et de DEDMA « coutume établie , loi fondamentale de l'Univers, loi cosmique »)

.....

ANGELIQUE – « Talobuti – (front de vie)

Breton : TALBOT - cf. Victor Henry, lexique.

- Culture : Terre substantielle, humide, et bonne exposition au soleil. Les graines semées en mars ou septembre, recouvertes d'une légère couche de terre. On repique les jeunes plants au printemps ou à l'automne.
- Cette plante était largement cultivée dans les Deux-Sèvres et en Loire-Atlantique. Niort avait la spécialité du chocolat fourré à l'angélique et des pièces montées en angélique.
- Diction : « *Les personnes qui aiment l'angélique auront des douleurs de ventre* » (Naintre, Vienne).
- Toujours en Saintonge, l'on suspendait l'angélique au cou des enfants pour les préserver des sorts.
- Cette plante stomachique est indiquée pour combattre l'état spasmodique de l'estomac et des intestins, pour calmer l'asthme nerveux et les céphalalgies nerveuses.
- Les tiges sont cueillies de juin à septembre en ne laissant chaque fois que deux grandes feuilles et le coeur. Chaque pied rapporte un kilogramme de tiges et de feuilles à chaque cueillette. Les racines peuvent être cueillies en septembre. On les fend en morceaux pour les sécher, puis on les enferme dans des boîtes en bois pour assurer leur conservation.

Les tiges et pétioles des feuilles, très aromatisées, servent en confiserie. La racine et les semences s'emploient en liquoristerie

Mâcher des tiges d'angélique apporte des vitamines et combat la mauvaise haleine

ANGLE * CERNĀ.

ANGLE *Cerna

Les angles sont considérés comme les points forts ou critiques d'un espace. Réunissant deux lignes, elle concilient et additionnent deux forces en formant, à leur sommet, une pointe.

C'est à cette idée que correspond, dans la construction des sanctuaires quadrangulaires gaulois le dépôt et l'enterrement d'ossements humains, pour renforcer et rendre invulnérable leur construction Sacrée. Alors que les lignes qui rejoignent ces angles et forment les murs, ne sont constitués que par le renforcement magique d'os d'animaux sacrifiés qui sont considérés comme une force inférieure à celle des enfouissements humains.

Le pouvoir de angles aux pointes dirigées vers les Orient, est une chose bien connue dans le domaine de la magie. Il est généralement considéré comme disposant d'une aptitude destructrice à la manière d'une flèche dirigée à l'encontre du monde extérieur. Cette aptitude offrant, par là même, un pouvoir « apotropaïque » destiné à écarter, tenir à distance, les puissances obscures, ou encore à protéger du « mauvais œil », celui qui se trouve à son abri.

Cf .Le Temple de Gournay (son enceinte)

Cf. Les bhoupouras indiens.

Les angles de certains foyers gaulois, autels de terre ou de pierre quadrangulaires, à l'intérieur de l'habitat, sont généralement renforcés par des signes prophylactiques, comme le Swastika à l'extérieur, triscèles à l'intérieur, considéré à la fois comme symbole de Force et de Protection.

Le celtique ancien CERNĀ qui désigne l'angle, le coin, le sommet à peut-être un rapport « niruktique » avec le nom de la mâchoire *CERNOS « ce qui broie » ?

Les Talismans :

Dans la construction des sanctuaires gaulois quadrangulaires, les angles sont régulièrement liés au système de Orient, marquant les point forts de l'espace : les quatre maîtres de l'espace : l'Est, l'Ouest, le Nord, le sud.

Les talismans chrétiens, comme les bhoupouras indiens, défendent leurs angles, les premiers par le signe de la croix, les seconds par des fourches de type Dorje.

animaux

ANIMAUX :

« Parmi les animaux les plus importants chez les Celtes étaient les chevaux, les chiens, les abeilles, et des lois spéciales réglementaient leurs devoirs et leurs droits » (Léon Fleuriot - Etudes Celtiques XXIII, 1986, p.72).

Une importante contribution à l'étude « *Du symbolisme de quelques animaux* », a été fournie par Jean Piette dans le (« *Symbolisme* » n°3/319, publié en janvier 1955, pp.131/171), à la lumière de la tradition celtique.

On en trouvera quelques larges extraits aux articles : **abeille, aigle, allouette, bélier, chat, cerf, cheval, chien, coq, corbeau, cygne, chouette, échassier, lièvre, loup, loutre, lynx, paon, poule, ours, rat, renard, roitelet, sanglier, saumon, souris, taureau, vache.**

On consultera également :

D'Arbois de Jubainville « Les dieux celtiques à forme d'animaux » (in *Revue Celtique* tome WWVI – pages 193 à 199).

Salomon Reinach « *Cultes mythes et Religions* » (tome 1 – pages 30 – 78 -217 – 232 – 271 – 298).

Jean Piette « *Du symbolisme de quelques animaux* » (in le *Symbolisme* N°3/319 – janvier 1955 - pages 131-171).

landais, XX, 384. — Les diphtongues terminées en *u* dans les langues celtiques, XXII, 141. — Le traitement de la sourde initiale dans les langues néo-celtiques, XXII, 361. — Latin *habeo*, irlandais *gabim*. — L'origine du datif singulier irlandais *anmim* « au nom », XXII, 361. —

Note sur les diphtongues *eu, ou*, 22 dans les langues celtiques, XXIII 223. — Keltien und Gallien-XXIII 223.

C. R. Levisque étymologique du breton moderne, par V. Henry, XXII, 368.

R. celt. t. XXVI.

MATUS, TARUOS

ANTOS.

LES DIEUX CELTIQUES A FORME D'ANIMAUX

Dans la Grèce classique la forme humaine est en règle générale la forme des dieux. Mais il y a des survivances d'une époque antérieure. Le plus connu est le Minotaure, moitié homme et moitié taureau. Ce dieu primitif apparaît sur les enseignes romaines où il occupe le troisième rang après l'aigle et le loup, avant le cheval et le sanglier¹. Nous le trouvons en Irlande: c'est le taureau de Cooley, un des personnages les plus importants de la principale épopée irlandaise, c'est-à-dire du *Táin bóCúailnge*. Le Minotaure était né de l'union de Pasiphaé, fille du soleil, avec un taureau du roi de Crète Minos. Le taureau de Cooley était le résultat de la dernière métamorphose de Friuch, gardien des cochons du dieu Bodb. Friuch avait été changé d'abord en corbeau, puis en phoque ou baleine, ensuite en guerrier, ultérieurement en fantôme; enfin il était devenu ver et son domicile était un puits: en buvant l'eau de ce puits, une vache avala ce ver merveilleux, et elle donna naissance au taureau, *tarb* = **taruos* de Cooley². Le nom de ce taureau était Donn, qui, employé comme adjectif, veut dire « brun », et, comme nom, « juge, noble, roi ».

La légende de ce taureau merveilleux devait être connue en Gaule, puisque Jules César, *De bello Gallico*, VII, 65, 2, parle

1. Pline, livre X, § 16, après avoir parlé de l'aigle, *aquila*, continue ainsi: « Romanis eam legionibus C. Marius in secundo consulatu suo proprie dicit; erat et antea prima cum quatuor aliis: lupi, minotauri, equi, apris singulos ordines antebant. » La doctrine de Pline est confirmée par un passage de Festus: « Porci eligjes inter militaria signa quantum locum obtinebat. »

2. Stokes et Wüdisch, *Irische Texte*, 3^e série, p. 230 et suivantes.

d'un chef des *Helii* appelé *Domno-lanus*, lisez *Domno-lanus*, qui pourrait par conséquent le nom de ce taureau mythologique; comparez les noms propres grecs d'hommes *Αντίωνος* de *Αντίωνος*, *Αντιόχης*, *Αντιόχης*, *Αντιόχης*, d'*Αντίωνος*, *Αντιόχης*, etc., et les noms de saints employés chez nous comme prénoms.

Les noms divins et les noms de saints ont pénétré dans la nomenclature géographique: *Αντιόχης*, *Αντιόχης*, *Αντιόχης* sont des noms grecs de villes. L'origine de ces noms grecs est due à peu près au même sentiment que ceux de Saint-Denis, Dammarin, et autres analogues si fréquents depuis le triomphe du Christianisme. De là le nom de lieu *Tarva* chez Grégoire de Tours, aujourd'hui Tarbes, en France (Hautes-Pyrénées). On doit expliquer de même les dérivés *Ταυροχώρα* chez Proclème, *Taroma* dans l'itinéraire d'Antonin, aujourd'hui Thérouanne en France, département du Pas-de-Calais, et *Tarissus*, Trèves, dans l'Italie du Nord. Ce sont les villes du dieu « taureau », en gaulois *Tarvos*.

Il y avait au Nord de la Grande-Bretagne, suivant Ptolémée, un promontoire *Ταυροχώρα*; peut-être doit-on lire *Ταυροχώρα*¹, c'est-à-dire promontoire de la forteresse du dieu « Taureau »; on peut comparer au nom de ce promontoire celui du cap Saint-Vincent qui est situé à l'extrémité Sud ou Est du Portugal.

Un autre animal divin qui apparaît sur les enseignes romaines est le loup. Une louve a, dit-on, servi de nourrice au fondateur de Rome. M. Salomon Reinach a publié dans la *Revue Celtique*, tome XXV, plusieurs représentations du dieu loup trouvées tant en France qu'en Angleterre et dans l'Italie septentrionale; le dieu loup a donc été connu des Celtes comme des Romains. En Irlande, il n'y a pas de nom commun correspondant au latin *lupus*. Pour désigner le loup, il faut l'appeler « chien sauvage », *ci allail*. Une trace du culte du dieu loup nous est conservée par le nom du héros et demi-dieu Cúchulainn, fils du dieu Lugus et d'une sœur du grand roi d'Ulster Conchobar. Cúchulainn veut dire « chien de Culann ». M.

1. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, t. II, col. 1741.

dans les pièces de vers qui s'intéressent dans le récit du combat singulier du héros contre Ferdiad, celui-ci, adressant la parole à son adversaire, l'appelle simplement chien « ô chien », *a-chia*¹, avec un *a* final pour le besoin de la rime, et plus exactement *a-chi* dans un autre endroit²; ailleurs il le traite de « chien de carnage », *ar-chi*³.

Le quatrième rang parmi les animaux divinisés qui servirent d'enseigne aux Romains était le cheval; les Gaulois avaient, comme on sait, la déesse *Epona* dont le nom dérive d'*epos* « cheval »⁴. Les monuments de cette déesse nous représentent une femme et un cheval. La femme est une addition due à l'influence de l'art grec. Epona doit être la jument divinisée. Au cinquième rang parmi les enseignes romaines nous trouvons le sanglier, *aper*. Son image ornait aussi les enseignes gauloises; dans les bas-reliefs de l'arc de triomphe d'Orange on la voit figurer parmi les dépouilles enlevées aux Gaulois vaincus. Alexandre Bertrand et M. Salomon Reinach ont signalé quelques autres exemples de l'enseigne gauloise du sanglier⁵.

Le premier des animaux qui figuraient sur les enseignes romaines était l'aigle; il n'est pas question de lui parmi les oiseaux divinisés chez les Celtes. Mais dans les textes irlandais on voit souvent apparaître les divinités sous forme d'oiseau. Par exemple *Badhb*, déesse de la guerre, ordinairement invisible, se fait aux regards des guerriers sous forme de corneille ou de corbeau⁶. Dans la grande épopée irlandaise dont le titre est

CHIEN

CHEVAL

SANGLIER

CORNEILLE

1. Livre de Leinster, p. 83, col. 2, l. 27; cf. O'Curry, *On the Manners and Customs of the ancient Irish*, t. III, p. 430.

2. Livre de Leinster, p. 87, col. 1, l. 41; cf. O'Curry, *On the Manners*, t. III, p. 430.

3. Livre de Leinster, p. 87, col. 2, l. II; cf. O'Curry, *On the Manners*, t. III, p. 432.

4. Sur Epona, voir Salomon Reinach dans la *Revue archéologique*, t. XXVI, p. 163-195; 309-335.

5. Cf. Alexandre Bertrand, *Archéologie celtique et gauloise*, p. 419; — Salomon Reinach, *Antiquités nationales. Description raisonnée du Musée de Saint-Germain. Bronzes figurés de la Gaule romaine*, p. 255, 256, 257, 269; — Répertoire de la statuaire grecque et romaine, p. 740, 747; *Revue Celtique*, t. XXII, p. 157.
6. Hennessy, dans la *Revue Celtique*, t. I, p. 34 et suivantes.

ANMENACTON : Prélude à une cérémonie de prise de nom

Le lieu de la cérémonie à laquelle vous avez été conviés aujourd'hui, avec ces enfants, leurs parents, parrains et marraines, et leurs amis, est un espace sacré. (ici Le Jardin aux moines en Brocéliande (Bretagne)). Il fut conçu sensiblement à la même époque où, dans les Iles Britanniques, l'on édifiait les sites monumentaux de Stonehenge et de New Grange, et où le culte de la Déesse Mère était encore prédominant pour quelques longs siècles.... Tout le monde, ici, doit être pleinement conscient de la sacralité de ce lieu.

Respectable par son ancienneté, cet espace en son temps fut un lieu de repos pour des humains comme nous. C'était une terre dans laquelle ils furent solidement ancrés par une existence semblable à la nôtre, faite de joie de bonheur de tristesse, et aussi parfois de malheur. Comme nous-mêmes, ces humains ont aimés, souffert, y sont nés, y ont vécu, s'y sont éteints également. Il existe des liens forts et puissants, entre ce que nous sommes aujourd'hui et ceux qui nous précédèrent jadis, parce que nous sommes d'une même terre qui se nomme Armorique. Nous ne sommes pas seulement marqués par la richesse de notre héritage génétique, mais également profondément enracinés par la culture au sein de laquelle nous grandissons.

L'être humain, et sa relation avec le monde, c'est-à-dire ici la Terre, est une des préoccupations des Druides. Les influences que nous subissons et qui nous façonnent sont pour nous capitales. L'esprit des ancêtres a établi des liens avec notre courant vital biologique, celui de la Terre d'abord, de notre clan, de notre peuple, de notre culture particulière dont nous apprécions les spécificités. Mais il nous paraît également essentiel d'avoir conscience d'appartenir à une seule humanité.... Nous avons, certes, autant besoin de la certitude d'être des individus uniques, que du sentiment d'appartenance au reste de l'Univers.

Un espace sacré comme celui-ci, si proche de l'ancien NEMETON, ce sanctuaire celtique qui se cache sous le nom de NEANT, est un endroit où les êtres humains liés par la mémoire, peuvent trouver une manifestation du pouvoir divin. Nous ferons, avec ces enfants, l'expérience du sens de la connexion avec le reste de l'Univers. Là, d'une façon spéciale, l'Esprit se présente à nous pour nous dire et le démontrer, que la Terre, cette planète qui est nôtre et celle de nos lointains ancêtres, est notre unique et véritable demeure. Il n'est pas besoin de s'envoyer en l'air, dans des nébuleuses lointaines et inaccessibles, pour découvrir notre vrai Paradis terrestre, dont nous aurions été chassés par un dieu de courroux plus soucieux de ses pommes que de ses créatures.

Les parents de ces enfants ont souhaité que ceux-ci soient reliés symboliquement à la longue chaîne des générations, dont ils ont conscience d'être héritiers et partie prenante. Afin, aussi, que leur soit rendu - à eux comme à leurs descendants - l'héritage parfois ignoré, quelquefois gaspillé, le plus souvent détourné pour d'autres profits et vers d'autres cieux. C'est tout à leur honneur de réclamer ce legs et de bénéficier de leurs propres trésors et de ses qualités, autant pour leur existence que pour celles de leurs propres enfants.

Les parents ici présents, qui seront les véritables vecteurs de la transmission du modèle culturel choisi, ont souhaité et voulu, asseoir l'appartenance de leur descendance à la terre Armorique, en s'adressant à des représentants du druidisme Armoricain, pour consacrer et sceller cette alliance par une sorte de baptême des enfants.

Toutefois, en tant que druides, il nous paraît important de dire, que les notions d'immersion ou d'ondoiement, donc de baptême, – qui font partie d'un premier sacrement de l'église dans le monde chrétien – n'étaient pas d'un usage celtique vraiment religieux. Elles relevaient d'une conduite obstétrique profane suivant immédiatement la naissance. La mère se rendait au bord d'un cours d'eau et, dans un souci de pureté, accouchait - généralement à genoux – sur une dalle se trouvant sur la berge (ceci était encore coutumier en Bretagne de l'Arrée au 19^{ème} et au tout début du 20^{ème} siècle).

Le nouveau-né était, de la sorte, reçu sur la Terre-Mère et, pour les soins de la toilette plongé dans l'eau vive, ce qui permettait de faire démarrer sa respiration et son premier cri. C'était souvent une « Femme Sage » qui accompagnait et terminait la toilette de l'enfant. La pierre était ensuite rincée.

Archaïque et pour le moins rustique, c'est à peu de chose près ce que ces enfants ont dû approcher à leur venue au monde, infirmière ou sage-femme opérant ce premier ondoisement. Aujourd'hui encore, ces gestes d'apparence profane, n'en demeurent pas moins sacrés.

Dans la réalité du monde traditionnel Indo-européen, dont se réclament les Celtes, aucun homme et pas davantage le père, n'assistait à l'enfantement. C'était une affaire de femme qui relevait de certains tabous, parce que la naissance était du ressort et du mystère de la Déesse-Mère.

Chez les Indous - encore actuellement - le père ne peut voir son rejeton qu'au bout d'une douzaine de jours. C'est à partir de ce douzième jour que le don du nom, NAMAKARANA peut, fonction de certaines considérations, être donné à l'enfant. Jusqu'à ce jour inclus qui assure de sa survie, il ne possède pas de nom. Et, comme pour les Celtes : « *Qui n'a pas de nom n'existe pas* ». Ceci aussi bien au regard de la loi des hommes, que de celle des Dieux.

Purifié au cours d'une cérémonie de lustration, un nom lui sera donc attribué.

Bien que ces enfants possèdent déjà un prénom plus ou moins profane choisi par leurs parents, c'est cette dernière phase qui sera l'objet principal de notre cérémonie. Tout en confirmant le choix parental, nous leurs attribueront choisi par leur maman, un nom sacré en celtique ancien : ANMENACTON. Il sera la marque de leur appartenance au clan des humains. De toute évidence, c'était là le fait le plus important de la consécration des nouveaux nés chez les Celtes anciens. Ils choisissaient ordinairement, de placer le nouveau né sous la protection de telle ou telle divinité, de façon similaire à celle opérée plus tard dans le monde chrétien, plaçant l'individu sous l'égide d'un saint, ou d'une sainte.

C'est ce que nous ferons au cours de cette cérémonie.

ANMENACTON : Lustration

Suite à une interpellation :

Y a-t-il eu une forme celtique du baptême ?

Il est plus que vraisemblable que la naissance d'un enfant ait appelé à un rite particulier de reconnaissance et de réjouissance marqué par une quelconque cérémonie à caractère sacré.

Existe-t-il un nom du baptême, en celtique ?

Au 12^{ème} siècle, on voit dénoncer et prohiber comme abus, par le Concile de Cashel (1172), une coutume irlandaise consistant à baptiser les nouveaux-nés à la maison, sans le secours d'un ministère sacerdotal, **en les plongeant par trois fois dans un récipient rempli de lait**. Cette coutume était considérée, par ce concile, comme un rite profane – entendons païen – qu'il fallait absolument éradiquer. Selon le Livre de Lismore, Sainte Brigide elle-même, avait ainsi été baignée à sa naissance par une immersion lactée, sans préjudice - énonce le texte - du baptême qui lui sera plus tard administré par l'église.

S'agissait-il là, d'un rite considéré comme traditionnel, parce que pratiqué par les Scots et les Bretons, peu soucieux de l'orthodoxie Romaine, où bien d'une coutume bien plus ancienne qui n'avait, de toute façon, rien à voir avec la foi chrétienne ?

On peut penser que cet usage se rapprochait singulièrement des rituels druidiques de « renaissance », tels que les rapportent les mythes, ainsi qu'on les retrouve illustrés sur le Chaudron de Gundestrup. Ces rites devaient redonner force et vigueur aux guerriers grièvement blessés, ou en état de mort apparente en les plongeant dans une substance lactée versée dans un trou creusé à même le sol. Le lait était considéré comme une nourriture d'immortalité (redonner la couleur) :

Immortalité ATE-GENA (re-naissance), ou encore
ERDATHE - pour ARE-DATIOS (repandre sa couleur), et encore
AREDENGTO – « rénovation, reconstruction ».

. Cf. l'histoire de Drostan qui, pour guérir des soldats blessés, fera recueillir de lait de cent quarante vaches blanches pour le verser dans un trou au centre du champ de bataille. Immergés dans cette substance laiteuse, ils guérissent de leurs blessures pour reprendre le combat.

L'on sait qu'à leur naissance les nouveaux nés gaulois étaient ondoyés, soutenus et placés sur le dos, dans le sens du courant d'une rivière ou d'un fleuve, à moitié immergés, en partie baignés. Cette coutume nous est rapportée par Aristote, qui déclare que ceux-ci étaient plongés dans l'eau froide d'un fleuve.

Lustration : VOLCIMI : laver

VOLCIOS : humide, irl. FALC, flot.

OIMOLG : Imbolc a disparu du vocabulaire irlandais (cf OGAM 14, p.174 – 178)

OIMELC (nom de la chandeleur, début du printemps), **déformation, par étymologie populaire** du nom d'Imbolc, considéré par Cormac (1000) comme un composé de OI « mouton, brebis » et de MELG « lait ». ISI AIMSER ANDSIN TIC ASS CAIRACH : « c'est le temps ou vient le lait de brebis ».

En fait : Imbolc est composé de AMBI + VOLCIOS . Thème verbal : VOLCIMI « laver ». Cf. le moyen breton GUERCHI « lavé », bret. GWALC'HI : « laver, pardonner », corn. COLCHY, gall. GOLCHI, v.irl. FOLCAIM, éc. FAILC « laver ».

Vendryès a donné, dans la Revue celtique, (vol.41, pp.241/244), une explication généralement acceptée de ce mot, d'après un quatrain édité par Kuno Meyer *Hibernica Minora*, (p. 45), où il est question de ce que l'on doit faire à IMBOLC ... « se laver les **mains**, les **pieds**, la **tête**, c'est ainsi que je le dis », après avoir goûté de chaque nourriture. Il décompose donc IMBOLC en IMB < AMBI et FOLC < VOLC – « averse », lequel procède d'un thème verbal VOLCIMI « laver », qu'on retrouve dans le moyen breton GUELCH' « lavé » ; bret. GWALC'HI « laver », mais aussi « pardonner » ; corn. COLCHY ; gall. GOLCHI ; v. irl. FOLCAIM, gaél. Et Ecosse. FAILC « laver ».

Je pense que l'on doit pouvoir y rattacher également, le nom du « marais », irl. FALC « flot, marais » < *Volcios (?), d'une racine Welq, ou Welg, donnée par W Pokorn, I, 306, avec le sens « d'humide », mot qui rejoint le nom romanisé de Walciodurum Xème siècle, lequel a donné Waulsort dans le Luxembourg Belge (tiré des Pouilles du Luxembourg, soit un gaulois *Volcio-Duron « fortin dans le marais »).

C'est tout ce que me révèlent mes fiches sur cet épisode de l'année celtique. C'est à peu près ce qu'expriment les Leroux dans les *Druides*, (p.232/237), qui donnent au mot le sens de « fête lustrale », en oubliant de noter l'importance de cette lustration des trois membres impliquant la notion des trois étages du corps. Même le sens de l'énumération logique dans le quatrain n'est pas respecté.



ANWAN – ANDUMNON - « Autre Monde Celtique ». - ABIME (littéralement Grande Profondeur)

L'autre monde chez les Celtes n'est jamais un séjour céleste, aérien ou sidéral. L'autre Monde est situé sur Terre ou sur Mer. Ce monde peut être proche : le tertre tumulaire Sid, ou lointain : les îles sur l'Océan. Les dieux ne résident pas dans un lointain inaccessible dont les chemins empruntent des voies dépassant les capacités physiques de l'humain, ils ne disposent pas, tel l'oiseau, d'organes leur permettant de voler vers les cieux, et il n'est pas prouvé qu'aujourd'hui, même si l'ivresse de la conquête de l'espace emporte les hommes au-delà des airs jusque dans les planètes ils puissent y découvrir le Paradis Céleste.

La croyance Celtique incline à localiser l'Autre Monde, là où le Dieu solaire et son épouse règnent, dans une ou plusieurs îles de l'Océan à l'ouest. La porte de l'Autre Monde est située là où se couche le soleil. Il était connu que les Terres d'Irlande étaient situées au plus près du soleil couchant.

Les traditions galloises localisent l'Autre-Monde en Irlande, c'est-à-dire « derrière l'Irlande ».

La porte de l'Autre Monde est située « là où se couche le Soleil » - « *insinn ait hi funend grian* » - (Serge Concul. I.t. 1, 218). Une Tradition irlandaise explique qu'Hibernia traduisait « l'île du coucher du soleil ». (Lebor Gabala -*Hybernia insola posita est in occident*)

Dans le Mabinogi gallois, le royaume du Seigneur de l'Autre monde ANNWFN * est situé sous la terre et est probablement une des voies d'accès à ce « Grand-Abîme ». * (ANNWF prononcer ANNOUN, serait tiré d'un vieux celtique ANDE DUMNO ou DUBNOS « Abîme, Monde d'En Bas » composé du préfixe ANDE « infra, en bas » et de DUMNOS ou DUBNOS « profond », ou encore du préfixe négatif AN « sans » et DUMNOS « fond »).

Un des « Trésors d'Annwfn » consiste en un troupeau de porcs que Gwydyon, fils de Don, persuade son possesseur Pryden d'échanger contre douze chevaux créés par magie. Ces porcs, selon les Mabinogion proviennent d'Annwfn, généralement traduit par l'Autre Monde, qui est aussi le monde IS ELUYD « Le monde souterrain, la région des morts : « l'enfer ». C'est proprement un « Non-Monde » dont l'exploration est particulièrement difficile et bien défendu par ARAWN le roi des Enfers et ses chiens d'Annwfn dont le souvenir s'est conservé au Pays de Galles, où on les entend chasser aboyant dans l'air à la poursuite d'un porc ; chiens blancs aux Oreilles Rouges, d'un blanc éclatant et lustré, d'un rouge aussi luisant que leur blancheur.

On comprend par analogie, pourquoi le Chaudron d'Inspiration et de Renaissance est à chercher dans les profondeurs de l'Abîme, le chaudron étant l'homologation le l'Annwfn, le récipient miniaturisé des Abîmes.

Pwyll qui est l'un des noms du Seigneur de l'Abîme est étymologiquement identique à l'Irlandais CIAL. Les deux noms remontent à la même racine celtique Peslo- « intelligence, sens ». Ce nom indique sa capacité particulière « La Sagesse ». Selon une tradition irlandaise, le puits de Segais serait la source de la Boyne, d'où les poètes tiraient leurs visions inspirées. Il était situé sous la mer dans TIR TARNGIRE, le Royaume du Dieu MANANNAN (cf. EIHM – 322)

La « Tour de Glastonbury », située sur une éminence est le site où les plus anciennes traditions britanniques placent l'entrée de l'Annwfn, cet « Autre Monde » des celtes païens.

Cette entrée semble avoir plusieurs orifices (localisations). Elle est liée soit à un terre artificiel, soit à une colline, un lac, ou encore à un îlot en mer.

Dans le comté de Roscommon, sur le site de Rathcroghan ancienne résidence des rois de Connacht et de la mythique Reine Medb, se trouve une caverne qui porte de nom d'Oweinagat ou Uaigh na gcat « la caverne des chats » considérée comme la Porte de l'Autre Monde, témoignage du caractère dangereux et sacré du site. Cette caverne se situe sous un tumulus d'une vingtaine de mètres de diamètre.

Une antichambre de l'Autre Monde, - et probablement la plus célèbre, si ce n'est la plus ancienne – est celle qu'a aménagée avec la mer, le dieu DONN, sur un îlot rocheux en plein Atlantique à quelques encablures du rivage au Sud-Ouest de la Péninsule de Beare.

L'ancien Monde des Celtes insulaires paraît avoir distingué deux zones particulières chargées de recueillir les Anamores : les âmes des défunts. Une première zone d'accès porte ou antichambre du séjour des morts, serait une zone tampon chargée d'en défendre (interdire) l'entrée à quiconque n'est pas habilité – par son destin – à la franchir. Cependant cette porte n'est pas définitivement close aux vivants, certains de ceux-ci, en certaines occasions, paraissent pouvoir en franchir le seuil.

ANDOUN, AN-NW(F)N (Gallois = Les enfers. Peut-être dit le « Royaume de DUMNISSA » (= Prakriti). G.B.K. en gaulois et britannique *ANDUMNON. Qui correspondrait au CHAOS.

« ENFER » au sens de « diabolique ». Ce mot ne peut convenir à la notion que s'en fait le monde Celte. Pour les Celtes c'est tout simplement ce qui est « au-dessous », une partie inférieure. C'est aussi la base, le soutien de l'Autre-Monde.

TIR NA BAN (tyeer nah mawn) – Terre des femmes.
TIR NA MBEO (tyeer nahm byo) - Terre de vivants.
TIR N'AILL (tyeer nawl) -Terre de l'Autre Lieu
TIR NA N'OG (tyeer nahn ohgg) – Terre de la jeunesse.
TIR FO THUINN - Terre sous les vagues.
TIR ANDOMAIN

Les Dépouilles d' Annwn.

ANNWN

Gloire au seul souverain, suprême ordonnateur
Des cieux éblouissants et de la mer profonde ;
Gloire au Maître suprême, universel seigneur,
Dont le règne s'étend jusqu'aux confins du monde !

Close était la prison où la présomption
De Gwair, fils de Gercin, l'avait précipité :
Au centre du château des révolutions,
Gisait l'homme vaincu par la fatalité,
De par la volonté de Pwyll et Pryderi.
Nul vivant, avant lui, n'en put franchir l'enceinte ...
Et tandis qu'une lourde chaîne le meurtrit,
Il chante et chantera sombrement sa complainte.

Pour les trésors d'Annwn - funèbrement, il chante,
Et, jusqu'au dernier jour, son chant continuera,
A moins que l'un de nous, domptant son épouvante,
Ne pénètre à son tour dans Caer Widwid.

Nous avons, par trois fois, tenté cette aventure ;
Par trois fois enfermés dans les flancs de Pridwen
Nous partîmes joyeux, vers les terres obscures ! ...
Sauf sept, nul ne revint jamais de Caer Pedriwen !

Faut-il plus que ce chant pour assurer ma Gloire ?

Voici mon premier mot sur le chaudron sacré :
Voici mon premier mot : Gardez dans vos mémoires
Ce que les Trois Rayons auront pu m'inspirer !
Avec son bord serti de perles, n'est-ce pas
Le mystique chaudron du seigneur du trépas ?
Neuf vierges, de leur souffle, échauffent un breuvage
Qui ne saurait ravir un homme sans courage :
Liemynacug, armé d'un glaive étincelant,
Surgira pour punir l'insolent fanfaron,
Et, devant le portail du château du chaudron,
Le croissant argenté flambra fulgurant !

Gwair, jusqu'au dernier jour, continuera son chant,
Et, lorsque dans Pridwen nous suivîmes Arthur,
Quand notre nef cingla vers le pays obscur,
Sauf sept, nul ne revint de Caer Wediuid !

Faut-il plus que ce chant pour assurer ma gloire ?

Nous avons assailli l'île à la forte enceinte
Où crépuscule et nuit, dans leur sauvage étreinte,
Tourbillonnent sans fin au-dessus des eaux noires.
Par trois fois dans Prydwen, nous partîmes encore
Sauf sept, nul n'échappa hors de Caer Rigor !

Je ne veux pas briguer l'hommage du vulgaire
En contant les exploits et la mort du héros ;
Pourrait-il contempler au seuil du sombre enclos
Les prouesses d'Arthur au glaive de lumière ?
Les guerriers se pressaient, muets sur les courtines ;
D'impassibles archers et de calmes veilleurs
Épiaient au sommet des tours adamantines ...
Trois fois avec Arthur, nous allâmes sans peur ...
Sauf sept, nul n'échappa hors de Caer Colur !
Je ne veux pas chanter les prouesses d'Arthur,
Afin de recevoir l'hommage du vulgaire ...

La foule ne sait pas les raisons et les causes ;
La multitude vile, attachée à la terre,
Ignorera toujours le vrai pourquoi des choses !
Elle ignore le jour et l'heure où parut Gwy ,
Ni quel Dieu l'empêcha d'accéder à Dewy !
Lorsqu'il nous enferma dans les flancs de Prydwen
Sauf sept, nul ne put s'enfuir hors de Caer Uchfen !

Elle ignore le boeuf sacré du roi des nuits,
Porteur du bandeau d'or et du joug à sept noeuds ...
Quand pour le capturer, nous partîmes joyeux,
Sauf sept, nul ne s'enfuit hors de Caer Wandwy !

Que cette multitude au coeur lâche et volage
Épargne à mon chant un hommage affligeant ;
Elle ignore le jour et l'heure, et son courage
Tremble de rencontrer le monstre au chef d'argent !

De tous ceux que tenta le Cercle inférieur,
Sauf sept, nul ne sortit du château de la peur.

TAL-IESIN.

arbres

ARBRES : (cf. FORETS) VIDUS.

L'arbre a trois niveaux : les racines qui poussent dans la terre et atteignent le monde profond (les enfers), le tronc qui traverse le niveau de l'atmosphère des hommes et élève sa couronne vers le ciel inaccessible.

L'arbre n'est pas seulement le centre et l'axe du monde qui relie les enfers à l'empire des dieux, il offre l'instrument d'ascension ou de descente (par ses branches) aux extrémités du monde.

L'arbre reverdit tous les ans, et fait croître la semence de l'avenir. Il est symbole primaire de longévité, de fécondité et de maturité. Symbole maternel, l'arbre donne ses fruits, sa nourriture et son couvert (ombrage, protection).

(Natrovissus - L'Arbre du Monde dans la tradition irlandaise - Ogam N°6 ancienne série).

(Vendryes Joseph - "Sur un nom ancien de l'arbre" (Revue Celtique Tome XLIV, 1927, p.313-319).

ARBRES : cf. bouleau, chêne, if, pommier, sorbier, saule, coudrier, frêne, orme, houx, hêtre, aubépine.

En celtique les noms propres reproduisant le nom des arbres ne sont pas rares, il marquent l'estime et la vénération dans lesquelles on tenait les végétaux : MAC CUILL, est fils du coudrier ; MAC CUILINN, fils du houx ; MACE DREGIN, fils de l'épine noire ; MACC DARA, fils du chêne ; MACC IBAIR, fils de l'if. C'est peut-être aussi un souvenir du culte des arbres.

(Cf. J. Loth - *Revue des Etudes anciennes* XXII, 121, sur les noms de personnes tirés de noms d'arbres. F.C. Diack - *Scottish Gaelic Studies* I, 142)

ARBRES - cf. chêne, if, orme, houx, frêne, hêtre, sorbier, saule, pommier, coudrier, bouleau.

L'arbre de Fintan est à la fois l'arbre de vie, l'arbre de l'Autre-Monde et le premier arbre d'Irlande. Dans le processus de christianisation il est devenu l'Arbre du Seigneur ou l'Arbre du Paradis, nourrissant et protégeant son peuple. Il en a déjà été question à propos de Fintan. Dans les énumérations complètes les arbres merveilleux sont au nombre de cinq, à raison d'un par province, mais les textes décrivant les plus célèbres réduisent ce nombre à trois, sans qu'on sache très exactement de quelles espèces d'arbres il s'agit, chêne, frêne ou if, cependant que les fruits produits sont, indépendamment de l'espèce, des glands, des noix, des pommes ou des prunelles. Le plus vraisemblable est que chaque arbre considéré isolément est la projection ou la répétition de l'arbre unique, sans âge et sans espèce, dont il est question dans notre texte et qui, pour cette raison ne peut être décrit que par ses qualités et ses dimensions confinées au grandiose et au magique. Le destin de l'arbre est lié aussi à celui de Fintan, : caché depuis le déluge, il est révélé aux hommes d'Irlande la même nuit où Fintan se réveille de son long sommeil (voir au paragraphe 4). Il est normal enfin qu'un arbre riche en fruits apparaisse sous le règne d'un roi exemplaire. Il est au nombre des merveilles qui inaugurent et marquent la venue d'un prince bienfaisant, inoubliable et légendaire.

(Textes mythologiques Irlandais I. Christ. J-Guyomarc'h p.19)

La notion de protection, d'abri, est sentie et notée dans le celtique *DOSSOS "arbre, protection" à la base de noms gaulois DOSSO(N), DOSSONIUS. (Holder I, col 1310-1311), qu'explique l'irl. DOS "arbre protecteur", "abri", et le nom vieux breton DOS-ARBOE - DOS-ORBOE du Cart. de Redon (cf. L. Fleuriot, Dict du vx. bret., p.226).

Il existe en celtique une homonymie parfaite entre le nom du "bois" VIDUS et celui du Savoir VIDU.

Bibliographie sommaire :

Sur le culte des arbres en général : E. Hull, Folklore of the British Isles, chap. VI

Sur l'If arbre des morts – cf. les articles de René le Roux (Meven Mordiern) dans « Le fureteur breton » - 1908

Sur la destruction des ifs « Le Parlement de Bretagne, l'Evêque de Rennes et les ifs plantés dans les cimetières » - Bourde de la Rogerie - Bulletin de Stée Archéol. D'Ille et Vilaine – 1930, pp. 99/108

Article IF de (Leroux Guyonvarc'h) dans dictionnaire des Symboles (Seghers) et bulletin de la Sté Archol/ du Finstère – t. LXIII 1931

J.Vendryes - "Sur un nom ancien de l'arbre" (avec un appendice sur les noms de lettres), Revue Celtique 44 (1927) pp.313-319.

Sur les superstitions relatives aux plantes et aux arbres - C. Plummer, V.S.H. I, clij à civ.

Plaisance G. : Symbolisme de quelques essences forestières - Vie et Action p.23-26.

Plaisance G. : Yoga végétal, Vie et Action N°61, janvier 1971, p.20-23.

Sur l'Arbre du Monde dans la Tradition irlandaise : NATROVISUS – Ogam N°6 – mm. 15/18.

Sur l'Arbre de vie – Roger Cook – Arbre de vie, image du cosmos – Ed. du Seuil 1988.

NATROVISSUS – « l'Arbre et l'Homme » - in Ogam N° 2 nouvelle série – Mai 1949 – pp. 13/15..

Jules Boucher (Notules sur l'Arbre au point de vue magique » - in Ogam N°2 nouvelle série «- mai 1945 pp. 6/8 –

ARBRES SACRES (cf. Frêne – If.)

Le Rigvéda montre Yama, Dieu des morts assis avec les Dieux sous un bel arbre couvert de feuilles (H. Zimmer, Altindisches Leben p.412). On trouve aussi un arbre dans le pays des morts tel que l'Irlande le conçoit. Manannan en apporta un jour une branche au roi Cormac. Une femme inconnue fit un cadeau semblable à Bran, fils de Fébal « *je t'apporte une branche de pommier d'Evin ; elle a la forme de celles que tu connais : mais des rameaux d'argent la compose et des boutons de cristal avec des fleurs.* (voir fiche pommier), « *un vieil arbre fleurit dans cette île merveilleuse d'où vient la femme* ».

Merveilleux est le Chêne de Mughna qui produit à la fois des glands, des pommes, des noix, et tout fruit qui tombe est aussitôt remplacé par un autre : il a trois cents coudées de haut et un millier d'hommes peuvent s'abriter sous ses branches.

L'île de Ross, le frêne d'Uisnech, ont une « vie » entourée de légendes et procèdent du Sacré. Le mot irlandais BILE « arbre » semble réservé aux arbres de cette nature. Ainsi, dans le BILE TORTAN, c'est le même mot qui figure en gaulois dans le nom de Billom, ancien BILIOMAGOS. L'irlandais BILE v. celt. BILION, s'applique parfois à de hommes : BILE BUADA « arbre de victoire ». Existe également, dans une expression désignant le christ RIG-BILE « arbre royal ». (Cf. peut-être COROBILION ancien nom de St. Nazaire FIR BILE « homme-arbre »).

« L'IF, le plus noble des arbres du bois. Encore mince, on le nomme roi ». (Histoire du triste sort des Fils de Tuirenn).

Bibliographie :

Sur les arbres sacrés en Irlande – Rev. Celt. XLIV, 316 - 1927

Sur le rôle magique des arbres : J. Loth – rev. Celt. XLIV, 5 - 1927

Sur les noms de personnes tirés des noms d'arbres – J. Loth – Rev. Celt. XXII, 121.

Conférer articles dans Compendium

- A : Aubépine
- B : Bouleau
- C : Charme – Chêne – Coudrier
- F : Forêts – Frêne
- G : Génévrier – Gui
- H : Hêtre – Houx
- I : If
- N : noisette – Noisetier
- P : Pommier
- S : Sorbier



*pour le feu
destruction des arbres, considérés comme
le refuge de dévotion pieux.*

L'ARBRE DE VIE ET SON IMAGE

(Figures A à F) - Stèles de la région de Lugudunon, capitale des Convenae, (Saint-Bertrand-de-Comminges). Epoque gallo-romaine.

Ce type de stèle, présente généralement trois niveaux bien distincts : la base prenant assise au sol, porte le plus souvent gravée, la figure de la swastika (Fig.E) quelquefois même, l'image de ce signe sous son double aspect, senestrogire et dextrogire (Fig.C), évoquant les quatre ou huit directions, délimitant le domaine de la Terre et de son sous-sol, dans lequel est compris le monde des " Enfers " .

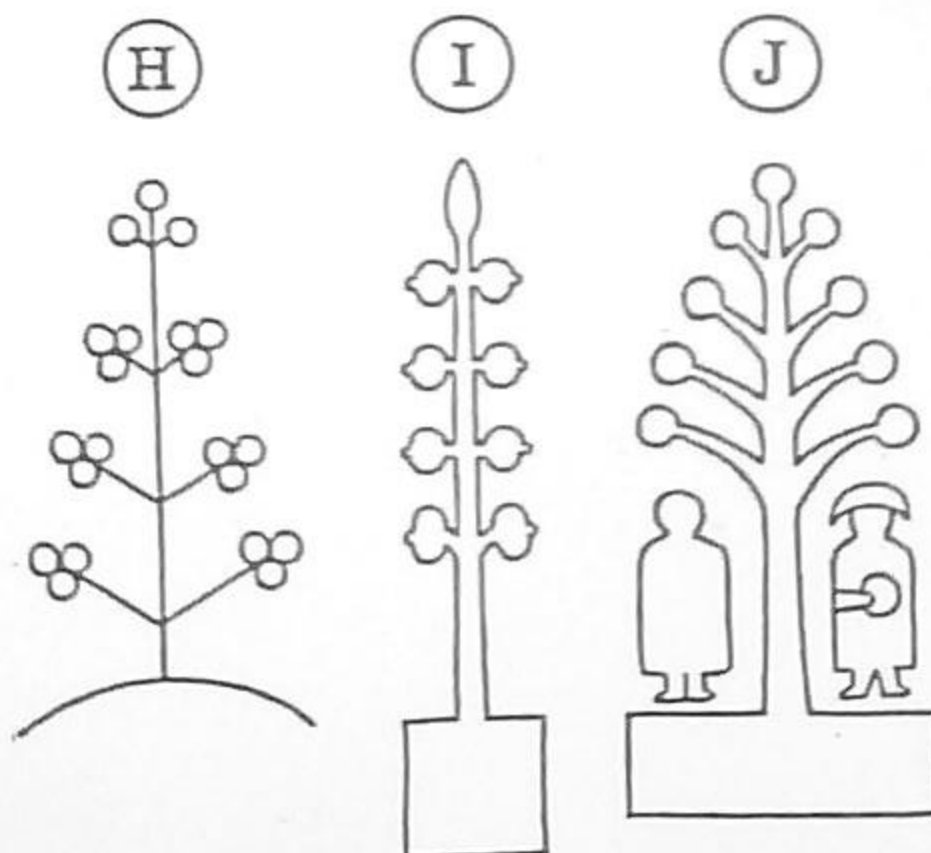
La partie médiane, offre la figure sacrée de " L'Arbre de Vie " au feuillage toujours vert, figuré par un conifère (?) qui se développe dans l'atmosphère, espace où se déroule l'activité humaine. Avec son tronc vertical, il sert de "pont" et de lien entre les deux extrémités des mondes supérieurs et inférieurs, auxquels il est intimement rattaché.

Par sa cime, il touche au ciel, dont le produit le plus direct, la pluie fille des nuées est conçue comme l'influence céleste reçue par la Terre, qu'elle fertilise, elle est représentée sur les stèles par le signe classique des eaux: chevrons ou arceaux. Cette pluie fécondatrice, est surmontée de nuages tourbillonnaires entre lesquels, se devine le sommet d'une montagne, séjour privilégié des dieux. (fig.A.C.E.)

(Figure G) - Gravure de la partie supérieure d'un fourreau de poignard en tôle de bronze, provenant de Bussy-le-Château (Marne), Ve siècle avant notre ère.

Dans cette composition, les Celtes du début de La Tène, offrent une vision classique de "L'Arbre de Vie", sous l'aspect non figuratif propre à l'art de cette période. Sans qu'il y ait de véritable solution de discontinuité, ils lient les différents motifs de l'arbre aux palmettes décoratives, avec la figuration des deux monstres ou gardiens anguiformes, reposant à son pied, (image de l'expiration et de l'inspiration du Monde, que rappelle les deux grandes artères serpentiformes Ida et Pingala assoupies au pied de la Sushumna indienne, en attente d'être mises en mouvement).

(Figures H, I, J) - Images schématisées de "l'Arbre de Vie". (H)-Sur une monnaie gauloise hippomorphe d'Armorique, (pommes ou baies de l'if ?). Ses prolongements en Ecosse (I), l'Arbre surmonte le carré terrestre, pierre d'Eassie (Tayside). En Irlande (J), l'Arbre christianisé, dans le jardin d'Eden, pierre de Farney (Monaghan).



LES ARBRES DANS LES OGAMS

Rencontres et rapports Niruktiques

Les signes se lisent en partant du bas : le premier signe de Terre : Bouleau.

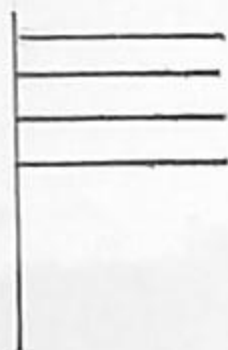
SERIE B - TERRE

Frêne



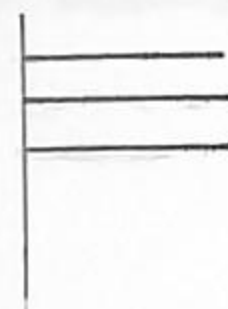
(**Nion**) Qualifié de « **Cosdad Sida** », « échec à la paix », dispute avec des femmes ou « combats de femmes » – « Bag ban ». **Couleur jaune-** (arbre buisson) ANMATIS.

Saule



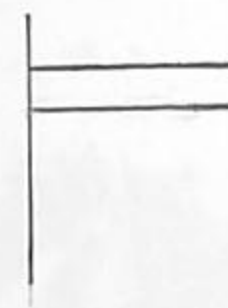
(**Saille**) Symbole de deuil et d'amour perdu. Le saule ne paraît pas bénéficier d'un rôle bénéfique chez les Celtes. Il est le plus souvent pris en mauvaise part. Toutefois, parmi ses propriétés magiques il serait bénéfique pour l'accouchement. **Couleur grise de la mort: ce qui n'est pas vivant, déception, divorce.** (arbre paysan) ANMATIS ;

Aulne



(**Fern**) Est en rapport étroit avec « Bon ». Vieux celtique VECNOS ; protection, bouclier, liens, mariage association. Rapport avec le lait. **Couleur- Rouge vif** MATIS.

Orne



(**Luis**) « Care ceathra ». La protection du Bétail (l'ami du bétail). Le repos, « délice de l'œil, la beauté, mais aussi la flamme. Pris en tant que lumière et chaleur, la passion (cf. le nom de l'œil. **Couleur grise** – (arbre paysan) MATIS ;

Bouleau



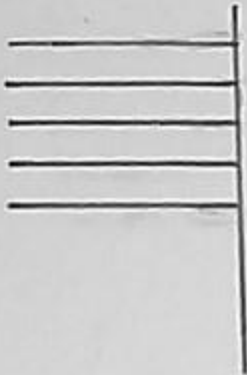
(**Beith ou Bethé**) qualifié par le gallois de **Pren Dedwydd** « arbre heureux ». C'est l'arbre de la **naissance**, celui qui prépare à une existence nouvelle. Il est de ce fait, la première lettre de l'alphabet ogamique. C'est un signe de bon augure et de chance. Son influence soustrait à l'emprise des mauvais esprits, et est une protection contre ceux-ci. C'est en sommes une joyeuse surprise. Par excellence, c'est l'arbre des commencements et de la naissance du monde – BITUS – BETUS (mariage). Il a un rôle fécondateur, aussi bien pour les hommes que pour le bétail. **Période de jeunesse - couleur : Blanche.** MATIS

Rencontres et rapports Niruktiques

Les signes se lisent en partant du bas : le premier signe de Feu : Aubépine

Série H – FEU

Pommier



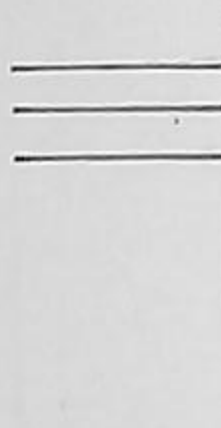
(Queirt) dérivé d'une racine indo-européenne * **perkw** désignant le principe vital, l'activité de la vie, la force de l'homme « brig an duine » le sexe mâle, l'enthousiasme, le dynamisme. **Couleur souris – chiffre 5** Quic, coic (arbre paysan) MATIS.

Coudrier



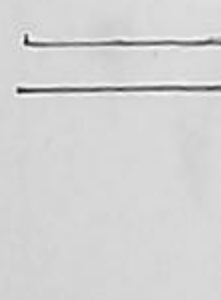
(Coll - Cuill) C'est le sens de « dommage, perte, refus » qu'il faut attribuer au coudrier. Il provient de l'identité de son entre Coll « coudrier » et Coll « dommage, perte ». Son bois sert aux incantations – conf irl. **Cailleán** « il perd » et **coilleann** il châtre. V. irl. COLL « castration, dommage subi », ami du craquement (cara blaoise), il est aussi source d'inspiration. **Animal symbolique : Le Saumon – Chiffre 4** Cethir- couleur ? – (arbre paysan) ANMATIS.

Houx



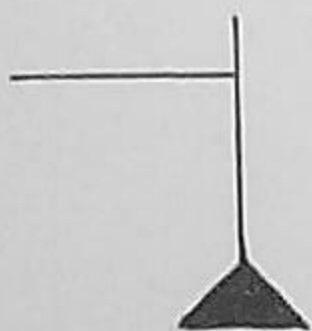
(Tinne ou Teine) *TENNIA OU *TENNIO- « houx ». Un autre nom du houx est **Cuilenn – gall. Celyn – Bret. Krenn** COLLINA, le gaulois possédait un mot CULISSO, il existerait un rapport avec le nom du feu TENES – TEMMIA « chaleur » TENITIONIOS 'inflammation, virilité, paternité, « feux de charbon », ardeur. **Animal ? – chiffre 3 – Couleur ?.** (arbre paysan) MATIS.

Chêne



(Dair) Elévation, noblesse
Fonction : Charpentier - **Couleur ? – Chiffre 2 (DA).** (arbre noble) MATIS.

Aubépine



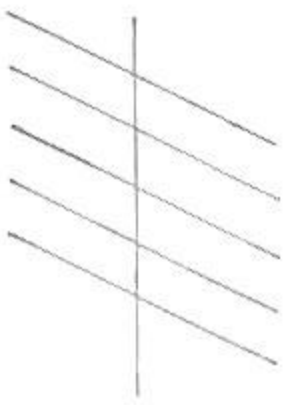
(Huath) L'aubépine est considérée comme un présage de **Mort** dans la famille. Elle fait partie des rites d'exécutions dans le **Glam dicinn**. Lettre appelée « terrible », « banah gnvisi » c'est-à-dire « face qui blanchit », peur, angoisse, terreur, car ce sont des épines pareilles aux dents de loups. **Couleur Noire, Sombre – animal, loup – chiffre 1.** (arbre paysan) ANMATIS.

Rencontres et rapports Niruktiques

Les signes se lisent en partant du bas : le premier signe d'Air : la Ronce

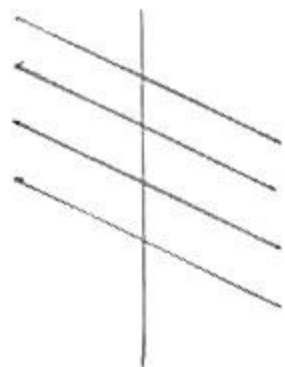
SERIE M : AIR

Sureau



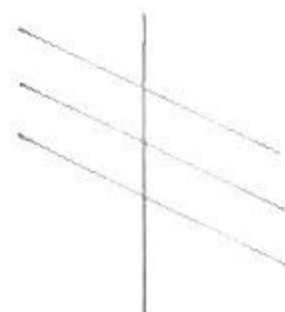
(**Ruis**) « Signe de malédiction et de stérilité, de lourdeur, de honte. Peut être en rapport avec l'irlandais **Ruais** « inconstance, vertige, instabilité » - ruser, ramper, avoir une démarche incertaine. « **Tinnem ruccae** » la plus intense des rougeurs. **Ruis** à savoir la rougeur de la honte. Perte de prestige, abandon de l'honneur, inconstance, déloyauté, projets imprudents. Couleur : Orangé. ANMATIS.

Prunier sauvage



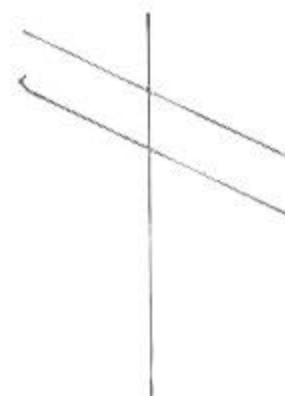
(**Strairif**) En rapport avec Straphtive. Eclair sulfure. Z « **morad run** » accroissement du secret, activité mystérieuse réclamant la discrétion, le secret. Force intérieure, attention et vigilance. Sait cacher ses émotions. Couleur : jaune (brillant). MATIS.

Roseau



(**Ngedal**) En relation avec la médecine, le médecin et sa puissance. Symbole de guérison pour un malade, de soutien dans une entreprise difficile, d'appui dans une entreprise nouvelle. Secourable. Couleur : verte. MATIS.

Lierre



(**Gort**) Douceur, abondance de récolte, de biens, de fertilité, de nourriture, richesse alimentaire, constance et attention à l'œuvre. Une stabilité. Couleur : Bleue. (arbre noble) MATIS.

Ronce



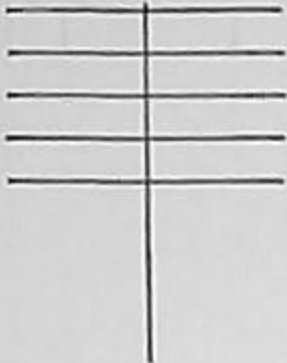
(**Muin**) « aruse n-airlig » condition du dommage, c'est-à-dire le dos de l'homme, la fuite. Difficulté dans l'effort, réclame la prudence. Attitude entraînant la critique. « Celui qui regarde en arrière trébuché dans sa course ». Couleur ? ANMATIS.

Rencontres et rapports Niruktiques

Les signes se lisent en partant du bas : le premier signe d'eau : le Sapin

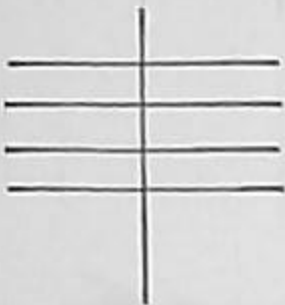
Série A - EAU

If



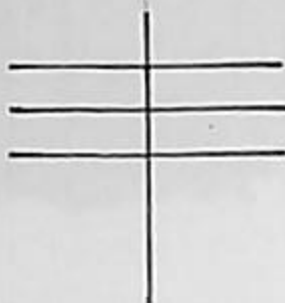
(**Iubhar** ou **Idhadh**) Signe d'extrême vieillesse (**Simiu Fedaib**), extrémité, fin, mort, mais aussi retour à un autre état. C'est pour cette raison que les aspects négatifs de l'Ogam EK 1 sont compensés par la promesse positive d'un autre état la renaissance. Retards. **Couleur : blanc éclatant, Argent. MATIS.**

Tremble



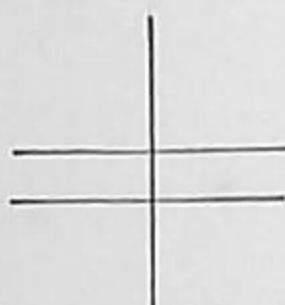
(**Eadhadh**) L'amitié, l'ami distingué « **Comainn carat** », le protecteur. **Couleur rousse** (un homme roux ou blond). MATIS ;

Bruyère



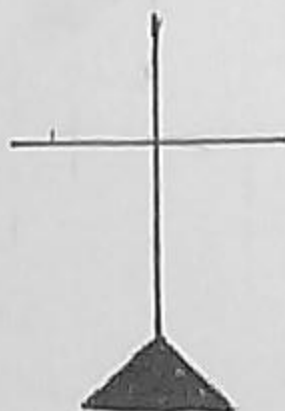
(**Ur**) glosé **Fraech** « idem », Auracapt 1194, glosé **Draighen** « épine noire », à rapprocher du vieil irlandais UR, adj. « mauvais », « en de froides résidences », « froid ». Substance de la terre. Folie, inconscience (le diable. **Couleur ambrée.** (arbre noble) ANMATIS.

Genêt



(**Onn**) Les douceurs de la vie, le luxe, douceur, travail facile « **Fethin saire** », en rapport avec les chars, les déplacements, voyages, les roues, ce qui tourne facilement, sans entraves, progression vers le but envisagé. Elévation sociale. **La roue du chariot O. Couleur brune (bai) MATIS ;**

Sapin



(**Ailm**) Surprise, émerveillement, bonne surprise « commencement de la réponse », éclaircissement. Epreuves surmontées, Accomplissement. Succès. Relations sociales favorables. Récompense d'une nouvelle amitié, marque la conquête d'une affection, d'un apport positif, d'une chance prochaine pour le consultant. Tempérament généreux, actif et puissant (après la nuit le jour) **Couleur Pie. MATIS.**

UNE LISTE DES ARBRES EN VIEIL IRLANDAIS.

Ceci est un essai d'identification de 28 arbres et arbustes, tiré d'une liste de feuillets de droit du 8^{ème} siècle intitulée *Bretha comaitchesa* (BC) : les lois de bons rapports entre voisins (anciennes lois de l'Irlande (AL) IV, 146-150).

Quatre classes y sont distinguées :

- Sept **airig fedo** (arbres nobles),
- Sept **aithig fedo** (arbres communs),
- Sept **fodla fedo** (arbres inférieurs),
- Sept **losa fedo** (arbres buissonneux)

Leur identification est intéressante pour le botaniste, comme pour l'étudiant en vieil irlandais .

Cette liste des arbres apparaît dans la MSS de BC. (tout près du 15^{ème} siècle) dans Rawlinson B.487 F 64a, E. 3p.14b. . Elle est citée - nommant 13 arbres et arbrisseaux - dans le poème légal *Ma be ri Rofesser* (*Celtica* IX, 152-168) que le Docteur Binchy date du 7^{ème} siècle. Cette liste est aussi trouvée dans l'Irlandais moyen *Auraicept na nEces* (*Auraic.*) 1152-7 (= 4248-52). La disposition et la composition des classes varie légèrement dans les sources à cause de conditions réflectrices locales différentes.

Cette liste d'arbres, donnée par les *Bretha Comaitchesa* peut, elle-même être originaire de feuillets de lois **fidbretha** « jugements sur les arbres », aujourd'hui perdus et considérés comme remontants au 7^{ème} siècle. Ils faisaient partie des **Bechbrata** « jugement sur les abeilles », AL IV 168-20. La division la plus importante entre les variétés de sept arbres nobles, et sept arbres non nobles, est une imitation qui provient de lois relatées concernant les statuts des personnes ; par exemple : **Crith gablach** (CG) 316-19 , **Uraicecht Becc** (AL v 24-10). Ceci est digne d'attention, le **AIRE** « le noble » qui contraste avec le **AITECH** « le commun » est utilisé ici dans un sens plus restreint qu'il n'est normal dans les lois. Le Docteur Binchy fait remarquer que dans les lois irlandaises, il est habituel de décrire chaque homme libre du peuple, comme quelqu'un de noble possédant un statut légal indépendant.

La compilation de la liste des arbres montre, à l'évidence, une bonne connaissance de ceux-ci. Et, à part la division arbitraire dans les groupes de sept, sa classification semble logique et compréhensive. Elle ne fait généralement pas de distinction entre les différentes espèces du même genre ; par exemple (A1) **DAUR** « chêne », s'applique aux deux *Quercus robur* et *Quercus petraea* ; **Beithe** « bouleau » au *Betula pendula* et *Betula pubescens*. Cependant, quelquefois, deux espèces de la même famille sont suffisamment différentes pour être traitées séparément ; exemple : (B4) **CARETHANN** (*Sorbus aucuparia*), (C4) **FINDCHOL** « whitebeam (?) (*Sorbus aria* agg.). (ici manque une note importante de Serj Pineau pour le mot « arbitraire » division qui ne l'est pas !)

La classe dans laquelle chaque arbre ou arbuste est rangé dépend surtout de son importance reconnue dans l'économie. En général, les dimensions atteintes sont

relatées sous conditions normales. Par conséquent, nous citons la moyenne (Britannique) de chaque espèce - en mètre - comme donnée chez Clapham, Tutin et Warburg's, dans *Flora of the British Isles* (CTW). Un autre facteur est aussi pris en considération ; par exemple « le pommier » (A7), qui généralement n'excède pas 10 mètres de hauteur, est un arbre classé comme « noble », alors que l'Aune (ou Aulne) (B1) pouvant atteindre 20 mètres est un arbre « commun ». Ceci est dû à l'importance des pommes dans la nourriture. De façon similaire l'if (A4), petit arbre semblable à l'orme (B6), est placé dans la haute classe parce que de grande utilité pour son bois.

Dans H.3 18 et E. 3. 5., sont inclus quelques additions de matériaux avec la liste des arbres. Un paragraphe explique, comment est donné *airechas* (la noblesse) pour les sept *airig fedo* « arbres nobles ». Ceci est imprimé, à titre de commentaire, dans l'édition officielle des lois (Al iv 148. 13 - 150. 14). Mais le Docteur Binchy note que ces additions sont inscrites en vieil irlandais, probablement du 9^{ème} siècle (Celtica IX 155, note 3). Nous rapportons tout ceci dans BC2.

La présence fréquente d'une espèce donne quelque idée - ceci est probable - de la façon dont fut établie dans le temps, la composition de la liste des arbres (probablement au 7^{ème} siècle). Donc nous pensons que la fréquence provient de D.A. Webb's *Irish Flora* (p.XIII), lequel utilise les termes suivants, selon un ordre ascendant : « »très rare, rare, occasionnel, fréquent, très fréquent, commun, abondant ». Nous avons à peine besoin d'ajouter que les interférences humaines et climatiques ont changées depuis le 7^{ème} siècle, aussi faut-il en tenir compte.

Occasionnellement nous donnons la présente fréquence d'une espèce en Ecosse (from CTW), dans les lois irlandaises elle s'est prolongée en partie dans la contrée après le 5^{ème} siècle. Il est possible qu'en Ecosse cela puisse être pris en compte dans la composition de la liste des arbres ; voir note dans (A6) *ochtach*, *Scots pine* (?).

Nous donnons comme possible qu'il y ait un rapport de langage dans les citations de Pokorny's *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch* (IEW), Thurney sen's *Grammar of Old Irish* (GOI), et Pedersen's *Vergleichende Grammatik der kektisches Sparchen* (VGK). Il est surtout bien connu, mais est occasionnellement bien utile pour confirmer une identification. Avec quelques exceptions, les abréviations sont employées dans le RIA *Contributions to a Dictionary of the Irish Language*. En vieil irlandais (OI) les références dans le langage du 7^{ème} au 9^{ème} siècle, Middle Irish (Moyen irlandais) approximativement jusqu'au 13^{ème} siècle ; Modern Irish (Irlandais moderne) jusqu'à nos jours.

AIRIG FEDO « pour le bois noble ». Dans *Bretha Comaithchesea*, la Dire ou *DIREIA, « pénalité » pour qui abat sans autorisation du propriétaire n'importe lequel de ces arbres nobles, est fixée à 5 *séoit* (pluriel de set) : un set = ½ vache laitière, soit : 2 vaches + 1 veau (CG, p.105).

La compensation pour une branche coupée est d'un *dairt* (une génisse vieille d'un an) ; pour une fourche coupée, un *colpthach* (une génisse de deux ans) ; et pour une branche maîtresse coupée, prise au tronc de l'arbre, une vache laitière.

Ces pénalités, déjà lourdes lorsque l'on connaît l'importance du cheptel pour la subsistance de l'individu, sont cependant légères quand on considère le prix attaché à la destruction d'un « bosquet sacré » qui, selon les triades irlandaises, était ni plus ni moins passible de la peine de mort (note de S.P.).

ARBRES NOBLES :

Daur : Chêne.

(A1) **Daur** « Chêne ». Deux espèces de chênes sont indigènes en Irlande : le *Quercus robur* (bois et terrains rocaillieux ; nombreux, mais fréquemment plantés) et *Quercus petraea* (forêts de montagne et vallées étroites ; très fréquent). Tous atteignent environ une trentaine de mètres.

Dans les *Bretha Comaithchesa*, le chêne est inclus parmi les *airig fedo* « arbres nobles ». Il a pour attributs *a mes a saire* sa glandée et sa dignité. Les glands, ou nourriture pour les cochons durant la saison d'automne, et la dignité du chêne, proviennent de sa grandeur et de l'excellence de son bois d'œuvre.

Les proverbes donnent plus de détails au sujet des dommages causés aux chênes, que les textes du huitième siècle (BC). Ils donnent les mêmes compensations pour une branche coupée, une fourche coupée et une branche maîtresse, mais ajoutent ceci : pour la coupe *dairbri bega (dairbreg béca)* de « jeunes chênes » (ou peut-être chênes qui sont en taillis, ou en réduction pour promouvoir la croissance de jeunes pousses pour des poteaux ou des pieux) la même compensation que pour une branche maîtresse (*a colpthach*) est requise. Ce supplément ajoute, qu'une peau de vache doit être payée pour avoir arraché assez d'écorce d'un chêne pour tanner une paire de sandales d'homme. Le coupable devra alors payer et mettre une moelleuse mixture d'argile, de bouse de vache et nouveau lait (*ùir min (minn, mend mss) bochur lemlacht*) sur la blessure, jusqu'à ce qu'elle soit cicatrisée. Cette technique est similaire aux soins donnés à notre époque sur la blessure portée à un rameau scié.

En vieil irlandais **Daur** (mod-irl. **Dair**) est analogue au Gallois **derw** « arbre de chêne » (collectif), **derwen** (singulier) « le chêne », Grec **spug** « idem », Sopus « arbre » OE **Treow** « arbre, bois », etc. (IEW 214).

COLL : « Noisetier ».

(A2) **Coll** « Noisetier » (*Corylus avellana*) : On le trouve dans les maigres halliers, fourrés, terrains rocaillieux, vallées étroites et haies ; commun. De 1 à 6 mètres de hauteur. BC² qualifie les noisetiers et les inclus dans les *airig fedo, a mes ac [h]àel*, pour ses noisettes et ses baguettes. Les noisettes entraînent pour une part importante, parmi les denrées alimentaires à l'aube de l'histoire irlandaise et les baguettes de noisetiers étaient couramment utilisées pour la confection des clayonnages de la maison, des clôtures et la fabrication des récipients et paniers.

Coll (mod. Irl. **Id**) est analogue au W. **coll** (pluriel), **collen** (singulier). Lat. **Cornulus**, OHG **hasala**, toutes significations « noisetiers » (IEW 616).

CUILENN : « Houx ».

(A3) **Cuilenn** « Houx » (*Ilex aquifolium*) ; forêts et vallées étroites ; très fréquent. De 3 à 15 mètres de hauteur. BC² qualifie et inclut le houx parmi les **airig fedo** pour **fer for araili innsin feirtsi (feirtsi, feirtsti (?) MSS) carpaid**, parce qu'il sert de pâture et de timon de chariot.

La phrase **fer for araili (araile v.l.)** est difficile. Une explication possible serait que, c'était un moyen d' « herbe de substitution », une référence pour la coupe des basses branches de houx pour le fourrage d'hiver. Les feuilles, sur les basses branches, toujours vertes sont épineuses et d'un goût désagréable pour les animaux ; mais les branches supérieures, plus ou moins sans épines, peuvent avoir été un fourrage de remplacement pour le bétail durant les mois d'hiver quand l'herbe est peu abondante (l'ancien irlandais ne paraît pas avoir pratiqué la préservation du foin). Monsieur Oliver Mooney, de la Sylviculture et des services de la Vie sauvage, a observé la coupe des branches de houx pour l'alimentation du bétail, à Glencar, Comté du Kerry, il y a 35 ans.

Le professeur Blinchy Draws attire l'attention, sur l'occurrence de la phrase **fer for aill**, dans un contexte différent dans AL iv 94. 10..

L'usage du timon de houx, pour les brancards de chariots, est bien attesté, e.g ; **na fertse cuilinn**, TBC² 784.

IBAR : If

(A4) **Ibar** « If » (*Taxus baccata*) ; forêts, bois de lacs, escarpements et lieux rocheux dans l'ouest et le nord ; maintenant rare. Montant à 20 mètres de hauteur. BC² l'inclut parmi les **airig fedo** et **a haicdi saera** pour « ses nobles objets fabriqués », pour les récipients domestiques qui sont communément faits en if. Le **sai ibrorachta** « expert dans le travail de l'if », est donné comme une catégorie des artisans dans l'**Uraicecht becc** (Al v 104), cf. **Audacht Morainn** § 34 (ZCP xi 94).

Ibar (mod. Irl. **lubhar**) est apparenté au Gaulois **éburo-** (dans **Eburomagus**, « La plaine des ifs », etc.) ; le vieux britannique **Eburacum** (Goi § 75) « lieu d'ifs », MHG **éber-boum** « bois d'ifs », l'Albanais **bershe** « id. ». Pokorny (IEW 334) aussi estime qu'il est apparenté W. **efwr** à la « berce commune, panais pour vaches » (**Heracleum sphondylium**), une ombellifère bisannuelle, une herbe de 50 centimètres à 2 mètres. Il suggère que la base de signification de la racine est « rouge foncé, brun ». L'if a une écorce rougeâtre et la partie basse de la tige de la berce commune est cramoisie, mais autrement nous ne voyons pas de similitude entre les deux plants. Un autre mot apparenté, le breton **evor** « aune nerprun » (**Frangula alnus**) un arbuste de 4 à 5 mètres de hauteur. Comme pour la berce commune, il est difficile de croire que le nom peut dériver d'une racine signifiant « rouge foncé, brunâtre ». L'écorce de l'aune ou de la bourdaine est grisâtre-brun et le seul rouge caractéristique en est le fruit - lesquelles baies sont en premier vertes, puis rouges et finalement noires.

Un autre mot pour l'if est **éo** Le RIA Dictionnaire suggère 3 **éo** qui sont : « la tige, le tronc, la hampe ». Quoi qu'il en soit, **éo** (<iwo) est clairement apparenté avec le gall. **yw(en)**, bret. **lvin(en)**, ohg **iwa**, etc. (IEW297) tous signifiant IF.

UINNIUS : « Frêne ».

Uinnius - « Frêne » (*Fraxinus excelsior*) ; haies, bois et endroits rocaillieux ; fréquents. De 15 à 25 mètres de hauteur. Dans BC², il est inclus dans la série des *airig fedo* et qualifié de *folach rigsliasta 7 leth arad airm* « siège de la cuisse royale et de son arme ». Le trône du roi était fabriqué avec le bois du frêne. (DR. A.T. Lucas rapporte que le frêne était essentiellement utilisé pour la fabrication de tabourets et de chaises, utilisés dans le monde rural irlandais jusqu'à une époque récente). La « moitié matérielle de l'arme » fait allusion à l'usage bien attesté de ce bois pour la confection de fûts de lances ; voir RIA - *Contributions* s.v. **uinnius**.

Au 9^{ème} siècle, le feuillet de lois intitulé *Fodla tire* « division de la terre » (AL iv 276, réédité par Mac-Niocaill, *Eriu XXII 81*) fait état de trois types de terres arables distinguées par les termes suivants :

1. **etham remi-bi etham [n] aib** - « meilleures terres arables »,
2. **etham taulchach** - « terres arables montagneuses »,
3. **etham frichnama** - « terres arables exigeant labours » (compensation pour fumage, engraissement).

Etham taulchach est décrite ainsi : « là ou est l'eau, elle est » et là sont les frênes dans chacune de ces secondes pièces de terre (*is fuinnside cach la maigin and*). C'est bon pour chaque plant et pour chaque moisson.

Les analyses de pollen montrent que le frêne était peu commun avant, « tant que la pratique de l'agriculture néolithique n'était pas opérationnelle dans le pays » (F.F. Mitchel PRIA 57 b, p. 232). Il demande (p.242) « Est-il possible qu'avant l'interférence humaine avec les pays boisés, la place du frêne n'ait pu se maintenir elle-même dans la grande forêt, et qu'elle soit restée confinée dans les sols peu profonds et calcaires ? ». Le frêne peut avoir envahi secondairement et de façon instable le pays boisé en suivant les activités des cultivateurs. Les terres arables vallonnées étant, en partie, davantage sujettes à la culture sporadique que les terres supérieures **etham remi-bi ethammaib**, pourraient avoir préparé des habitats favorables à l'extension du frêne.

Uinnius (mod. Irl. *Fuinnséog*) est apparenté au gallois **onn(en)** « id », latin **ornus** « frênes de montagne, sorbier » et, avec K-suffixe, OHG « frêne » (IEW 782).

OCHTACH : Pin écossais (?).

(A6) **Ochtach** « Pin écossais (?) » (*Pinus sylvestris*) ; 30 mètres de hauteur. C'est le membre le plus controversé de la famille des *airig fedo*, parce que le pin d'Ecosse est considéré comme ayant disparu bien avant que ne soit établie la liste des arbres (au 7^{ème} siècle). D'autre part, dans les analyses de pollen issu des marais de Clonsast (C° Offaly) effectuées par le Professeur Mitchel, celui-ci observe : « je suis convaincu que les moins utiles, les 12^{ème} et 13^{ème} siècles après notre ère, ont dispersé les forêts de pins qui ont continué de croître dans les marges et augmenté dans les tourbières de cette région » (PRIA 57 B, p.206).

La linguistique et la littérature de la langue irlandaise mettent en évidence que cela a survécu au moins jusqu'à 900 après notre ère. Stoke (KZ XXXIII 73) suggère que **ochtach** est apparenté au grec (p)uk-tà-kà, contenant le degré zéro de la racine qui a aussi donné **peuk-**, IEW 828). **Ochtach** contient un suffixe (dans **fiuhta**) et un k- suffixe.

Dans le vieil irlandais, il semble qu'il y a deux mots distincts : **ochtach** [m.o.] (comme dans tout le MSS de BC) et un dérivé **ochtgach** [f.à.]. La postériorité de celui-ci est maintenant attestée. Dans le 7^{ème} siècle, par les *Glosses on Philargyrius thes* (*Thes.ii* 47), le pin est glossé **ochtagat**, et le « sapin » (**h)abies** est glossé **ochtgach** (**ochtgach MSS**) **as ardu alailiu** « le **ochtgach** lequel est plus grand que les autres » (**ochtgag** est sans doute pris pour une mauvaise orthographe de **ochtgach**). Le génitif singulier **ochtgaig** provient du paragraphe §1 du 9^{ème} siècle du dialogue du Roi et l'Ermite (K & k), imprimé sans traduction dans ZCP III 455. Le Roi demande « O Ermite... pourquoi ne dormez vous pas dans un lit ? Plus souvent vous viendrez dormir à l'extérieur sur l'aire de l'ochtgach ». Dans l'édition de son poème (**Early Irish Lyrics (EIL)**, p.10 et son glossaire p. 290), Murphy traduit **ochtgach** par « bosquet de pins » (lire « pinière, pineraie ») pris pour un collectif en **-ach** (GOI§265 ©) de **ochtach**. Quoi qu'il en soit, dans les gloses citées au dessus, **ochtgach** n'est pas utilisé de façon collective, mais il est aussi possible de traduire « sur une aire de pins », peut-être en référence à l'utilisation des branches de pins, ou de ses aiguilles, pour composer des couches de repos (pratique encore en usage en Scandinavie). En dehors de la liste des arbres, le RIA Contributions donne seulement un exemple obscur où **ochtach** a retenu cette signification originale de « pin » (**do chtund ochtga LU457**). Ailleurs, dans le vieil et le moyen irlandais, il a développé les significations de « colonne de lit, « quenouille de poutre » (faîtière de la maison).

En Ecosse - contrairement à l'Irlande - le pin ne s'est jamais complètement éteint. C'est un arbre dominant et considérablement utilisé dans les régions des Hautes Terres (CTW). Aussi, la loi Irlandaise s'est étendue à l'Ecosse, après le 5^{ème} siècle et l'invasion de l'Ulster. Il a été suggéré que l'inclusion des pins parmi les « arbres nobles » était uniquement faite par les références d'Ecosse. Cependant, dans le dialogue susmentionné de K & H, il est clair que le pin était encore le fondement des forêts du Connaught pendant le 9^{ème} siècle, comme le nom de lieu dans le paragraphe 11 de ce poème a été identifié (**Mucruime et Moenmag** dans le présent comté de Galway).

Une autre suggestion est que **ochtach** se rapporte au « marais de bois blanc », le bois de construction de pins tombés et préservés dans les tourbières. Ceci est vraisemblable pour trois raisons :

1. les 27 autres arbres et arbustes de la liste sont des espèces vivantes,
2. Les règles concernant les branches coupées, les fourches coupées et les troncs coupés ne peuvent s'appliquer à des arbres couchés dans les marais,
3. dans BC² l'inclusion du pin parmi les **airig fedo** est attribué à **a bi a tulcuma (tulca V.I.)** « la résine dans une écuelle » (cette phrase est mal traduite dans AL iv 151).

Avec la résine du pin, était en effet fabriqué la poix pour le colmatage des bateaux, la préservation du bois, etc. Elle ne pouvait donc être procurée par le bois des tourbières.

L'apparition d'un autre mot pour le pin (*gius*) peut indiquer que l'habitat du pin était près de s'éteindre et qu'une source étrangère fut fournie à la demande. Toutefois l'étymologie de *gius* est inconnue et il n'est pas évident que *gius* soit un mot emprunté. Cette nouvelle occurrence est signalée dans TBRr. 69 (probablement 9^{ème} siècle) et elle est bien attestée en moyen irlandais. Un original dissyllabique *giüs* est indiqué par l'arrêt global dans le gaélique écossais sous la forme (orthographiée *giuthas* ou *giumhas*). Dans BC *ochtach* est glosé *i. in crand giüs* et dans l'*Auraic*, *gius* remplace *ochtach*. En irlandais moderne *giù(i)s* ou *giüsach* est en usage pour le « bois blanc des marais » (A.T. Lucas, « Bog Wood », « bois de marais » *Béaloideas* 23 p.132) ou une introduction des pins et des sapins.

Un autre mot *OI*, pour Pin, est *ailm* (étymologie inconnue), plus familier comme nom de la lettre A, dans l'alphabet ogamique. Il semble avoir été un terme érudit et sa présence est seulement utilisée dans les glossaires et grammaires et le dialogue K &H. Dans § 30 (EIL p 18) l'ermite dit : *Caine ailmi ardom-peitet* « beaux sont les pins qui font de la musique pour moi ». Il n'est pas d'autres arbres à qui ce contexte s'adapte aussi bien, alors que le pin est largement célébré pour le bourdonnement musical que fait le vent au travers de ses branches, cf. Vergi, *Eclogues vii 22 pinosque loquentis*.

ABALL : « Pommier sauvage ».

(A7) **Aball** « pommier sauvage » (*Malus pulila*) ; maigres haies et taillis : fréquent mais quelquefois libre ou planté. De deux à dix mètres de hauteur.

Nous traduisons « pommier sauvage », comme tous les autres arbres dans la liste sont des plans sauvages. Il n'y a pas de mention dans les lois de pommiers cultivés qui auraient de plus grande valeur. Comparer les lois galloises, vers 1200 de notre ère (Williams et Powell, *Llyfr Blegywryd*, p.98), où la pomme sauvage (*auallen sur*) est évaluée à 30 pence, et la pomme douce (*auallen par*) à 60 pence. Vers le 8^{ème} siècle, dans le texte de loi irlandais intitulé *Do Fastad Cirt - Dligid*, la référence à *fiad-ubull* « la pomme sauvage » (AL v 474) montre que les deux types de pommes, sauvages et cultivées, étaient connues dans le temps.

BC² attribue et inclue le pommier parmi les *airig fedo a mes l a rùsc* pour « son fruit et son écorce ». La référence au fruit du pommier est fréquente dans la littérature irlandaise (eg ; EIL p.124 § 7) mais elle n'est pas évidente à l'égard de l'usage de son écorce. L'écorce de certains arbres était en effet utilisée pour la fabrication de récipients pour la nourriture *rùsc* « écorce » peut par extension, vouloir dire « un récipient fait en écorce ». Toutefois le Professeur Mitchell montre que le pommier était précieux et qu'il pouvait subir des dommages et même être détruit, par le dépouillement de son écorce. En outre, ce n'est pas un grand arbre et il ne pouvait fournir qu'une petite quantité d'écorce.

Aball est apparenté au gallois **affal(en)** « pommier », vieil irlandais **ubull**, gallois **afal** « pomme », vieil anglais **apful** « pomme », lithuanien **obelis** « pommier », **obuolys** « pomme », etc. (IEW 2). En moderne irlandais, le « pommier » est **crann ubhall**.

ARBRES COMMUNS :

Aithig Fedo « bois communs ». Selon BC, la pénalité **dire** est une vache laitière et la compensation pour une branche coupée est **dairt** (une génisse vieille d'un an). BC² (AL iv 150. 6-7) indique que la compensation pour un arbre coupé est une vache laitière, mais le Docteur Binchy suggère (Celtica ix 163, note 59 ff) que le compilateur a confondu **dire** avec **aithgen** (« compensation »). BC² pense que la compensation pour une branche coupée est un mouton. Aussi, il ajoute **cùuic seoit ar earba** « cinq **seoit** pour **earba** ». **Earba** (OI aurbea) indique probablement que l'arbre est complètement extirpé, mais c'est plus sérieux que pour une base coupée (ce qui n'est pas toujours fatal à l'arbre).

FERN : « Aune ».

(B1) **Fern** « aune » (**Alnus glutinosa**) ; rivières, rivages des lacs et bois humides ; très fréquents. Environ 20 mètres de hauteur. **Fern** (mod ir. **Fearnog**) est apparenté au gallois W. **gwern(en)**, gaul. **Vernodubrum**, **Vernacum**, fran. dial. **Ver(g)ne** « aune » (IEW1169).

SAIL : « Saule ».

(B2) **Sail** « Saule » (**Salix** spp.). En accord avec Webb, auteur de (*an Irish Flora* « La flore Irlandaise », pp. 160/62) treize variétés de saules croissent à l'état sauvage en Irlande, parmi lesquelles huit rangées dans les arbres de petite dimension, ou sous-arbrisseaux. Ils sont certainement indigènes. **Sail** fait probablement allusion au **salix caprea** (bois et haies ; assez fréquent ; 3 à 10 mètres de hauteur) et au **Salix cinerea** (haies, touffes dans les bois humides : commun : 2 à 10 mètres de haut).

Le saule a joué un rôle important dans la confection de maints objets de la vie courante. La souplesse de ses longues tiges en faisait un matériau de prédilection pour le tissage et l'entrelacs. Il entrait dans la fabrication des paniers et des haies tressées, des cloisons légères - parfois recouvertes de terre ou de boue séchée - pour constituer des murs. On fabriquait en Pays de Galles, avec ses tiges, des chapeaux de saule (J. Loth, « Le coudrier et le saule dans les coutumes galloises », Mélange, in Rev. Celt. T.XX 1899, pp. 207/208). (Note de Serj Pineau).

Sail (Mod. Irl. **Sailech**) est apparenté au gallois **Helyg(en)**, lat. **Salix**, vieil anglais **salaha**, tous ayant la signification de « saule » (IEW 879).

SCE : « Aubépine ».

(B3) **Sce** « aubépine » (*Crataegus monogyna*) ; haies, champs et endroits rocheux ; commun. De 2 à 10 mètres de hauteur.

Dans H.3.18. et E. 3.5. (comm.) l'aubépine est classée parmi les *fodla fedo*, sa place dans les *aithig fedo* est donnée par le tremble (C6). Le docteur Binchy suggère que ceci peut être l'ancienne classification, aussi l'aubépine est-elle groupée avec un des *folda fedo* (l'épine noire) dans l'ancien poème légal *Ma be ri rofesser* (Celtica ix 163, note à 59 ff.). Le tremble (*populus tremula*) est certainement un plus grand arbre que l'aubépine, et la blancheur de son bois est utilisée pour fabriquer des articles tels que les écuelles et les fuseaux (exemples probablement datant du 7^{ème} ou 8^{ème} siècles, d'après les trouvailles faites dans le crannog de Lagore, PRIA 53 C, pp. 156, 158, 163). D'autre part, le bois de l'aubépine paraît n'avoir eu qu'une petite valeur ; ses fruits (*scechora* « cannelle ») peuvent avoir été mangés dans des temps de disette. Ils sont mentionnés dans la liste des nourritures dans K & H dialogue (Eil p. 14 § 21) et dans *Buile Suibne* §58. L'aubépine peut aussi avoir été utilisée comme clôture de défense.

Sce (mod. Irl. *Sceach*) est apparenté au gallois *Ysbyddad(en)* « aubépine », breton *spézad(en)* « groseille à maquereau », cornique *spedhes(en)* « ronce », lithuanien *skuja* « aiguille de pin » (IEW 958).

CAERTHANN : « Sorbier des oiseaux, sorbier commun ».

(B4) **Caerthann** « Sorbier de oiseaux, sorbier commun » (*Sorbus aucuparia*) ; vallées étroites, endroits rocheux et près des rivières de montagne ; fréquent. Environ 15 mètres de hauteur.

Désigné comme *fid na ndruidh* « arbre des druides » (peut-être le cormier domestique, nom usuel du sorbier domestique ; arbre de 5 à 10 mètres, au bois très dur). Son fruit, la corne (syn. De sorbe), emprunté du gaulois *Curma*, devait servir à composer des boissons (cf. *Curmi*).

Caerthann (mod. Irl. *Caorthann*) est apparenté au gallois *cerddin(en)*, cornique *kerdhyn(en)* « id », breton *kerzin(en)* « sorbier, cormier sauvage » (*Sorbus torminalis*). Voir Marstrander : *Une correspondance germano-celtique*, p. 15 ff.

BEITHE : « Bouleau ».

(B5) **Beithe** «Bouleau ». Deux espèces sont indigènes en Irlande : le *bétula pubescens* : bois, vallons et landes ; très fréquent ; environ 20 mètres de hauteur, et le *bétula pendula* : halliers, spécialement auprès des lacs et à l'intérieur des

fondrières, principalement dans le centre de l'Irlande, rare ailleurs : 25 mètres de hauteur.

Beithe (mod. Irl. **Beith**) est parent du gallois **bedw(en)**, bret. **Bezv(en)**, lat. **Betul(l)a** (emprunté au gaulois, tous ayant la désignation de bouleau (IEW480).

LEM : Orme.

(B6) **Lem** « orme » (**Ulmus glabra**). D'une hauteur de 30 mètres.

Des analyses de pollen ont fait connaître que la population des ormes a souffert d'un déclin catastrophique aux environs de 500 après notre ère (Mitchell, PRIA 57 B, p.246). Celui-ci observe : « Il semble y avoir un petit doute pour que, dans le dernier septième siècle, l'orme ai presque entièrement disparu des forêts d'Irlande. Les botanistes conviennent qu'aujourd'hui l'habitat naturel de l'**ulmus glabra** (l'unique espèce indigène) est limité aux falaises et aux terrains rocailloux (plutôt calcaires) dans les vallées montagneuses, principalement dans le nord ».

Lem (mod. Irl. **Leamhan** ou **sleamhan**) est apparenté au gallois **llwyf(en)**, latin **ulmus**, OGH **elm-boum** « orme arbre » (IEW 303, 309).

IDATH : « Merisier ? ».

(B7) **Idath** « merisier ? (**Prunus avium**). Rawl. B. 487 et HH.3.17 **idath**, E.3.5. (texte) **idha**, E.3.5. **idadh**, et H.3.18 **hidha**. **Auraic.** est **fidhat** (**idat** v.l.) et **fidhout**. **Idath** (étymologie inconnue) il est possible d'y rattacher le merisier et cet arbre semble, en raison de ses fruits et de la qualité de son bois d'œuvre, justifier sa place parmi les **aithig fedo**.

La seule autre attestation (3) que nous possédons de (**f**)**idath**, se trouve dans un dialogue qui apparaît au 9^{ème} siècle « *Le Roi et l'Hermite* », repris au 16^{ème} siècle par MS Harl, 5280 f. 42b (33a) et 15 a : **coera iob- caora fir**, avec **caera ibair, fidait, fir**. A partir du contexte il apparaît vraisemblable que les trois baies (**carea**) rattachées à ces noms soient comestibles. Nous prétendons restituer **idaith** plutôt que **fidait** et préférons traduire « baies de l'if, du merisier, du genévrier » (la partie charnue de la baie de l'if est comestible, mais la graine est dite être toxique). Pour **fir**, voir (C7) **crann fir** « genévrier ? ».

3- Le Professeur Greene attire l'attention sur le nom personnel imaginaire de Froech mac **Idaith** (**Idhaig, Figaig, Fiduig VII**) « Bruyère de cerise ? » dans TBFr. 1.

Deux espèces de cerises sont généralement regardées comme indigènes en Irlande : la merise et la cerise aux oiseaux (Webb's **Irish Flora**, p.55).

Le merisier (**prunus avium**) est établi dans les bois et occasionnellement dans les haies. Il atteint de 5 à 25 mètres de hauteur. Dans le moderne irlandais, **crann silin (i)** ou **sirin** (provient du français **chérise** ou du moyen anglais **chery**) est utilisé pour le merisier et aussi pour les différentes espèces cultivées. En Ecosse (où

il est appelé *crann* ou *craobh s(h)iris*) il est moins commun que le cerisier aux oiseaux et se fait rare vers le nord du pays (CTW).

Le cerisier aux oiseaux (*Prunus padus*) est établi dans les bois et terrains humides, dans les endroits rocaillieux et paraît rare en Irlande. Il atteint de 3 à 15 mètres de hauteur. Ses fruits sont environ de la moitié de la merise et peuvent à peine avoir valeur de nourriture. En Ecosse, il est très répandu et représente une espèce commune dans les Hautes Terres. Il est appelé *crann* ou *craobh f(h)iodhag*. Nous n'avons pas fait d'observation sur son nom en Irlande. Murphy (glossaire à EIL, p.270 a cherché à identifier *fidat (idath)* avec le gaélique écossais *fiodhag*. Cependant, le cerisier aux oiseaux paraît trop petit, et un arbre trop rare, pour avoir été classé parmi les *aithig fedo* et prendre une priorité sur *folda fedo*, tels le peuplier, l'alisier blanc et l'épine noire. Par ailleurs, le développement du vieil irlandais *idath* à *fiodhag* est difficile à expliquer. Le F- prothétique paraît être régulier (cf. *ilar* « aigle » > *fiolar*) mais ce qui n'est pas le cas du développement de *-ath* > *-ag* [-eg]. Le Professeur Greene montre que la seule voie de réconciliation d'*idath* avec *fiodhag*, peut être assumée par le fait que la première syllabe est identifiable avec *fiodh* « bois », et la seconde une transformation du suffixe diminutif *-ag*.

Jenssen (PRIA 52 B p.194) rapporte la découverte de noyaux du *P. padus* « cerisier aux oiseaux » dans les gisements marécageux datant de la préhistoire, dans les comtés du Kerry et de Cavan. Jusqu'ici il n'avait été découvert aucune base bien déterminée de traces de merisier *P. avium* avant que ne soit établie la liste des arbres. Cependant, Hencken (PRIA 47 C, p.21) rapporte la découverte de nombreux noyaux de merises qui nous signalent aussi, probablement, que le *P. padus* (prunier padis) ou *P. avium* (le cerisier aux oiseaux) existaient à la période du bronze. Il en fut découvert dans le crannog de Ballinderry, crannog N°2. Leur présence dans un crannog montre que ce fruit était utilisé comme nourriture, indique qu'il s'agissait probablement du *P. avium* plutôt que du *P. padus*. Il a été aussi suggéré (PRIA 53 C, p.55) que quelques branches entrant parmi les broussailles utilisées dans l'élévation du crannog de Lagore (probablement durant le 7^{ème} siècle de notre ère) pourraient être du cerisier aux oiseaux : *P. avium*

Mais la possibilité que le *P. avium* « cerisier aux oiseaux » ait pu être introduit après le 8^{ème} siècle de notre ère, une telle évidence est exclue. A moins qu'il faille rattacher *idath* à quelque autre arbre.

FODLA FEDO : « Divisions inférieures du bois ».

Fodla Fedo « divisions inférieures du bois ». Dans le BC, le diire est un(e) dairt (une génisse âgée d'un an). BC² donne la compensation pour le tronc coupé d'un **Colpthach** : une génisse âgée de deux ans, et pour l'**earba** (vieil. Irl. **Aurbac**) « extirpation » de 5 sévit, ce qui doit être une méprise car ceci est aussi exigible pour **earba** d'un **aitech fedo**.

DRAIGEN : « Epine noire ».

(C1) **Draigen** « Epine noire » (*Prunus spinosa*) ; haies halliers et endroits rocheux ; commun. Environ 1 à 4 mètres de hauteur.

BC² distingue deux types de **Draigen** : **Draignech bis i fal etarba dofoirichear (dofoirithar v.l.)** « épine noire » de frontière de délimitation, et **Draigen cumra** « douce épine noire ». Il se peut que, dans le 9^{ème} siècle, des textes aient différenciés l'épine noire habituelle pour les barrières, et l'épine noire pour les fruits. Il paraît y avoir une réelle distinction et il est tentant de postuler que **draigen cumra** se réfère, ici, à l'introduction du **Prunus demestica** « prunes sauvages, qui ont été largement utilisées en desserts, pour les fruits. (P. Spinosa).

Les plus lointaines traces physiques de noyaux de **Prunus domestica** en Ireland, ont été découvertes dans les excavations de Viking à Dublin. Il y a aussi une référence de **arni cumroe** « fruits surins » (peut-être Prunes) dans un verger d'église en § 34 de **Vita Brigitae (Irish Text i 12)**. O' Brien date ces textes, au plus tard, à la première moitié du 9^{ème} siècle.

A MI (12^{ème} siècle), commentateur du texte de loi **Do Fastad Cirt - Dligid** (H. 3.17 col. 339) distingue **in tairne cumra** la prune ?, mais il la compare à la pomme sucrée (**amail an tubull cumra**), (ici manque un bout de phrase). Il classe aussi **sméra** « Framboises », **fraochoga** « myrtilles, **cna** « noisettes » et **suba** « fraises » à **cumra** « sucrés » et **dercain** glands du chêne, **scechora** « aubépine », **mucora** « cynorrhodon = gratte cul, et **caora** « sorbes » à **fiadain** « sauvages, rugueux ».

Draigen (mod. Irl. **draighean**) est apparenté avec **draenen (ddu)** « épine noire », bret. **Dréan** « épine » (IEW 258, VGK i 97).

TROM : « Sureau - arbre percé »

(C2) **Trom** : « Sureau - arbre percé » (*Sambucus nigra*) - haies et bois ; abondant près des maisons et occasionnellement autre part. Jusqu'à 10 mètres de hauteur. Mod. Irl. **Trom**, Sc. Gael. **Troman, droman**. Etymologie inconnue.

Le sureau préfère un sol riche en azote, et par conséquent tend à croître dans des endroits qui ont été enrichis par les humains ou les déjections animales. Un habitat typique, les alentours d'une résidence abandonnée, comme ce fut remarqué,

vers le 9^{ème} siècle par l'auteur de la *Triad* 129 « Trois signes d'un lieu abandonné : « sureau, genêts, orties ».

FEORUS : « Arbre fusain »

(C3) **Feorus** : « Arbre fusain » (*Euonymus europaeus*) ; fourrés, endroits rocaillieux et rivages de lacs ; fréquent dans le Centre et la partie Ouest, occasionnellement ailleurs. Hauteur de 2 à 6 mètres. L'étymologie de *féorus* « fusain » (Mod. Ir. *Féoras*) est inconnue

FINDCHOLL : « Alisier blanc ? »

(C4) **Findcholl** : « Alisier blanc » (*Sorbus aria* agg.). C'est un ensemble qui comprend 5 espèces très semblables ; forêts, falaises et endroits rocheux, principalement dans le centre ; plutôt rare. Environ 15 mètres de hauteur.

Donné comme « attrayant », la traduction de Bertoldy (ZCP xvii 177-92 est probablement correcte dans *find-choll*, littéralement « noisetier blanc » et « alisier blanc ». Le dessous blanc de la feuille rend, en effet, cet arbre très singulier dans le début de l'été. Il doit être admis, quoi qu'il en soit, que ce n'est pas dû à cette particularité fort ressemblante du noisetier. Son avis est que les feuilles sont approximativement de la même forme et de la même dimension. Nous n'avons pas trouvé d'autres exemples de la généralisation de OI = *coll* « noisetier », mais cf. W *col mai* (lit. « noisetier de mai ») = « aubépine », et O. Bret. *Limn collin* (lit. « doux noisetier », glossaire latin *tilia* « arbre limon (ou tilleul) »).

Le RIA *Contribution* (s.v. *finn*) donne deux autres exemples de ce mot : *fidslatta findchuill* « bâton de bois » et *findcholl* TBC 1434, *lorg findchuill* « un club de bois » *Acall.* 3489. Dans le précédent exemple, le bâton est utilisé pour une intention agressive, cela n'est pas pour le moins en conflit avec la proposition d'identification de *findchooll* avec « alisier blanc » puisque le bois de cet arbre est pour le moins lourd, élastique et non sujet à se fendre.

Il y a un exemple possible de ce mot dans *Adomnan's Life of Columba* (« Vie de St. Coloman ») 131a, où le nom d'un monastère irlandais est donné comme *Cloin findchoill* « la prairie de *Findcholl* » (voir HOG. *ONOM.*). Un autre exemple utilisé, est un nom de lieu *Sruth findchuill* (*hog. Onom.*).

Le nom pour branche blanche n'est pas fondé en Mod. Irl. ou en gallois.

CAITHNE : « Arbuste, arbre à fraise »

(C5) **Caithne** « arbuste, arbre à fraise » (*Arbutus unedo*). Environ 12 mètres de haut. Lisière des bois et rivages de lacs et d'îles. Fréquent près de Kilarney et indigène aussi, bien que très rare, dans peu d'autres lieux dans le sud-ouest et sur le lac Gill (co. Sligo). Absent en Grande-Bretagne.

Dans le temps où a été composée la liste des arbres, il n'est pas douteux que cet arbre existait à la pointe de la côte ouest. Il est par contre improbable qu'il ait poussé dans le centre et à l'est de l'Irlande, puisqu'il est plutôt intolérant aux gelées. Selon Sealy et Webb (*Journal of Ecology* 38, p.226) sa limite nord est la méditerranée et celle de l'est l'Atlantique. Sa distribution est apparemment déterminée par la température de l'hiver ; les rares régions où il peut fleurir, sont presque exclusivement celles où, dans le mois de janvier, la température ne descend pas en dessous de 4-5° centigrades.

Caithne (Étymologie inconnue) se présente dans des noms de lieux de l'ouest du Munster. Par exemple, un bois proche de Killarney est appelé **Caithneachan** (Cahnicaun) « le petit lieu d'Arbousiers », et le nom du village irlandais de Smerwick, dans la Péninsule de Dingle, - village aujourd'hui disparu - était **Ard na Caithne** « la colline des Arbousiers » (*Hog. Onom*). Près d'Inchicronan, dans le comté de Clare, il y a un **Doire na caithne** (Derrynacaheny) « le bois des Arbousiers » (Westropp, PRIA 27 C, p.278).

Joyce dans (*Irish Names of Places* II 359) « les noms de lieux irlandais » considère que **cuinche** (> Quin, Co. Clare ; Quinhie, Co. Down) est une forme collective de **Caithne** signifiant « terre d'arbousier, mais il ne le donne pas comme une évidence. Un aspect de sa forme serait ***caithneach**, cf. « **Caithneachan** », au-dessus) juste comme **fearn** « aune » donne **Fearnach**, littéralement « endroit planté d'aunes » (anglais, Fernagh, Farnagh) et **cuileann** « houx » donne **Cuileannach** (Cullinagh), etc. La signification de ce nom **cuinche** est inconnue.

Probablement en raison de sa rareté, **caithne** est remplacé dans H.3.18, E. E. 5 (commun) et **Auraicept** par **feithlenn** (**eidle (a)nn, fedlend, feithlend**) des manuscrits, traduit par « chèvrefeuille, vigne vierge ». Ce volubilis atteint des dimensions considérables, mais il peut avoir été d'une importance économique suffisante pour garantir, dans la pratique, son introduction parmi les Fodla Fedo.

CRITHACH : « Peuplier ».

(C6) **Crithach** « peuplier » (*Populus tremula*) ; franchement fréquent, indigène dans les vallées et lieux rocheux, et inculte dans l'ouest et le nord ; peu abondant dans l'est et le sud où il est ordinairement planté. Sa hauteur atteint une vingtaine de mètres. Change de lieux avec l'aubépine (B3) dans H. 3. 18 et E.3.5 (commun). La feuille de cet arbre tremble dans la brise légère, d'où le nom **crithach** « le tremble frissonne » (mod. Ri. (**crann**) **creathach**, gaélique **crithionn**).

CRANN FIR : « Jniperus ».

(C7) **Cran fir** : « Jniperus » (*Jniperus communis*). **Caera ... fir** (riming avec **dig**) se présente dans la K et H, dialogue déjà cité dans les notes sur (B7) **idath**. Murphy traduit « troène garni de baies ? ». Arbuste très rare, le lieu d'origine du troène (*Ligustrum vulgare*) est limité aux falaises et aux endroits rocheux. Ses baies ne se mangent pas, alors que le contexte semble requérir un arbre, ou arbuste, possédant des baies comestibles.

Nous suggérons que **crann fir** est le vieil irlandais traduisant le « juniperus » qui distingue un arbre toujours vert de 10 mètres de hauteur. Il est occasionnel en montagne et sur les rives des lacs, dans l'ouest et le nord. Il portait un feuillage composé d'aiguilles gris-vertes de faible dimension et des baies, bleu azurés, comestibles. En Scandinavie, ses branches sont utilisées pour la fabrication de paniers.

En dehors de la liste des arbres et du K et H dialogue, nous n'avons pas d'exemple de **crann fir** et pas de suggestion pour l'étymologie de **fir** *. Il n'y aurait pas de liens de parenté avec **fir-chrann** « sicomore » donné dans O'Reilly's *Ir? - Eng. Dict.* (cf. SC Gael. **Fior-chrann** « id. ») puisque ces arbres (**Acer pseudoplatanus**) n'ont pas de baies (**caera**) et n'ont été introduits dans les Iles Britanniques qu'à partir du 15^{ème} ou 16^{ème} siècle (CTW).

Dans le dictionnaire Anglais-irlandais, le mot le plus fréquent donné pour le genévrier est **aiteal** (de Bhaldrath 1959, Mac Cionnaith 1935, O'Neill Lane 1921, Foley 1855), mais nous n'avons pas d'exemples de ce mot dans la littérature. Il n'apparaît pas non plus dans le *RIA Contributions*, ni à notre connaissance en usage dans le langage courant. Il semble probable qu'**aiteal** ait été importé par le gaélique d'Ecosse, vers le 19^{ème} siècle, introduit par des lexicographes. Dans le gaélique d'Ecosse **aiteal** est une variante d' **aitean(n)**, un mot qui a supporté un mystérieux changement de sens : vieil irlandais **aitean** « ajonc » (> Irlandais moderne **aiteann** « id. ») > Ecossais gaél. **Aitean(n)**, **aiteal** « juniperus » (Dwelly : *Dictionnaire illustré gaélique*, Mac-Alpine : *Prononciation Gaélique-Anglais Dictionnaire*) (4). Pour « ajonc » le gaélique d'Ecosse lui a substitué **conasg (conusg)** ou **droighneach** (un dérivé de (C1) **draigen**). Il est difficile d'expliquer pour quelle raison ce mot ayant originellement la signification d' « ajonc » a pu être appliqué au « genévrier ». Les deux plantes ont certes, un semblable aspect buissonneux de croissance, et toutes les deux possèdent des feuillages gris-vert armés de piquants, mais là s'arrête leurs similitudes.

Si notre identification de **crann fir** « bois de vérité »* avec le genévrier est exacte, ce nom semble bien avoir été abandonné en irlandais avant la période moderne. Dans une liste d'ingrédients médicinaux du 14^{ème} ou 15^{ème} siècle (*Revue celtique* IX, 324-8) le genévrier est glosé **ibhur craigi**, littéralement « if de roc ». D'autres noms irlandais, provenant des deux derniers siècles, sont : **iubhar beinne**, litt. « if de montagne », **bearnan Brighde**, lit. « gappen ? on de Brigid », **biora leacra**, lit. « épine ou piquant de roche » (selon Moloney »s **Luibhsheanchus**, 1919) et **iubhar-talamh**, lit. « if de terre » (O'Reilly's *Irish-English Dictionary*, 1864). Avec **iubhar beinne**, comparé au gaélique d'Ecosse **giuthas na beinne** « genévrier » (lit. « épine de montagne ») noté par Holmer (le gaélique d'Argyllshire, p.175).

- **Genévrier Crann fir** ou « bois de vérité », il devait alors servir, par la menace de ses piquants et parfois par fustigation, lors des ordales anciennes, pour obtenir les aveux des délits et crimes.

LOSA FEDO :

Losa Fedo « buissons des bois ». Dans BC, le **dire** est d'un mouton. Dans BC², le traitement est plus compliqué : la coupe d'une unique souche ne tombe pas sous le coup d'une pénalité (*it dilsí a n-oengais*). Si couper une unique souche, ou une tige, à pour voisin une fougère arborescente, une myrte des marais (trèfle d'eau), etc..., il n'y a pas rien à payer. Toutefois, si l'on est coupable d'un **aurbe** (*erba, erb- MSS*), c'est à dire d'un arrachage total avec la racine, l'on doit compensation d'un *dairt*.

RAITS : « Fougère arborescente »

(D1) **Raith** « fougère arborescente » (*Pteridium aquilinum*) ; bois ouverts, montagnes, talus, pâtures négligées, dunes. Abondante, cette fougère peut atteindre 2 mètres de haut.

La fougère arborescente paraît avoir eu une importance économique dans la vie rurale, où elle a été incluse parmi les « buissons de bois » (elle est aussi mentionnée dans AL I, 166-29). Dans son article « Ablutions et bains », publié dans JRSAI 95, le Docteur A.T. Lucas fait référence à la fougère brûlée pour procurer la potasse dans le blanchiment du lin (souvent enregistré en 1785), ainsi que pour la fabrication du savon. Il suggère que, la référence à l'enfant brûlant de la bruyère (*ic loscud na ratha*) dans la vie tripartite de Patrick (Stokes, p.166), peut être un exemple de cette pratique.

Le Professeur G.F. Mitchell considère, par ailleurs, que la fougère a été d'un usage courant pour la constitution des litières, pour les humains et les animaux, chez les Vikings de Dublin. L'antériorité de cet usage est confirmé par la découverte de restes de puces humaines dans les rebuts de fougères, lors des fouilles datant de 1969/1973.

Raith (Mod. Irl. *raithneach*) est à rapprocher du gall. *rhedyn(en)*, bret. *Raden(en)* « id. » (IEW 850).

RAIT : « Myrte des marais, trèfle d'eau ».

(D2) **Rait** « myrte des marais, trèfle d'eau » ; marais et landes. Commun surtout dans la moitié ouest de l'Irlande ; plutôt rare dans l'est. Hauteur deux mètres cinquante. Elle semble avoir été, autrefois, utilisée pour la teinture (Dinneen). Irl. Mod. *Roideog, raideog* ; gaélique écossais *roid* ; bret. « id. ». Étymologie inconnue.

AITEN : « ajoncs ».

(D3) **Aiten** « ajoncs » (*Ulex europaeus, Ulex gallii*). L'*Ulex europaeus* croît sur les landes, dans les pâturages et les endroits pierreux. Il est abondant en

Irlande, plus spécialement dans l'ouest, où il atteint des hauteurs de 2 mètres. L'*ulex gallii* est à peu près semblable, et fait souche sur les montagnes et les landes. Il est commun dans une partie du sud et de l'est ; local dans l'ouest, et pratiquement absent dans le centre.

Dans le traité de loi *Fodla tire* « division de la terre » (AL iv 276, réédité par MacNiocaill, *Eriu* XXII 82) l'une des trois variétés de terre accidentée (*antrenn*) est définie ainsi : *sliab fhraich aiteann a suidui* (= *i suidiu*) « montagne de bruyère avec de l'ajonc dedans ».

Pour les différents usages de l'ajonc qui fut employé en Irlande durant les siècles derniers, voir A.T. Lucas, *Béaloideas* XXVI, ceux-ci comprennent : la couverture des toits, les teintures d'étoffes, le combustible, les litières pour les animaux et l'affourage des chevaux.

Aiten (mod. Irl. *aiteann*) est apparenté au gallois *ethin* ; *ethin* « ajonc » (IEW 22, O'Brien : *Celtica* III 177).

DRIS : Mûrier sauvage, ronce ».

(D4) *Dris* « mûrier sauvage, ronce » (*Rubus fruticosus*) ; commun. Apparenté au gall. *drys(i)* ; au vieux cornique *dreis* ; au breton *drezen* « id. » (VGK I 80).

FROECH : « Bruyère ».

(D5) *Froech* : « bruyère ». Les plus communes des bruyères sont le *Calluna vulgaris*, *Erica tetralix* et *cinerea*. Elles atteignent toutes environ 60 cm de hauteur. Le *RIA Dictionary* fait remarquer que *froech (fraech)* comprend l'airelle, la myrtille (*Vaccinium myrtillus*). Irlandais moderne *fraochan*, traduit *inna doercae froich* « les baies de la *froech* », glossé *vaccinia* Sg. 49a10. Le Professeur Mitchell observe que la *Calluna vulgaris* était utilisée comme litière pour le couchage des Vikings à Dublin.

Froech (Mod. Irl. *fraoch*) est rapproché du gallois *grug*, du grec *épeixn* « bruyère » (IEW 1155).

GILCACH : « genêt ».

(D6) *Gilcach* : « genêt » (*Sarothamnus scoparius*). Le genêt est un arbrisseau de 1 à 2 mètres de hauteur. Il est établi dans les landes et les endroits secs et buissonneux ; fréquent, mais plutôt localisé.

Gilcach glose *ginesta* « genêt » dans *Arch.* I, 335-83 et *genestula* (id.) dans *Revue Celtique* IX 235-43b. Ceci semble l'identification la plus probable, puisque le genêt peut être employé pour faire des balais (Whence est le nom anglais) et pour la teinture jaune. Mais *gilcach* peut aussi être donné pour « roseaux », puisque le roseau était aussi utilisé pour la confection de paniers. « Roseaux » semblerait

pouvoir être plus facilement donné pour une liste constituée essentiellement de plantes boisées, cependant la fougère arborescente, qui est aussi une plante boisée, était apparemment présente dans la liste des *Losa Fedo* employée au 7^{ème} siècle. L'auteur de *Ma be ri Rofesse* voit cette annotation en dessous des **Additional Losa Fedo**.

En moyen Irlandais et en Gaélique, les deux significations survivent, le balai était désigné comme **giolcach shléibhe**. L'Étymologie de **gilcach** est inconnue.

SPIN - Roses sauvages ?

(D7) **Spin** : Rosier sauvage ? (*Rosa* spp.). Webb (pp.52-53) donne douze espèces de roses, parmi lesquelles la rose de chien (***Rosa Canica***) est la plus commune. Cet arbrisseau peut varier de 1 à 3 mètres de hauteur. La rose sauvage semble avoir été remarquée principalement pour son fruit qui est une riche source de vitamine et peut être séché pour l'emploi hivernal. Des traces de fruits de Roses ont été trouvées dans les fosses à détritiques employées par les habitants Vikings de Dublin. Au 12^{ème} siècle, dans le commentaire sur H.3.17 (voir l'annotation C1), ces fruits sont classés avec les pommes sauvages, comme fruits qui sont **fiadain** « sauvages, rudes » et donc moins appréciés que ceux qui sont **cumra** « doux, sucrés ».

Le rosier sauvage est le seul arbre à épine de la liste des arbres. Il est suggéré, dans AL IX 149, qu'il est le groseillier à maquereau. Cependant, cet arbuste n'est pas autochtone à l'Irlande, et il n'y a aucune évidence qu'il ait pu y être introduit avant le 8^{ème} siècle, bien que, comme il croît dans les endroits déserts en Grande Bretagne, cette possibilité ne peut pas être exclue. Il n'existe pas de traces de ce fruit dans les excavations des Vikings de Dublin.

Spionan, un dérivatif de « rose sauvage », est bien établi comme le nom cultivé du groseillier à maquereau, dans tous les dialectes modernes Irlandais (Wagner : *Atlas linguistique*, II, III, IV, n°651), à l'exception de la région d'Ulster où le nom gaélique **groiseid** est en usage. Cependant cette spécialisation semble assez récente : **spi(o)nan** est le nom d'une variété d'épine, le **spinan ghel** « aubépine » (dans le gaélique du 15^{ème} siècle, cf. Mandeville ZCP II 14), **tom spionan**, (**sgeach spionan** « églantier commun ») (*Atlas Linguistique* III n°972, pp. 251, 359). Dans le latin moderne *spina*, quand il est utilisé comme nom de plante, désigne généralement le prunellier (*Prunus Spinosa*) comme dans les textes latins des Lois Galloises (*Anciennes Lois de l'Institut de Galles* II, 866), ou **spina spinus** correspond à **draenen**.

Notre suggestion d'identification de « rosier sauvage », a été définie par un procédé d'élimination et peut être basée sur le fait que le commentateur aurait distingué le fruit de la rose sauvage par rapport à celui de la mûre, comme il est cité ci-dessus. Il est cependant possible que (D4) **dris** « mûrier sauvage » représentait les deux, comme c'est généralement le cas dans le moderne irlandais (bien que la Rose du chien soit distinguée comme **feir(r)-dhris**, **fele-dhris**, etc.). Mais est-ce bien le rosier sauvage ?

SUPPLEMENT A LOSA FEDO :

Les arbustes cités dans les *Losa fedo* varient plus que dans les autres classes. Il est ici donné la version de Rawl. B.487, dans laquelle H. 3. 17 et E. 3. 5 ajoutent au texte l'addition d'une huitième variété : *eiden* « le lierre » (*Hedera helix*). L'importance économique de cet arbrisseau réside, probablement, dans le fait que ses branches fournissaient l'alimentation hivernale pour le bétail et les moutons. Ses fleurs sont aussi beaucoup visitées par les abeilles au cours de l'automne.

Dans H.3.18, E.3.5. (comm.) et *Auraic.* (1157=4252), l'un ou l'autre *raith* ou *rait* est remplacé par *lecla*. Dans *Auraic.* *lecla* est glossé *i. lùachair* (jonc) cf. *Med. Gloss. Eriu XIII*, 73 § 152 *leclaidhe i. lùachair, ut est Losa fedha fraech aitenn gilcach leclaidhe*. Les joncs (parmi lesquels *Juncus effusus* sont les espèces les plus communes) semblent avoir été aussi dans la liste des *Losa Fedo*, et utilisées par l'auteur du poème légal *Ma be ri rofesseur* (*Celtica IX* 158) au 7^{ème} siècle, bien qu'il emploie le mot *ain* plutôt que *lecla*. Il donne trois exemples de *Losa Fedo* dans les lignes 68/69 : *Forball ratho, raited, aine* « croissance de fougères, de marais, myrthe des joncs. *Ain* (oin) est glossé *i luachair* dans O'Dav. 20 et survient en trois temps dans CG, e.g. *ain nue dia essair* 232 « joncs frais pour parsemer sur les planchers ». Dans une extension de la saisie, les joncs sont groupés avec la fougère et l'ajonc.

Enfin, il est mentionné les arbres et arbustes natifs dans les quatre classes : Buckthorn (*Rhamnus cathartica*) endroits rocailleux et rivages de lacs ; occasionnel dans l'ouest et le centre, très rare ailleurs. De 4 à 6 mètres de hauteur, l'Aulne (*Frangula Alnus*) croît dans les terrains rocailleux ou les endroits marécageux et tourbeux ; très rare, le framboisier sauvage (*Rubus idaeus*). Dans les bois, fourrés et bords de rivières, le cerisier aux oiseaux (*Prunus padus*) est fréquent, (voir l'annotation à (B7)). Dans le sud, le centre et certaines parties de l'ouest, dans les fourrés et endroits rocailleux, de façon occasionnelle, le Viburnum opulus peut monter jusqu'à 4 mètres de hauteur. Dans les fourrés, vallées étroites, près des lacs et dans les haies de rivages, les troènes, 2 à 4 mètres de hauteur, sont fréquents. Ils sont très rares à atteindre 5 mètres de hauteur (voir les notes à (C 7) *crann fir*).

Il n'y a pas dans OI de mots pour désigner certaines espèces, mais dans MI framboise est référencée « fraise de buissons » *suba craeb*, littéralement « taillis de framboisiers », e.g. *Buile Suibne* § 58. Dans le but d'éviter un litige, le buisson de framboisier sauvage peut avoir été considéré comme un type de ronce (*Rubus fruticosus* agg.). Voir (D 4) *dris*.

Pour le chèvrefeuille (*Lonicera periclymenum*) voir le dernier paragraphe de (C 5) *caithne* et pour le lierre (*Hedera helix*) voir le supplément aux *Losa Fedo*.

Les arbres familiers suivants, sont aussi absents car ils ont été introduits dans le pays depuis peu de siècles : le hêtre (*Fagus sylvatica*), le charme ou hêtre blanc (*Carpinus betulus*), la chataigne de cheval (*Aesculus hippocastanum*), le buis (*Buxus sempervivens*), le tilleul (*Tilia* spp.), le sycomore (*Acer pseudoplatanus*), etc.

REFERENCES SUR LES ARBRES PAR CATARNOS

AUBEPINE :

Revue Celtique, XLIV, 1927, p.318 :

huath = aubépine, nom d'un des signes de l'ogam

AULNE :

Revue Celtique, XLIV, 1927, p.318 :

fern = aulne, nom d'un des signes de l'ogam

vieux celtique et gaulois VERNA, vieil irlandais FERN, irlandais FEARN, écossais FEARNA, gallois, cornique, breton, GWERN, français, dialecte VERNE, VERGNE .

GENET :

Pour Lancé-Villère (Le Roman du Lys / 161) Le genêt est la fleur de lys et le rameau d'or (J.B. SM/269)

Revue Celtique XLIV, 1927, p. 318 :

onn = genêt, nom de l'un des signes de l'ogam.

vieux celtique SANATLOS (m.), gén. - I :

Gallois BANADL, cornique BANAL, moy-arm. BANAZL, breton BANAL et BALAN.

LIERRE :

vieux celtique + EDENNOS, moyen irlandais EDENN, irlandais et écossais EIDHEANN, gallois EIDDEW, cornique YDHYOW, moy-arm. ILYEAU, breton ILIAV ;

Revue Celtique XLIV, 1927, p.318 :

Gort = lierre, nom de l'un des signes de l'ogam.

PRUNIER :

Revue Celtique XLIV, 1927, p.318 :

straif ou **straith** = prunier sauvage, nom d'une des signes de l'ogam.

SAULE :

Revue Celtique XLIV, 1927, p. 318 :

sail = saule, nom d'un des signes de l'ogam.

vieux celtique SALIX, vieil irlandais SAIL, irlandais SAILELÖG, écossais SEILEACH, manx SHELLAGH, gallois HELYG, cornique HELYK, breton HALEG. Vieux celtique VITU .

SUREAU :

Revue Celtique XLIV, 1927, p. 318 :

ruis = sureau, nom d'un des signes de l'ogam.

Vieux celtique SKOB (Dioscoride, IV, 171 : SCOBIEM), gallois YSGAW, cornique SCAW, breton SKAV .

TREMBLE :

Revue Celtique XLIV, 1927, p.318 :

edhas = tremble, nom d'un des signes de l'ogam.

Alors que notre monde se tourne résolument vers les technologies les plus sophistiquées et que l'ère des ordinateurs commence à réaliser une percée fracassante à tous les niveaux de la société actuelle, il paraît incroyable de découvrir que des marques de fétichisme pré-historique sont encore monnaie courante dans les coins retirés de nos vertes contrées. On pourrait croire qu'il s'agit là de cas isolés se rapportant à un nombre restreint d'individus fanatiques des vieilles coutumes. Il n'en est rien ! Bien au contraire, la prodigalité des témoins de ces manifestations de religiosité ancestrale montre qu'il existe une sorte de complicité relativement étendue de diverses populations à perpétuer secrètement des rituels déterminés et étrangement similaires.

Les religions contemporaines, avec tous leurs cortèges de monuments, de desservants spirituels et même d'objets les plus variés concernant le culte, ne sont que des adaptations et des évolutions à différents niveaux d'anciens rites oubliés. Certes, de multiples innovations ont modifié les vieilles cérémonies et augmenté la complexité du message initial ; mais cela n'enlève en rien l'idée que toute religion actuelle est fondée sur des bases déjà existantes d'autres mouvements disparus, ou considérés comme tels. Evidemment, avec l'évolution des "mass média" et des moyens de communication, l'ampleur de ces mouvements spirituels a acquis une dimension autrement plus démesurée que leurs sources originelles et il devient pratiquement impossible d'en retrouver les essences fondamentales.

Ainsi, de tout temps, la gent humaine fut particulièrement impressionnée par l'énorme sentiment de force et de secret qui émane des grandes forêts aux insondables profondeurs. En outre, la prestance et la puissance des hauts arbres séculaires ont réussi à retenir l'attention des masses. Il n'en fallait pas plus pour que les premiers hommes les choisissent afin d'y manifester par des rites appropriés leurs instincts de religiosité. Et c'est justement ces différentes manifestations ancestrales que l'on peut encore découvrir de nos jours au travers de témoins matériels indéfectibles se retrouvant sur des arbres dont l'emplacement et l'essence jouent un rôle déterminant quant à leur choix.

En réalité, les rites païens qui se rapportent aux arbres, paraissent assez divergents bien qu'en fait ils rassemblent une même idée maîtresse : la guérison. Or, selon les coutumes en vigueur, certains arbres posséderaient l'extraordinaire pouvoir de guérir les gens de multiples maladies. Ceci explique que le nombre et les variétés de témoins aperçus sur le tronc des arbres changent suivant les régions étant donné que les maux alors invoqués sont de nature différente.

C'est donc dans cet esprit en l'espoir d'une guérison plus rapide que des milliers d'individus se sont activés à littéralement cribler de clous de toutes dimensions, d'ex-voto dont certains des plus répugnants, et de pièces de monnaie le tronc d'arbres de plusieurs espèces qui étaient censés recevoir la maladie à la place des pratiquants atteints de clous (furoncles), de rage de dents, de maux de tête, etc. Ce cruel usage de clouer les arbres paraît souvent perpétré par les croyants sans que ceux-ci ne connaissent vraiment la signification profonde de leur geste de piété, ni l'origine lointaine de la coutume. Leurs ancêtres avaient toujours agi de la sorte et ils poursuivaient la tradition sans chercher à en percer les mystères de la base.

Comme la façon barbare de manifester ces rites ancestraux risquait de rappeler à la mémoire du peuple qu'il pouvait exister au monde des forces puissantes autres que celles professées par l'Eglise, cette dernière s'est en-

pressée de condamner la coutume du cloutage des arbres. Seulement, c'était agir sans compter sur l'opiniâtreté des habitants des zones rurales de l'époque qui n'avaient que faire des belles parolottes et continuaient à réaliser pour leur grand bien les cérémonies interdites.

Dès lors, face à l'échec cuisant qu'elle essayait, l'Eglise se vit forcée de brandir la terrible menace de l'excommunication afin d'avoir raison une fois pour toutes de la résistance des rebelles aux nouvelles paroles religieuses. Pourtant rien n'y fit ! La tradition séculaire, puissamment incrustée dans les chaumières des campagnes, réussissait encore à tenir tête à l'épanouissement de la religion chrétienne. Cependant, un changement radical dans les manifestations païennes s'opéra chez les pratiquants pour qui l'excommunication devenait symbole d'une misère pire que la peste. Ainsi, ce qui se retrouvait subitement interdit de jour et en public par l'Eglise, était secrètement réalisé de nuit.

Il faut tout de même remarquer que l'acharnement excessif de l'Eglise mis à combattre toutes les formes possibles de paganisme existant devait porter une partie de ses fruits car il amena sensiblement les rites anciens hors des connaissances du grand public, ce qui en soi représente une victoire relative. C'est surtout pour cette raison qu'il ne subsiste que très peu de vestiges et témoignages des vieilles coutumes puisque, si elles se poursuivent encore à l'heure actuelle, les adeptes hésitent beaucoup à s'afficher ouvertement au grand jour et perpétuent les gestes sacrés dans un total isolement.

La peur les cloue véritablement chez eux dans un rutilisme prudent. Ce ne doivent pas être les comérages qui les retiennent, mais plutôt le sentiment d'une incompréhension par leur entourage à un geste qui peut paraître ridicule si on n'en perçoit pas la raison. Et pourtant ! J'ai noté une recrudescence manifeste de témoins d'origine païenne en plusieurs lieux ainsi que le retour de la tradition ancestrale du cloutage en un endroit où toute trace de fétichisme avait été calée voici un demi-siècle.

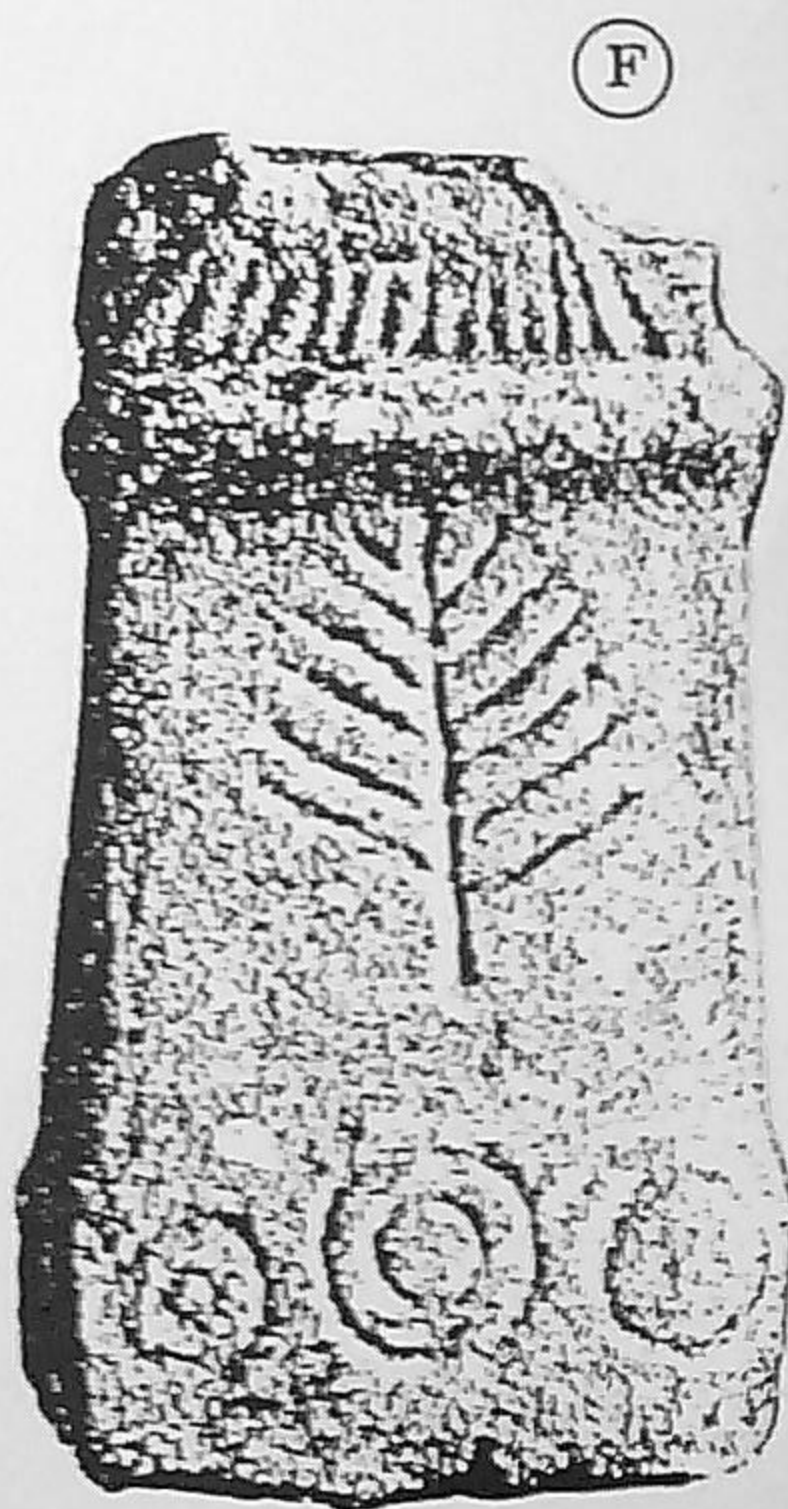
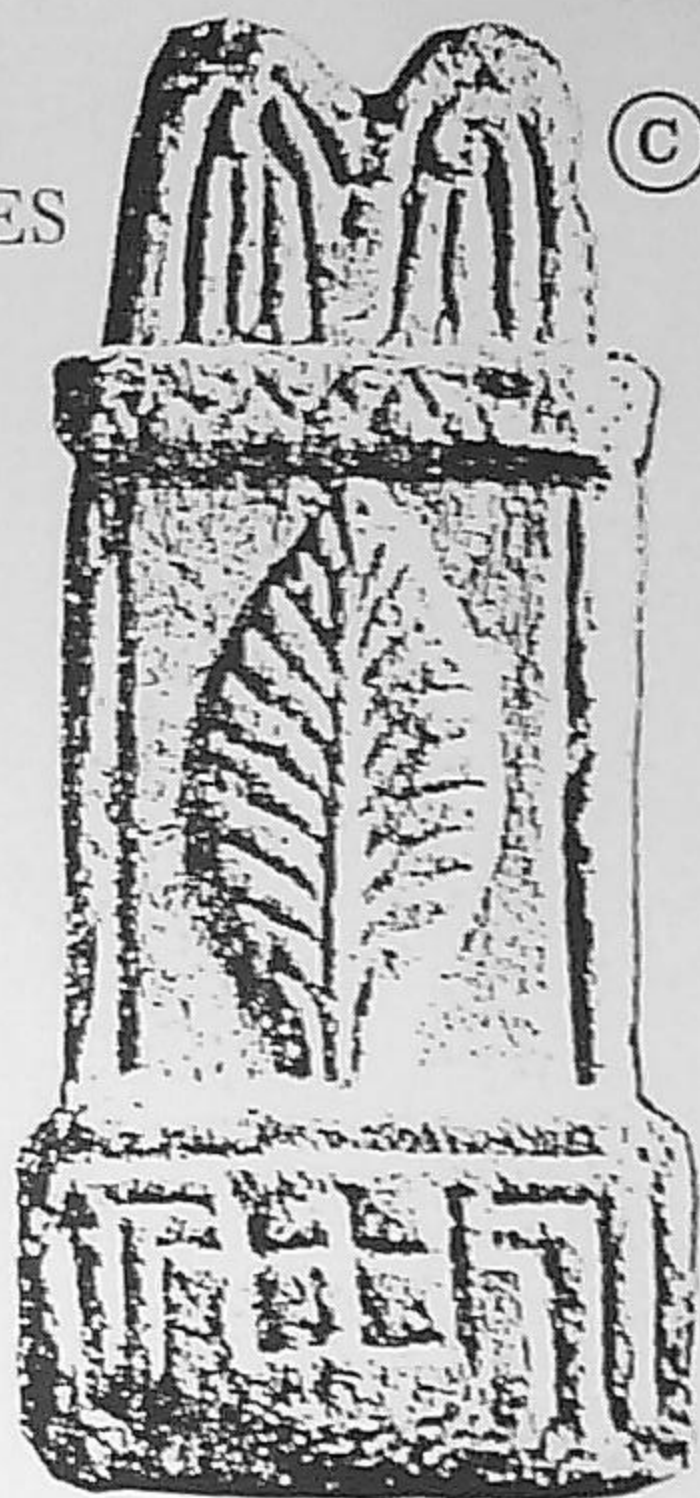
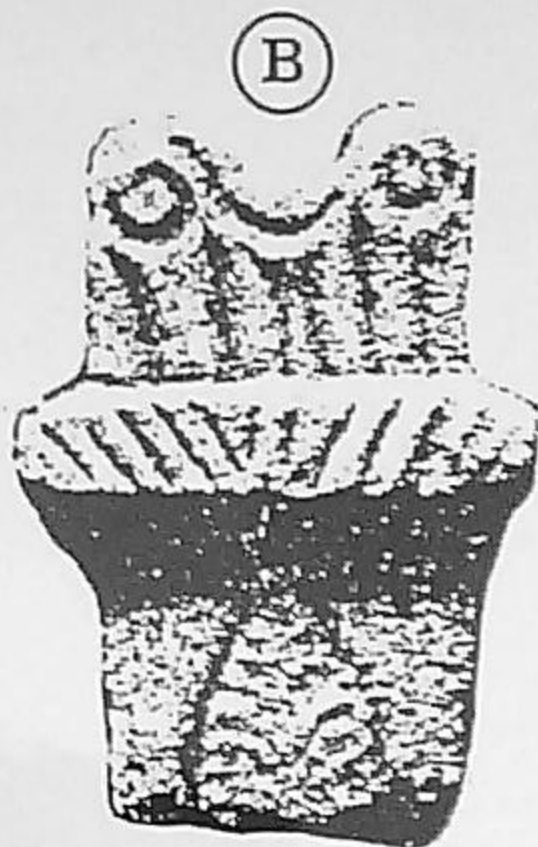
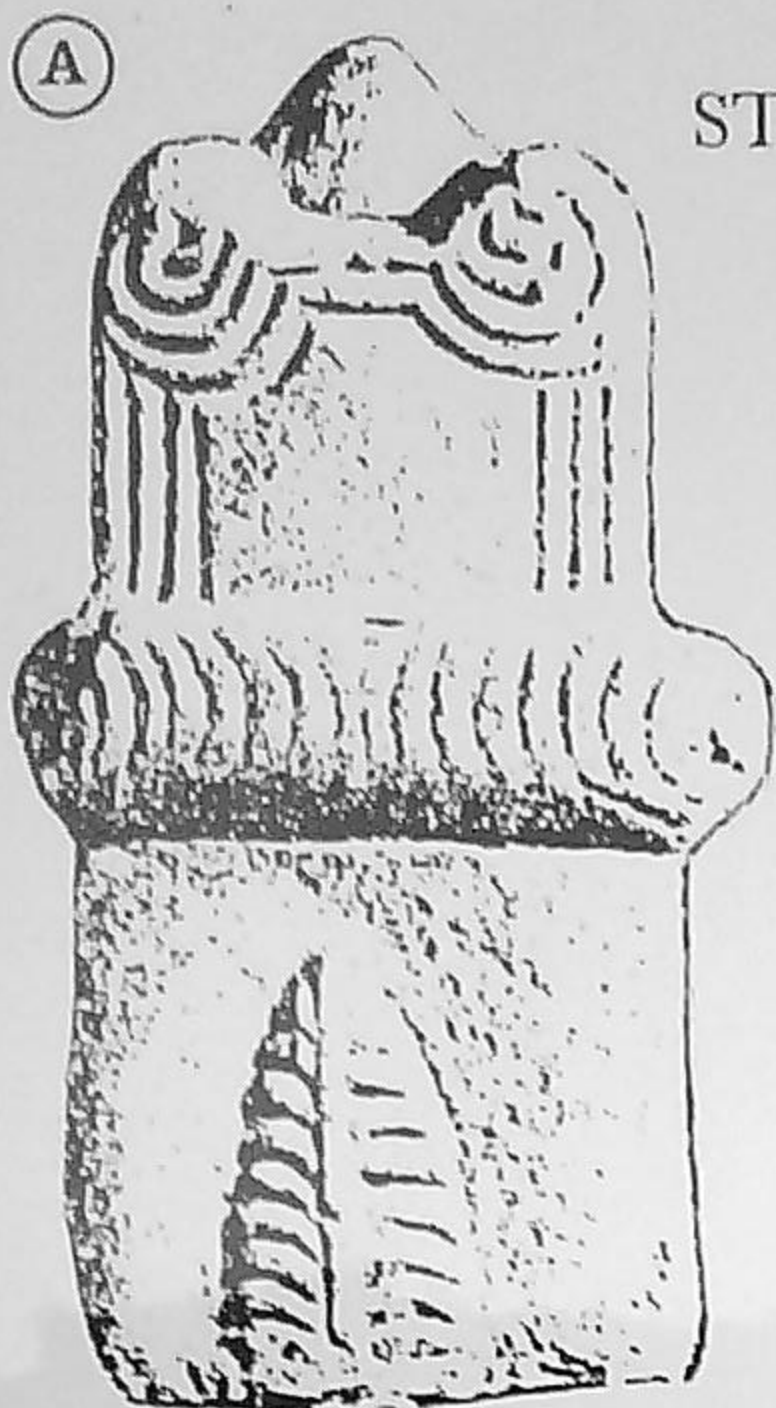
Ainsi, peu de personnes savent qu'il existe dans leur village ou à quelques kilomètres de leur habitation des arbres qui font l'objet de ces étonnantes coutumes qui remontent chez nous bien avant l'implantation romaine. Evidemment, comme avec la raffia, la loi du silence remplit son rôle de trouble fête et permet très difficilement aux différents chercheurs l'approche des rites ancestraux.

Tous ces arbres sacrés qui nous entourent sont autant de défis au progrès actuel de la civilisation industrielle et ils gardent précautionneusement une signification symbolique que des plus méconnues.

Roland DELAITE



STELES FUNERAIRES
OU VOTIVES
DES CONVENAE
(COMMINGES)



arbres

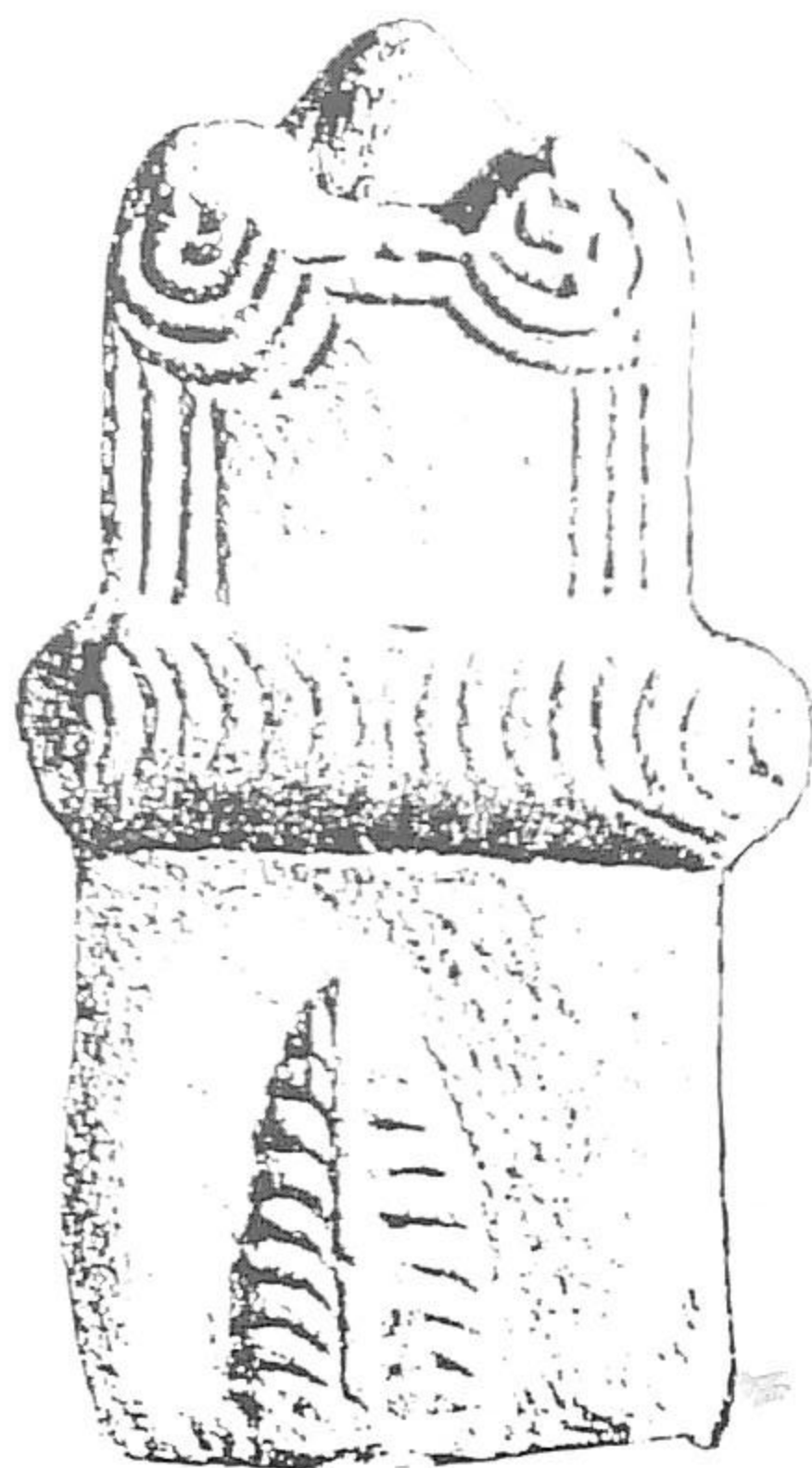
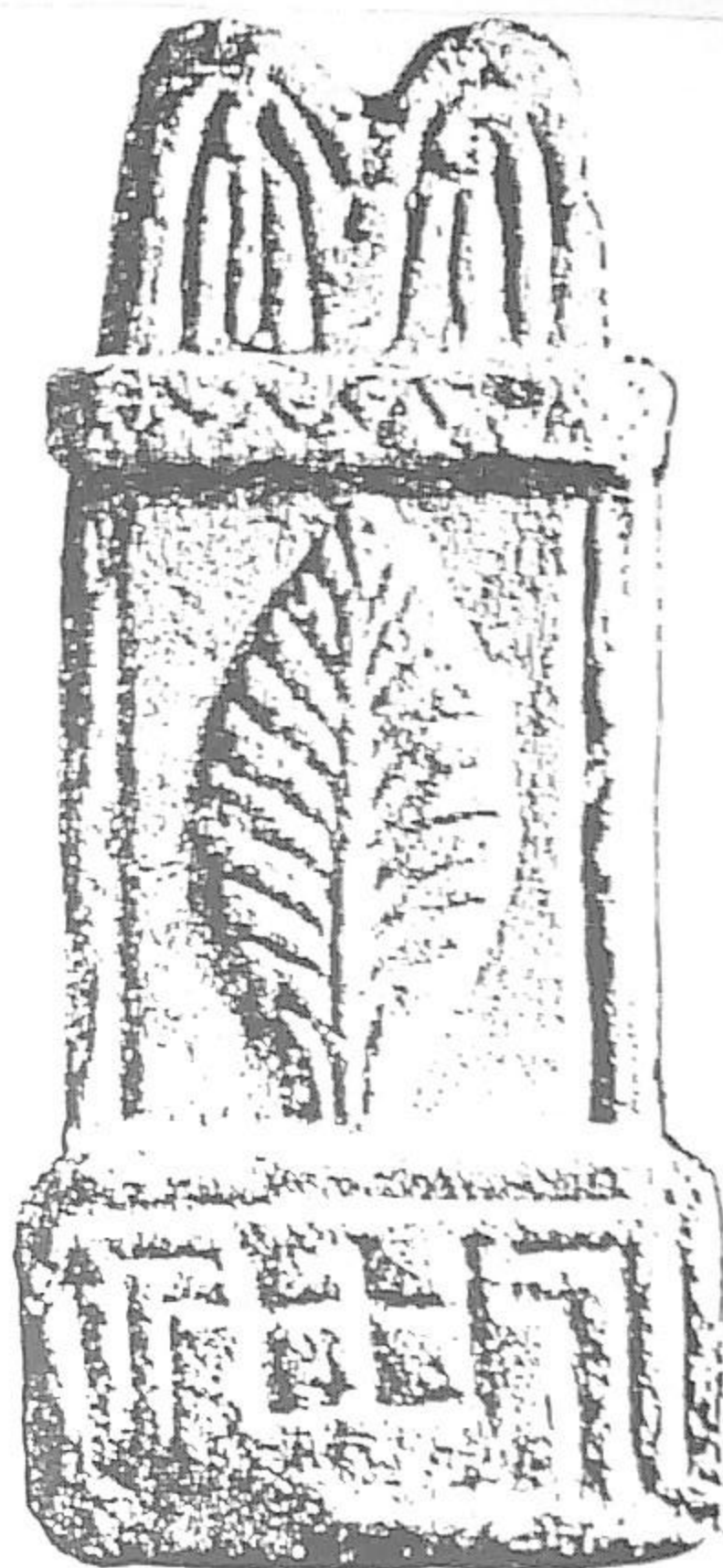
Ces stèles complètes présentent généralement trois niveaux :

1 - La base assise au sol porte le plus souvent la figure de la swastika, quelquefois même une double swastika sénestrogyre marquant les quatre ou les huit orientations délimitant le domaine de la terre et de son sous-sol.

2 - La partie médiane développe la figure de « l'Arbre de vie » toujours vert, figuré par un conifère (?) à l'axe vertical, symbole de l'atmosphère et du monde où se déroule l'activité humaine.

3 La cime de l'arbre touche le ciel et son produit le plus direct la pluie. Elle est figurée par le signe des eaux, chevrons ou arceaux, que surmontent les nuages à travers lesquelles se devinent le sommet d'une montagne, domaine des dieux.

Les Celtes du tout début de la Tène présenteront « l'Arbre de Vie » sous l'aspect décoratif non figuratif qui leur est particulier, liant le motif de l'Arbre en « palmette » avec celui des gardiens anguiformes sans qu'il y ait solution de continuité.





HÊTRE OU NE PAS HÊTRE ?

Un peu d'humour

Quelques dessins créés pour aider l'action de Jo Brunel connu sous le nom de « Berger des Arbres », au lieu dit La Corbinière des Landes. Au moment du remembrement il créa une association afin de racheter les terrains pour sauver les haies et préserver la diversité du bocage. Il fut suivi par nombre de personnes conscientes de la destruction qui se produisait. Elles adhérèrent à son action en achetant de jeunes arbres de variétés différentes afin de créer un parc arboricole pour la préservation de la nature. (Chaque adhérent a un arbre qui lui appartient dans ce parc)



LA
CORBINIÈRE
DES LANDES

HEUR ET MALHEUR
DU BOCAGE BRETON

EXPO ECOPHOTOS

HÊTRE OU NE PAS HÊTRE ?

Serj.

BOF ! C'EST UNE
SACRÉE FUTAIE...
VOUS NE SAVEZ PAS OÙ
VOUS ALLEZ VOUS FOURRER
J'EN TREMBLE.

ELLE EST
VRAIMENT
CHARMILLE !



Serj.

ARBRACADABRA !

TIENS !...
UN ARBRORIGÈNE !

PARC
ARBORIQUE

SENTIER
G.R.

Serj.



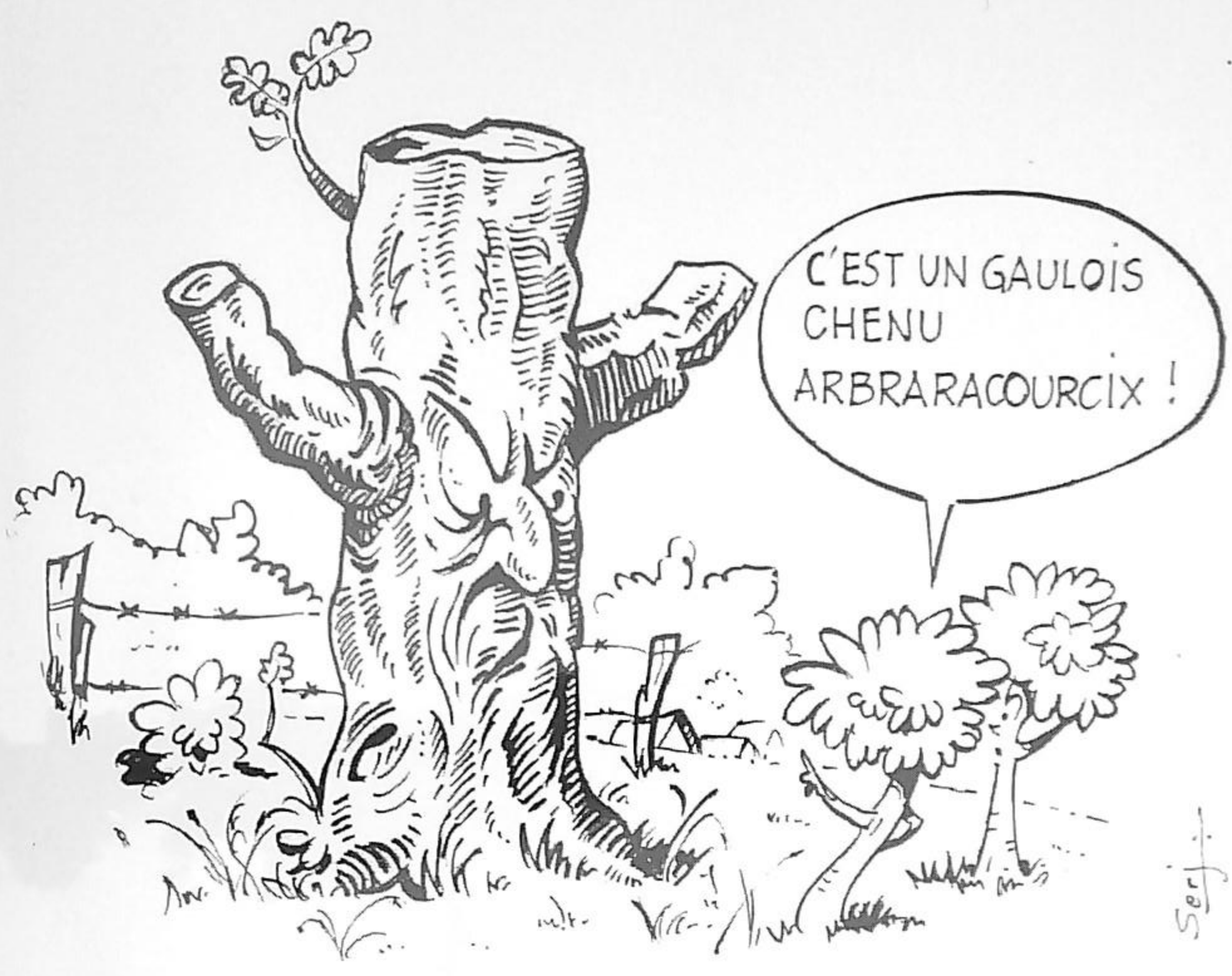
C'EST UN GAULOIS
CHENU
ARBRARACOURCIX !

Serj

ARBRACADABRA!

TIENS!...
UN ARBRORIGÈNE!





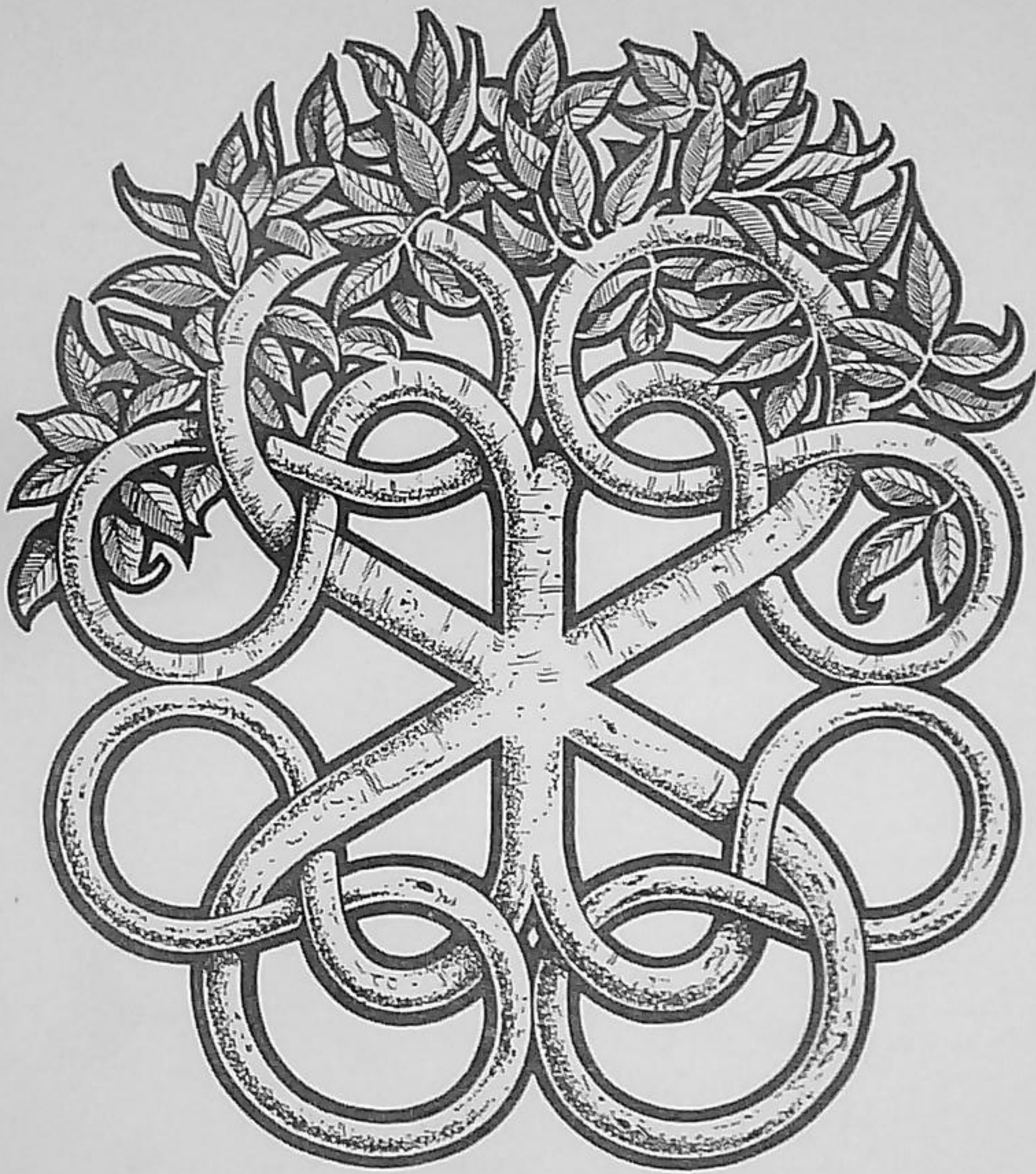
C'EST UN GAULOIS
CHENU
ARBRARACOURCIX !

Serj.



JE SUIS SAULE. CE SOIR...

COMARDIA



DRUIDIACA
& REMORICA

UERROCO = Aulne Vert

d'où . UERROCinoi. ("Verrucini") En Gaule "Braccata"
NB: jeu de mots possible avec
uer-rucinoi = "super-ronchons"

UIDU = Arbre
>UIDUA = Forêt
>UIDUCOS = Forestier

d'où . UIDUCesioi ("Viducesii") En Armorique
("Biducesii")
. UIDUcasses ("Viducasses") En Gaule Celtique

Seconde Catégorie :

Les noms ethniques suivants, bien que non dérivés étymologiquement de noms d'arbres, de paysage forestier ou de pièces de bois ont pu faire l'objet d'allusions à tels ou tels de ceux-ci.

Il s'agit de simples allusions par jeux de mots: Ne doivent absolument pas être considérés comme totémiques d'arbres ou de bois.

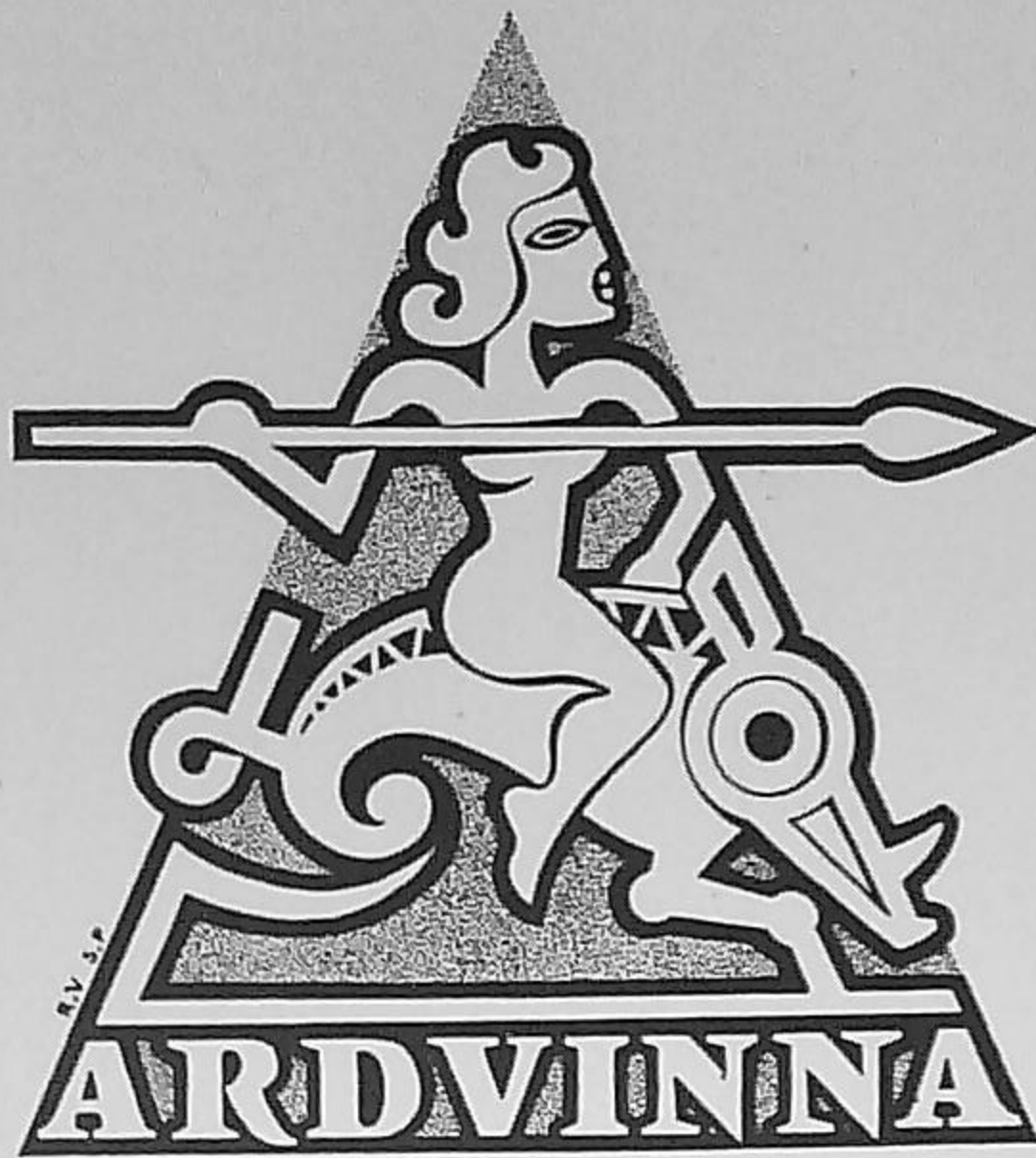
Ameia = aulne	:	Amacoi
Bacos // Bagos = hêtre	:	Baccaioi > Uaccaioi
Betua = bouleau	:	Battones > Uettones
Brinca = patte > branche	:	Acrincatenoi, Abrincoi Abrincatuoi
Bodia = buisson	:	Bodionicoi, Bodionticoi
Caldi = bois, forêts	:	Caledones, Duecaledones
Catanos/Cadanos = cade	:	Cadenoi, Catenates
Ceton < Caiton = friche +boisée	:	Matucetai
Coslos > Collos = coudrier	:	Colarnoi
Cotia < Coiton = taillis	:	Cotinoi, Cotobacxoi
Garris = Chêne garouille	:	Gariocelai, Garites
Matta = Bois clairsemé	:	Mattiacoi
Orca < Porca = épicéa	:	Orgenomescioi, Orgocunoi
Oscia < Oscna = frêne	:	Oscuidates
Reston = bois, bosquet	:	Borestoi
Salix = saule	:	Salassoi, Saluuioi,
Succa < Stucca = souche	:	Succasses
Tascon = pieu	:	Tascodunitaroi
Uassia = noisetier vaise	:	Uasseioi
Uernos = aulne	:	Areuernoi > Aruernoi
Uotadio = support (étai, pilotis)	:	Uotadinoi

Remarque: Sauf erreur, il n'y a pas de noms ethniques dérivés de cassanos = chêne. Il faut se garder de considérer comme évocateurs de ce chêne les divers Badiocasses, Baiocasses, Lincasses, Tricasses etc..., ainsi que les Cassoi tout court.

J. MONARD

Avis de "MESSAGE" à ses adhérents, sympathisants et lecteurs:

- 1° - La cérémonie de BELTAINE, organisée en commun avec nos Frères et Soeurs de la Clairière BELISAMA de Côte d'Or, aura lieu le
SAMEDI 8 MAI 1993
au lieu-dit "DOLMEN-CHEVRESSE", commune de DUN-LES-PLACES (Nièvre).
- 2° - Le Rassemblement annuel du GROUPE DRUIDIQUE DES GAULES aura lieu le
DIMANCHE 19 SEPTEMBRE 1993
dans la région de Nevers.
Tous renseignements complémentaires seront fournis en temps utile.



ARDUINNA

Arduinna et le sanglier. Présentée sous les traits de Diane, elle chevauche un sanglier courant, se dirigeant vers la droite. De la main droite elle tient une flèche.

La présence de cette déesse, assise en amazone sur le dos de cet animal, tunique courte et chausses, a peut-être quelque rapport avec la légende de Vichnou dont on sait que le troisième avatar le présente sous la forme d'un géant à la tête de sanglier, transportant dans ses bras la déesse de la terre qu'il retira du limon lorsque celle-ci fut submergée par le déluge. Cette déesse fut entraînée au fond des eaux par le démon et retenue prisonnière. Vichnou, grâce à son flair, la découvre, tue le démon et la ramène à l'aide de ses défenses à la surface de l'abîme. Représenté comme un jeune homme à quatre bras, le dieu a dans la première de ses mains, une coupe, dans la deuxième un arc, dans la troisième une massue et dans la quatrième une fleur de lotus. (cf. Le sanglier à trois cornes (bronze de Bourgogne).

Cette déesse qui a été représentée sous l'aspect de Diane, avec un sanglier pour monture, n'est pas rattachée à Apollon comme dans le panthéon romain, mais paraît plutôt liée à Mars. « Elle est parfois une déesse des sources et de la santé, par exemple à Wiesbades ou elle porte le surnom de MATTIACA ».

Le nom de cette déesse paraît s'expliquer par la racine celtique ARDU- qui signifie : « élevée ». Ou, peut-être, ARE-DUNIA « profondément humaine ou hospitalière ». Souvenir ? du sanglier (Vishnu sauvant la terre du déluge).

argent

ARGENT – ARGANTON

Strabon, IV, 2, 2 « *Chez les Petrocores (Périgueux) sont des mines de fer célèbres... »*
Des mines d'argent se trouvent chez les RUTENES (Rodez) et les GABALES (Gévaudan).

L'argent se trouve le plus souvent mêlé au plomb, c'est la galène argentifère exploitée chez les PICTONES à Alloue (près de Confolens en Charente) à Melle (Deux-Sèvres), et en Bretagne (seuls les gisements de Trémuson-Plérin près de Saint-Brieuc (Côtes d'Armor), de Pont-Nevez en Plélauff (Côtes d'Armor) et de Donges-Crossac (Loire-Atlantique) paraissent avoir été utilisés dans l'antiquité.

Ainsi, à la Boissière en Plérin-Trémuson, on signala en 1850 la découverte « *d'une certaine quantité de monnaies de bronze dans les galeries encore ouvertes* ». D'autre part une trouvaille fut faite, d'environ « *30 monnaies de Titus, à Commode dans le ruisseau qui coule au pied de la mine* » (Geslin de Bourgogne, 1852). Il faut noter que ce gisement se situe au coeur d'une zone densément peuplée à l'époque romaine. (Cf. s'il n'existe pas un « *Eperon d'argent* » sur la commune de Trémuson)

.....

asile

ASILE : (droit d'asile – hospitalité).

Institution dite « *Maigine Digora* » -. (Terre de non agression)
(Aujourd'hui l'état français en fait un « *Délit* », accueil des Basques par les Bretons).

Il semblerait que la limitation de cette aire ait été rituellement déterminée par la projection soit d'une hache de Traig Tuirbi, soit d'un marteau, ou encore d'un javelot dans les quatre directions de l'espace à partir d'un point central. L'aire sera ainsi définie par la distance que cet objet atteindra dans la course.

Le territoire ainsi créé sera l'aire d'influence immédiate sacralement consituée, dès lors inaliénable et magiquement protégée de toute intrusion.

C'est à la fois une prise de possession de la terre qui ainsi rituellement introduite assurera une protection magique et un refuge éventuel de « *non agression* » sur une propriété jugée comme privée et défendue par le droit d'hospitalité (cf. Cette fiche).

Argent : Serj Pineau – Esunertos

Asile : Serj Pineau - Esunertos

armes

ARMES :

cf. lettres :

B : Bouclier – C : le casque – E : l'épée – J : le javelot – L : la lance

L'Épée :

L'arme favorite du Celte est l'épée, qu'il porte à son côté droit, opposé à celui du bouclier. Il la suspend à son ceinturon constitué d'une chaîne métallique à laquelle est liée l'attache, elle-même métallique du fourreau chargé de sa protection

La Lance :

La lance des Celtes était avec l'épée une arme de prestige. Symbole de la foudre, elle s'élançait dans l'air pour frapper l'ennemi avec justesse.

Arme par excellence, elle sera l'attribut essentiel du dieu Lugus personnage le plus éminent de l'état-major divin. Elle possède un caractère igné et son prototype apparaît pour la première fois dans la main droite de Lug au début de la bataille mythique de Magh Tured.

Le Javelot :

Le javelot ajouré pouvait servir une fois garni d'étoupe, enduite de poix ou de résine, à incendier les machines en bois utilisées lors des sièges.

Le bouclier :

Comme arme défensive, les Celtes disposaient de grands boucliers allongés ovales ou rectangulaires, couvrant efficacement le combattant des pieds aux épaules.

Le casque :

Parmi les armes défensives du guerrier, le casque semble avoir été réservé plus spécialement à ceux qui assuraient le commandement de la troupe et nombre de combattants en seront dépourvus.

Cf. Magie de l'art celtique ancien – Edit. Coop Breizh

PETITE BIBLIOGRAPHIE D'ART CELTIQUE

- BAIN (Georges) « *Celtic Art (The Methods of Construction)* », édit. Maclellan, Glasgow 1951 (réédition en 19 ??).
- DUVAL (Paul-Marie) « *Les Celtes* », Editons Gallimard, Paris 1977.
- DUVAL (Paul-Marie) et KRUTA (Venceslas) « *L'Art Celtique de la période d'expansion IV et IIIème avant l'ère* » Edit. : Librairie Droz, Genève 1982
- ELUERE (Christiane) « *L'Europe des Celtes* », Réunion des Musés Nationaux « Découverte », édit. Gallimard, Paris 1992.
- FOX (Cyril) « *Patern and Purpose* » A. Survey of Early Celtic Art in Britain, Cardiff 1958.
- * GREEN (Miranda) « *Celtic Art* », édit. Originale Calmann and King, London 1996 ; Edit. Française sous le titre « *Le Monde Celtique* », Coll. Tout l'Art, contexte Flammarion Paris 1996.
- GREEN (Miranda) « *Le monde Celtique* » (cf. ci-dessus), édit. Flammarion, Paris 1996
- HENRY Françoise « *L'Art irlandais* », trois tomes, collection Zodiaque, La Pierre-qui-Vire, 1963.
- JAGOBSTHAL (Paul) « *Early Celtic Art* », deux tomes, Clarendon Press, Oxford 1944 (réédition en 1969).
- MEEHAN (Aidan) « *Celtic design, Spiral patems* », édit. Thames and Hudson, Londres 1993.
- MEGAW (Ruth et Vincent) « *Celtic Art, From its beginnings to the Book of Kells* », Edit. Thames and Hudson, Londres 1989.
- STEAD (Ian) et KARAN (Hughes) « *Early Celtic Designs* », Edit. Bristish Museum Press, Londres 1997.
- VARAGNAC (André) « *L'Art gaulois* », collection Zodiaque, La Pierre-qui-Vire 1956.

* recommandé.

ART CELTIQUE

ART CELTIQUE – CERDA (artistique CERDIACA ou Cerdinia)

Ce qui caractérise métaphysiquement l'art celtique, c'est l'expression répétitive de son mécanisme circulaire, conséquence sensible d'une vision cosmologique d'un monde cyclique, sans véritable commencement ni fin, sans limite ni centre.

C'est dire qu'il est assez difficile d'exprimer par l'intellect pur ce qu'il recouvre exhaustivement, ses fonctions impliquant à la fois la plus lointaine transcendance, comme la plus immédiate et prosaïque existence de choses.

Cet art se veut, en quelque sorte, un discours graphique de l'essence même des choses et de leur destin physique.

Quelle soit graphique ou littéraire, l'expression celtique traduit une cosmogonie née d'une vision des choses et du monde dans sa globalité. Il est clair que son expression a jailli de l'Esprit et non de l'Intelligence !

ART (populaire)

« L'art populaire est ... La plus ancienne des aristocraties de la pensée, parce qu'il rejette ce qui est éphémère et futile, la pure habileté et la simple joliesse, aussi sûrement que la vulgarité et la fausseté, et parce qu'il a recueilli les pensées les plus simples et les plus inoubliables des générations, il est le sol dans lequel tout grand art plonge ses racines... Dans une société qui a banni la tradition imaginative, seules de rares personnes... ont l'intelligence des choses de l'imagination, et pourtant l'imagination c'est l'homme ! ».

« Au bord du chemin » - W. B. Yeats.

L'ARTISAN

ARTISAN - ART CELTIQUE - CERDIS – SAIROS

Artiste ou Artisan, faut-il faire une distinction ?

Certainement pas dans la civilisation Celtique.

La différenciation entre les fonctions d'artiste et d'artisan est une discrimination qui n'existait nullement dans le monde de l'antiquité. Chez les Celtes, l'Art était jugé sur les capacités techniques de l'individu à réaliser un objet techniquement parfait, ou approchant de la plénitude, ce critère de virtuosité prévaudra d'ailleurs longtemps.

Était artisan celui qui possédait parfaitement son métier. Le sens de « beauté » n'était pas nécessairement un critère suffisant pour faire d'un technicien, un homme accompli, auquel il aurait fallu attribuer un titre différent de celui d'artisan.

Les notions « d'artistes », comme le terme « Beaux-Arts » n'ont été adoptés que tardivement pendant la Renaissance et en Italie au XV^{ème} siècle. Celui qui possédait la maîtrise de son métier, l'excellence de son exécution, était qualifié chez les Celtes anciens : « d'AES DANA », ou encore CERDA* « celui qui pratique un travail manuel » - (irl. CERD) - identique au verbe CERDI- « marcher » qui rappelle que l'artisan était un être « mobile » qui exerçait son œuvre chez son client, duquel il recevait la généreuse hospitalité du gîte et du couvert comme partie assurée de son travail.

Nomadisme de l'Artisan :

Le Credine CERD était un travailleur ambulant, artisan du cuivre ou du bronze. Il en était de même du forgeron, du charpentier, de l'historien, du musicien ou du poète qui ne restaient chez leur client que le temps de l'exécution de leur œuvre.

Certains artisans se déplaçaient de cour en cour avec leur matériel, le temps de réaliser telle pièce commandée spécialement. Cette itinérance permettait l'emprunt éventuel d'idées ou de techniques d'inspirations étrangères, passées au crible du goût Celtique.

CREDIS, l'artisan du métal, aussi bien le bronzier que le façonneur ou le graveur, celui qui cisèle le fer et le bronze est le terme qui finira par désigner l'action de celui qui sait faire. Ce terme recouvre également un sens pour le moins aussi ancien, qui désigne également le pas : celui qui chemine, voyage.

La mobilité des artisans celtiques, tels les conteurs du Moyen âge, ou les brodeurs et tailleurs bretons du XVIII^{ème} siècle qui résidaient dans des foyers divers, créaient des modèles d'ornementations et de coupes nouveaux pour chaque paroisses.

Les Tinnors irlandais ont gardé longtemps le prestige d'une vieille divinité artisanale CREDIN* lorsqu'ils se déplaçaient pour travailler le cuivre de leurs fameux chaudrons. Les roulettes servaient à la fois de foyer et d'atelier à ces nomades aujourd'hui démunis de travail, en voie de disparition, pourchassés et sédentrisés dans les cités de la République d'Irlande.

Rien de véritablement monumental dans ce qu'il est convenu d'appeler l' « Art celtique ». Pour l'approcher il faut accepter de se pencher, avec humilité, sur des témoins assez obscurs tels que : monnaies, broches ouvragées qui servaient à retenir les extrémités d'une pièce de tissu utilisée comme vêture, bijoux divers, casques, fourreaux d'épées, boucliers ornés, chars, ou vases de céramique et de bronze, chaudrons.

Ces artistes ne fourniront rien, tout au moins avant la fin de l'indépendance gauloise, qui ressemble aux monuments imposants et aux canons esthétiques de l'art classique. C'est en effet sur des objets indispensables à ceux de la vie de tous les jours qu'il nous faut les chercher.

La richesse des Celtes, peuples nomadisant au moins jusqu'à une époque fort avancée de son histoire, ne pouvait en effet s'encombrer de pièces monumentales comme le font les peuples des cités. Leur fortune principale était celle des troupeaux qu'ils poussaient en avant avec armes et bagages, à la recherche de nouveaux pacages pour la subsistance de leur peuples.

Bien avant leur sédentarisation, dans une course à travers l'Europe et plus tardivement encore dans les Iles Britanniques dont l'Océan stoppera leur avancée vers l'Ouest. L'artisan Celte, comme le pasteur guerrier, confectionnera tous les objets indispensables à l'existence quotidienne, tel l'un des plus significatif le Chaudron. Il était lié à l'essentielle subsistance, étant lui-même, comme ces nomades un itinérant.

C'est ainsi que cet art se présente, à l'Aube de l'histoire. Le terme de cette activité est lui-même révélateur de cette itinérance, de cette classe de fabricant qui ne se piquera jamais de faire œuvre d'art, mais auquel le sens d'Artisan paraît mieux convenir..

Organisés le plus souvent en « Guildes », les artisans formaient un groupe spécial de la Société, où les secrets de métiers étaient strictement préservés. Ils constituaient pour eux-même l'assurance d'un certain « pouvoir social » qui pouvait à la fois les faire rechercher pour leur « savoir faire » et leurs talents, mais aussi craints et redoutés pour la puissance quasi magique qu'entretenait l'exercice de leurs capacités. Cela en faisait des êtres quasi surnaturels, au pire, des êtres qui avaient hérités du savoir des Dieux, modèles de toutes les techniques humaines, considérés comme des « dons » distribués grâce à une intervention primordiale.

* Cerda « Art » ou Virocerdos :

Le fer CERDA était celui qui exerçait un art quelconque, mais possédait aussi le sens de « voyageur », d'un verbe CERDU « marcher, cheminer ». Il rappelle que le cheminement est aussi un moyen de connaître, d'apprendre et d'accroître un savoir auprès de Maîtres successifs. Ceci n'est pas sans rappeler la démarche des Compagnons du Tour de France, qui forme les meilleurs de nos techniciens Le sens du travail bien fait servant à sacrifier son ouvrage et prolonger les traditions.

Artisans le l'Univers : les Dieux Celtiques concepteurs et organisateurs du Monde à partir de la Matière Prim.

Ils forment une sorte de corporation où chacun bénéficie d'une ou de plusieurs techniques. Ils maîtrisent des énergies susceptibles de construire, de détruire, et d'organiser l'Univers.

L'ensemble de ce panthéon apparaît dominé par une divinité souveraine, réunissant en lui-même la totalité des dons techniques, de là son épithète de SAMIL – DANACH « Aux multiples arts » ou talents.

Son rôle apparaît comme celui d'un Maître de la Civilisation. A ce titre il demeurera un modèle pour la société des hommes. Chaque possesseur d'un don particulier sera considéré comme héritier des talents divers et exemplaires de la divinité suprême.

A côté des Druides (les savants), l'Artisan aura sa place dans la classe des parsonna grata dits « NEMED », les personnes sacrées – les hommes d'art – car la société bénéficiera de leurs connaissances et de leur talents. Dans cette classe l'on trouvait : les poètes, les bronziers, les joailliers, les médecins, les charron, charpentiers, armuriers.

Si l'artisan disposait d'un statut qui relevait du « Sacré » - s'il était « NEMED » NEMETOS – c'est parce que la cosmogonie des Celtes avait mis l'accent sur l'aspect « artisanal » de l'organisation du monde. Les fonctions et les dons étant justement répartis au sein du panthéon, la société des humains conformera son schéma modèle paradigme sur le plan que lui révèle l'organisation de son monde divin.

PAYS DE GALLES

Artisan VEROCERDINIA l'homme artistique (l'artiste)

Fercheirdne c'est-à-dire Fer cearda (« artiste, homme d'art »)

Fils de Coirpre, fils d'Iliag « l'homme blanc très brillant »

C'est le Roi des poètes des Ulates

A ce titre il apparaît comme faisant partie de la classe des Filid, ou mieux des Druides.

« si quelqu'un a le désir de s'entretenir avec le Roi, cela ne lui est pas permis avant qu'il ne se soit adressé à cet homme ».

Il s'agit donc bien d'un druide !

En Galles, le *penkerdd avait le privilège de rester couvert, parfois même de s'asseoir dans sa chaire en présence du Roi.

Pennocerdis « Chef artisan »

Gall. Saer, ouvrier travaillant la pierre ou le bois. Le poète est parfois appelé SEAR CERDDI, charpentier, artiste en chants. En irlandais le Saer est aussi charpentier, maçon, architecte.

« Ce que nous savons des ouvriers libres de l'antiquité nous les montre groupés en « collèges religieux ». (Ils furent institués à Rome par Numa Pompilius et selon toute vraisemblance, d'après des modèles préexistants)

Toute collectivité s'attribuait alors un génie protecteur, un Dieu particulier qui pour les gens de métier favorisait le travail et y prenait part mystérieusement. S'appliquer à bien travailler c'était se rapprocher du Dieu, l'attirer à soi et s'identifier finalement à lui.....

Chaque métier professait ainsi sa religion du travail qui ne devait pas être profanée, d'où le secret imposé aux initiés d'une même profession..

(Oswald Wirth – Notions élémentaires de maçonnerie – Paris 1934 pp. 31-32).

astrologie

ASTROLOGIE

Nous ne disposons d'aucune information antérieure au témoignage de César (VI - 14) et de Pomponius Méla (III - 2) sur le culte des astres en Gaule ou en Germanie qui aurait pu conduire à une science de l'astrologie.

« Si l'astrologie a trouvé en Gaule un terrain bien préparé, écrivait Salomon Reinach à propos d'un livre de M. La Ville de Mirmont - L'astrologie chez les Gallo-Romain - « faudrait-il croire que l'astrologie gréco-romaine avait pris la suite de l'astrologie des druides ? »... M. de Mirmont ne le pensait pas s'efforçant même d'établir que les Druides n'étaient pas astrologues ... « Ce n'est certes, selon les témoignages de César et de Méla « que de disposition et connaissance de l'astronomie qui est - une science positive - qu'il est question. En Gaule, comme ailleurs, cette science a dû passer par une phase religieuse, et il est difficile de nier complètement que l'astronomie religieuse soit l'astrologie » (C.R. de l'Acad. Inscf. - 1910 - p.2)

Le fascicule VII de la Bibliothèque des Universités du Midi (1909), consiste en un mémoire de M. de la Ville de Mirmont, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Bordeaux - sur (l'astrologie chez les Gallo-Romains). L'auteur y établit que l'astrologie chez les Gallo-Romains était d'origine gréco-romaine. Les Celtes, avant la conquête romaine, ignoraient l'astrologie.

« La pénurie et l'insuffisance de documents archéologiques n'autorise guère de distinguer exactement entre une religion astrale, l'astrologie et la magie, aux temps protohistoriques. Il n'est pas impensable que quelques uns des objets ou des signes symboliques dont nous parlons à propos du «Culte du Soleil» aient eu, comme on l'a conjecturé, un caractère plutôt magique que religieux. (Joseph Déchelette - Manuel d'Archéologie t.II - note 5 p.413)

Dans les exploits d'enfance de Cūchulainn, d'après la Tain Bo Cualnge :

Alors que le druide Cathbad enseigne au nord-est d'Emain la science druidique à huit de ses élèves, l'un d'eux demande à son tuteur quels étaient le signe et les présages du jour où ils étaient, s'ils étaient bons ou mauvais.

Cathbad répond qu'un petit garçon qui prendrait les armes ce jour-là serait brillant et célèbre, mais que sa vie serait courte et ne durerait pas.

(Cf. Ogam N°64-65, sept. 1959, tome XI, et La naissance de Conch)

Dans le voyage de Maël Duin : (Wh. Stokes - in Rev. Celt. IV p.459)

Mael Duin alla à Corcomroe « pour demander un charme et une bénédiction à un druide qui lui dit le jour où il devrait construire son bateau et ... le jour où il devait prendre la mer ».

Maëlduine ayant appris que son père avait été tué par des hommes de Leix, fit construire un navire pour se rendre à Leix et venger son père. Un druide qu'il consulta, lui fit

connaître les jours les plus favorables pour la mise en chantier et pour le départ, ainsi que le nombre de passagers, nombre qui ne devait pas être modifié. N'ayant pas respecté cette dernière clause, Maëlduine et son équipage seront rejetés vers la haute mer ou commencera une errance fantastique. Maëlduine dit tristement à ses frères, responsables de la violation de l'interdit : *"Vous êtes cause de ceci, car vous m'avez fait violer le tabou du Druide"*.

... *"Ils (les druides) discutent aussi abondamment sur les astres et leur mouvement, sur la grandeur du monde et de la terre"*.

(Dans la guerre des Gaules - César, B.G. VI, 14).

Constellation – (cf. Etoile) Zodiaque, Planète).

V ;irl. RIND « constellation, étoile », neutre puis masculin RIND et glosé SIGNUM

gén. RENDA

RING « planètes ». gl. SIGNA

Dérivé : RINDIDE « zodiaque » = *RENDUDIA

Thème en U de type *RENDU – Thum.47

SIRA « astre »

STIRONA « étoile ».

Catalogue of Zodiacs and.

(PLANISPRERE de A.B. GRIMALDI Londres 1905).

L'auteur décrit 1.444 zodiaques existants en plus de trente pays, parmi ceux-ci : Un calendrier irlandais sur pierre, où chaque signe porte outre son nom celui d'une divinité païenne, celui d'une tribu hébraïque, et celui d'un apôtre chrétien (Bibliothèque de Bâle).

réf. of. au dos.

BR BON HON

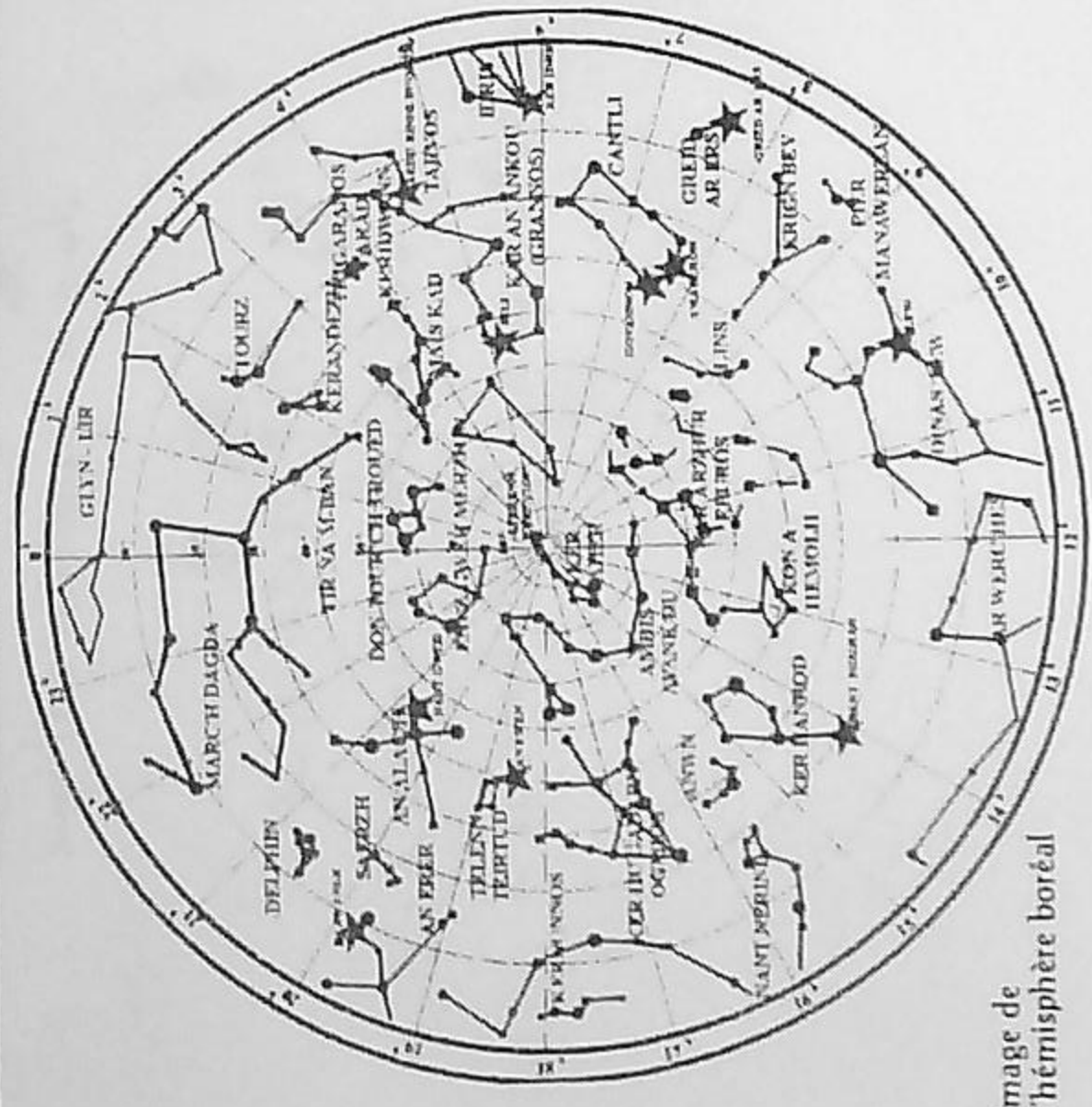


Image de l'hémisphère boréal

-CONSTELLATIONS-

NOMS CELLES	NOMS ASTRONOMIQUES	NOMS CELLES	NOMS ASTRONOMIQUES
TOURZ	BELER	NANT NERINI	SERPENT
DON TOUR'CH TROUED	CASSIOPEE	KER IU GADARN	HERCULE
TIR NA N'BAN	ANDROMEDE	KER RUNNOC	OPHUCUS
KER ANDEZH	TRIANGLE	TELEN TIER TUD	LYRE
TRIGARANOS YARAD	LES PLEIADES	AN ERER	ALTAIR
TARVOS	TAUREAU	AN ALAC'H	CYGNE
MAIS KAD	PERSEE	SAERZH	LA FLECHE
KAR AN ANKOU	COCHER	DELPHIN	DAUPHIN
EDRIS	ORION	MARC'H DAGDA	PEGASE
CANTLI	LES GEMEAUX	OLYN - LIR	POISSONS
LINS	LYNX	ENEZ OWER MERZHIN	CEPHEE
GREID AR ERS	PETIT CHIEN	KER AHER	PEITTE OURSE
KRON BEV	CANCER		
PIER MANAWERZAH	HYDRE		
DINAS LEW	LEON		
AR WERC'HES	VERGE		
KAR ARZHUR	GRANDE OURSE	STERENN KREZVIOU	ETOILE POLAIRE
KON A HEMOLH	CHIENS DE CHASSE	HENT MOZHAB	ARCTURUS
KER HANODO	BOUVIER	NANT GWED	DENEK
AMBIS AVANK DU	DRAGON	AEDU-KINNI-BUORZH	ALDEBARAN
ANWN	COURONNE AUSTRALE	BILI	CAPELLA
		KER IDRIS	BETELGEUSE
		OOVANNON	CASTOR
		AMAEZHON	POLLUX
		GRIED AR ARS	PROCYON
		LEW	REGULUS

Sehon BERNARD DUVAL

A vrai dire, pour les Sages de Cellie, la pratique de l'Astrologie leur indiquait l'Ordre du Monde en étudiant le mouvement des Astres.

C'est le Ciel étoilé qui dévoile le sens Sacré de la vieille Tradition, là où demeurent les Divinités du Panthéon. Par les étoiles organisées en Constellations, il devenait possible de capter les Energies par un système analogique dont le Sacerdoce conservait la Clef.

Avec tous ces Personnages et Animaux qui peuplent le «Bouclier de la Nue», il y a de quoi broder des contes fabuleux, ce que n'ont pas manqué de faire les poètes de l'Antiquité. Il y a une lecture, ou plutôt un entendement, des Mythes, contes et légendes à plusieurs niveaux depuis le plan terrestre jusqu'au plan céleste.

Les Dieux et Déeses ne font qu'Un, quoique chacun soit spécifique. Ils régissent les plans supérieurs, intermédiaires et inférieurs des Energies. Ils s'expriment par les phénomènes naturels.

ASTRONOMIE

ASTRONOMIE :

Nous ne disposons d'aucune donnée précise sur l'astronomie que pratiquait la science druidique. Tout juste connaissons nous les dénominations de certaines parties du Ciel, dont les noms peuvent avoir désigné une localisation partielle de celles-ci, tel celui de la Grande Ourse ou de la Voie Lactée.

Is and sir ra chomérig grian sech comchruinni in talman. (Ivresse des Ulates § 21)
« C'est alors que le soleil se leva par-dessus le globe de la terre ».

Cette phrase laissera supposer que la forme réelle du globe terrestre était connue des anciens Celtes de l'épopée. Le sens de COMCHRUINNI ne laisse planer aucun doute sur ce qu'il désigne (cf. K. Meyer, Archiv... - III/4 - p.437). C'est là un des rares exemples concernant la sphéricité de notre planète subsistant dans un récit dont le contexte fait appel à une époque correspondant à la civilisation de la Tène, c'est-à-dire au second âge du fer, qui couvre sensiblement les cinq derniers siècles avant notre ère.

Certains monuments brito-romains, comme celui de la déesse Brigantia, éponyme de la rivière Brent, tenant une lance de la main droite porte sur la gauche une sphère dont l'importance de la taille ne peut être attribuée à un fruit. Il semble bien que l'on puisse y découvrir le symbole du globe terrestre. (Iconographie dans : « l'Aube mystique en Europe des Celtes » p.37.)

Il semble d'après les auteurs anciens, que les druides étaient censés disposer d'une grande connaissance du ciel. César et Méla affirment que l'Astronomie était l'une des sciences qu'ils avaient le plus cultivée*

* Multa... De sideribus atque eorum motu... disputant. César ibid
Nemo enim observavit in iis qui siderum proderit ortus - César XVIII - 57.
Motus coeli at que siderum.... Scire profitentur - Méla.

Richter - Encyclopédie allum art DRUIDEN - Richter supposait, que les Druides auraient découvert la véritable forme de la Terre et l'existence des antipodes démontrés par Macrobe au début du Vème siècle de l'ère.

Dans l'ancienne littérature irlandaise, les noms de lieux sont nombreux qui font référence à l'astronomie et qui concernent le site de Tara. Dans une considération de celui-ci, il est intéressant de remarquer que les restes de ce qui était autrefois le Hall de Tara, semble avoir été construit sur un alignement établi sur un monticule mégalithique, orienté Nord Sud, marquant la position du midi polaire.

Concernant cet endroit, « existe » un très curieux récit dans l'un des manuscrits irlandais concernant Conn - un Haut Roi - et de la Ri Raith (la Forteresse Royale à Tara) qui entoure le monticule mégalithique.

Le Manuscrit est intitulé « la Pierre Magique de Tara » et fait état qu'un soir, Conn aux Cent Batailles, au lever du soleil vers le Ri Raith de Tara, accompagné de ses trois Druides : Maël, Bloe et Blviéne, et ses trois poètes : Ethain, Corb et Cesare, était accoutumé de venir chaque jour à cette place, avec la même compagnie qui avait pour objet d'observer les étoiles.

P.14 – l'histoire continue par la description des fantastiques propriétés de cette pierre appelée LIA FAL, ou « Pierre de Destinée » point de départ de l'histoire.

P.15 En 1811, le Révérend F. Leman, parle d'une inscription portée sur une pierre à Tory Hill – Kilkenny, laquelle était écrite en vieux caractères irlandais et lue : Sleigh-Grian « La hauteur du Soleil ».

V. irl. RANNA AN AEIR « The Constellations » par A.O. Anderson – Revue Celtique XXX – p.404.

« Ils (les druides) discutent aussi abondamment sur les astres et leur mouvement, sur la grandeur du monde et de la terre » (César - La Guerre des Gaules. VI 14).

Aujourd'hui petit village vosgien de 600 habitants, Grand possède des vestiges antiques remarquables, qui soulignent l'importance du site à l'époque gallo-romaine : un amphithéâtre semi-elliptique d'une capacité de 17.000 spectateurs ; une mosaïque de 224 m² devant l'abside d'une basilique ; un rempart polygonal irrégulier de 1760 m de périmètre, renforcé tous les 80 m de tours circulaires de 6 m de diamètre et de 10 m de diamètre aux angles. Ce rempart laisse le passage à trois portes sur sa section nord et à une quatrième, monumentale, sur sa section est ; aucune des quatre autres sections ne possède de porte. Cette distribution asymétrique, inhabituelle dans l'urbanisme antique, s'accorde avec la fonction de sanctuaire de site. L'espace délimité par ce rempart est réservé à l'est à des monuments publics : basilique, temples, thermes..., desservis par une allée couverte piétonne ou portique. En revanche, sa zone ouest n'a révélé à ce jour aucune construction. L'habitat est quant à lui réparti à l'extérieur du rempart. L'économie générale du sanctuaire semble avoir été conçue d'un seul jet et selon un plan d'ensemble méthodique à la fin du I^{er} siècle après J.-C. Les 294 puits répertoriés et la découverte de plusieurs kilomètres de galeries drainantes, sillonnant le sous-sol jusqu'à 12 m de profondeur et aménagées dans un complexe réseau karstique, laissent soupçonner le rôle de l'eau dans l'activité du sanctuaire et dans le choix de son emplacement. Les textes antiques témoignent également de sa notoriété. Quelques 200 fragments d'ivoire découverts dans l'un des puits ont permis de reconstituer presque totalement un ensemble de 4 volets munis d'un couvercle coulissant destiné à protéger leur décor ; ces volets forment deux diptyques sensiblement identiques figurant chacun un Zodiaque complet. Le décor gravé à la gouge est rehaussé de peinture rouge, noire et jaune ; il subsiste quelques traces de dorure. Une charnière, aujourd'hui disparue, réunissait les volets de chaque ensemble ; un œilleton et un crochet d'argent, conservés sur l'un des exemplaires, les maintenaient fermés. Le contexte de la fouille permet de dater la destruction des diptyques de la seconde moitié du II^e siècle. Le décor est divisé en cinq zones concentriques. Au centre, *Sol* et *Luna* sont caractérisés par leurs attributs : coiffure radiée, fouet et croissant. Sur le feuillet gauche, l'astre du jour est associé aux signes diurnes, curieusement comptés du Taureau à la Balance et non du Bélier à la Vierge comme c'est l'usage ; de l'autre côté, la Lune est en regard des signes nocturnes, du Scorpion au Bélier. La première couronne figure les signes du Zodiaque selon le sens horaire inversé ou sens astronomique, sens de rotation le plus fréquent sur les représentations de Zodiaques de formes closes, le Bélier est placé au zénith, c'est-à-dire à la place qu'il occupait à la création du monde ; le bond qu'il effectue à travers l'anneau fait allusion au franchissement du point vernal qui marque l'équinoxe de printemps, le début du signe et celui de l'année. La deuxième couronne donne, au-dessus de chaque signe, les cinq lettres de l'alphabet grec indiquant le domaine des planètes dans chacun d'entre eux. La troisième met en relation les signes avec leurs décans et la quatrième porte en inscription les noms des 36 décans. Dans les écoinçons des créatures ailées figurent les Vents dont le souffle anime l'univers. Ce décor de tradition savante est vraisemblablement issu de peintures de traités d'astrologie d'inspiration égyptienne et hermétique. Parce qu'il propose une vision idéale et symbolique du ciel dans ses éléments utiles à la constitution de l'horoscope, on peut supposer que les tablettes ont appartenu à un mage. J.P.B. F.G.

198.2 Diptyque avec figurations zodiacales
Ivoire
L. 18,0 cm, l. 14 cm
Couvercles : L. 17,6 cm, l. 12,2 cm

II^e siècle après J.-C.

1. Musée des Antiquités nationales, Saint-Germain-en-Laye
2. Musée départemental des Vosges, Epinal

Bibl.
E. SAFFIN, 1965, pp. 75-86
H.G. GUINÉL, 1978, p. 44
R. BILLORET, 1980, pp. 12-13

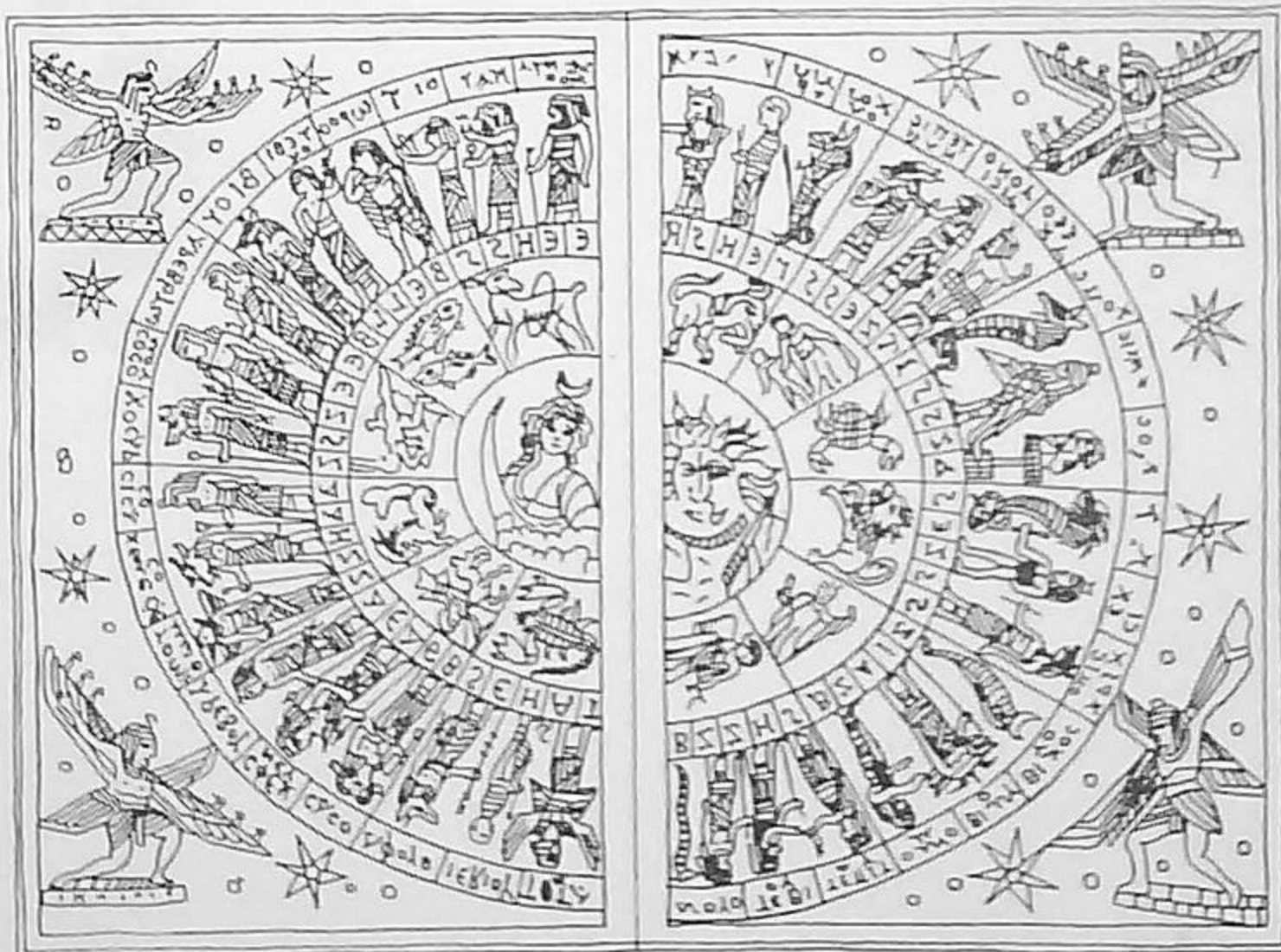
L'Empire occidental ne parvenait
simplement aux pratiques divinatoires de
toute sorte, ainsi que les techniques
orientales en même temps et même
temps que les cultes exotiques apportés
par les zones romaines.

Bibliop. "Les tablettes astrologiques de Grand (Vosges).

Actes de la Table-ronde du 19 mars 1952, Lyon
III. Coll. du Centre d'études romaines et gallo-
romaines. Nouvelle série N° 12. Ed. par J.H.
Abry. Diffusion De Boccard, Paris. 6^e. 1953. 178
pages. 145 Fr.



198.1



198.2

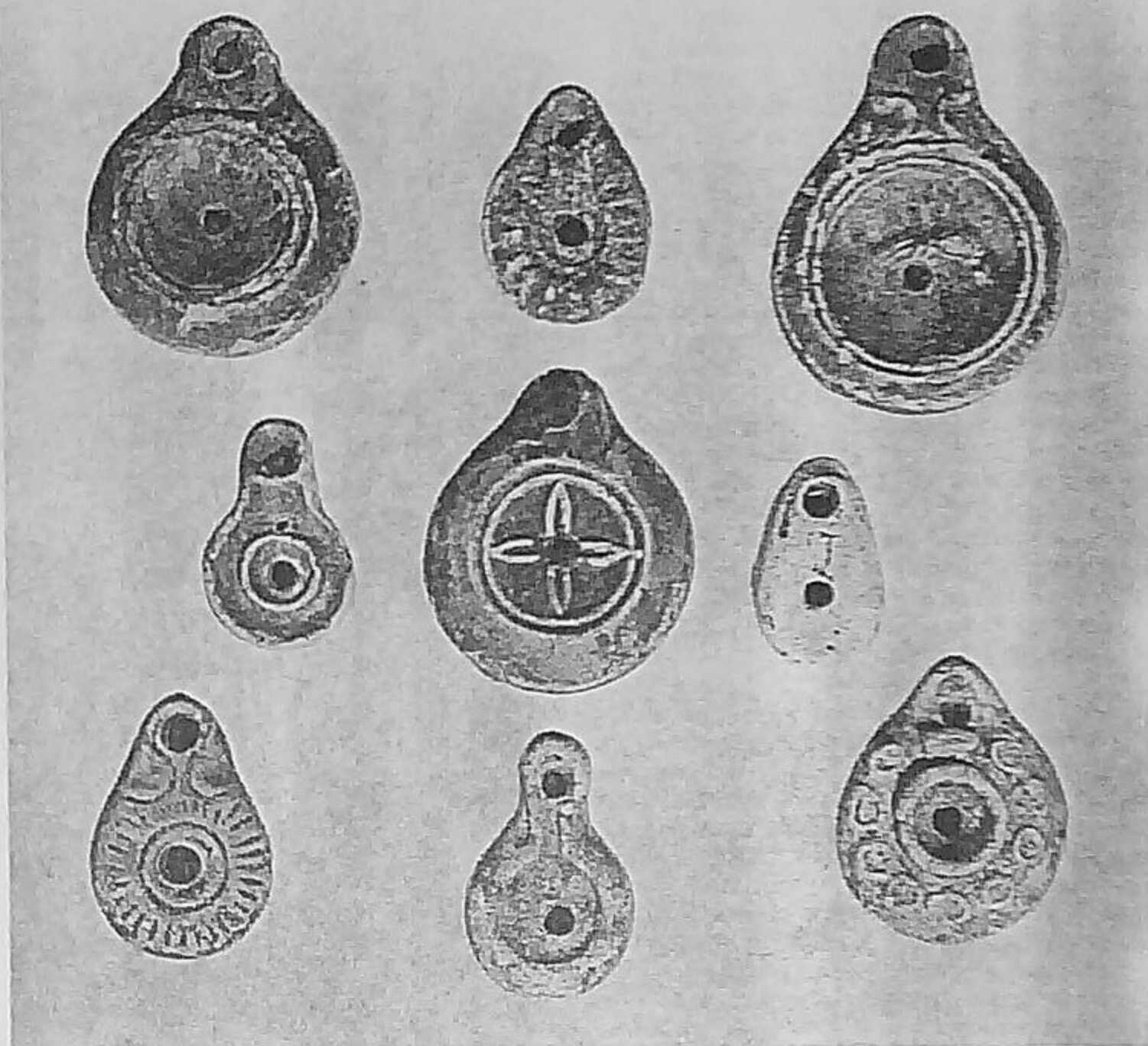
198.1 Diptyque avec figurations zodiacales
Ivoire
L. 19 cm, l. 14,4 cm
Couvercles : L. 18,2 cm, l. 12,7 cm
Inv. 83675.1 et 2

attention

clichés positionnés
à l'envers.

LARDIERS
Le Chastellard
 (Alpes-de-Haute-Provence)

à 1000 m d'altitude, dans les contreforts méridionaux de la Montagne de Lure, en Haute-Provence, à l'écart de toute voie importante mais à la limite du territoire de deux peuplades gauloises, les *Vocontii* et les *Ubiaci*, l'oppidum-sanctuaire du Chastellard a été continuellement occupé depuis la fin du Premier Âge du Fer jusqu'au Bas-Empire romain. Dans une première phase, allant du IV^e siècle avant J.-C. aux premières décennies de l'ère chrétienne, un village indigène celto-ligurien occupe le sommet du mamelon, d'où la vue s'étend vers le sud, sur toute la Provence intérieure. Le site est entouré de deux, et par endroits de trois fortes enceintes en pierre sèche, l'aire *intra muros* occupant environ 1 hectare. Vers le début ou le milieu du I^{er} siècle de notre ère, ce village fortifié de hauteur est abandonné par ses habitants au profit de grands domaines ruraux établis dans les vallées qui embrassent l'oppidum à l'ouest et à l'est. Un grand sanctuaire est alors aménagé sur les habitats, au centre de l'agglomération pré-romaine, à l'intérieur même des enceintes murailles qui semblent jouer désormais le rôle d'enceinte sacrée. L'exploration, de 1961 à 1967, de ce sanctuaire de hauteur, d'un type peu répandu en Gaule Narbonnaise, a permis de mettre au jour des vestiges d'une longue voie sacrée, jalonnée de niches et de petites cellules. Cette voie escalade la colline et donne accès à un petit temple orienté, constitué d'une *cella* carrée (6,05 m de côté) isolée au centre d'une cour intérieure, elle-même entourée d'une galerie couverte à arcade centrée (24,80 m de côté, 3 m de largeur intérieure). Aux abords de ce lieu de culte, se trouvaient également un portique (32 sur 4,70 m), de petits oratoires et quelques bâtiments annexes. La fouille de ce complexe religieux a permis de mettre au jour une grande quantité de petits objets, qui y avaient été déposés en offrande et en ex-voto : des monnaies (près de 500), des bijoux d'or, d'argent et surtout de bronze (fibules, broches, fibules...), des anneaux et des plaquettes percées en bronze (près de 15.000), des miroirs bronze étamés, quelques petits reliefs de bronze, des gobelets de céramique ou de verre, mais surtout des lampes de terre cuite : un dépotoir situé hors les murs en a livré plusieurs dizaines de milliers, généralement petites, importées ou fabriquées localement, et qui se datent chronologiquement du I^{er} à l'extrême fin du IV^e siècle, témoignant de la fréquentation assidue de ce lieu de pèlerinage — l'apogée se situant, semble-t-il, à l'époque des Antonins —, consacré à une ou plusieurs divinités, dont *Belatodo*, divinité locale attestée dans la région. Un choix d'objets votifs est ici présenté : lampes, fibules, bagues, miroirs, anneaux et plaquettes percées. G.B.



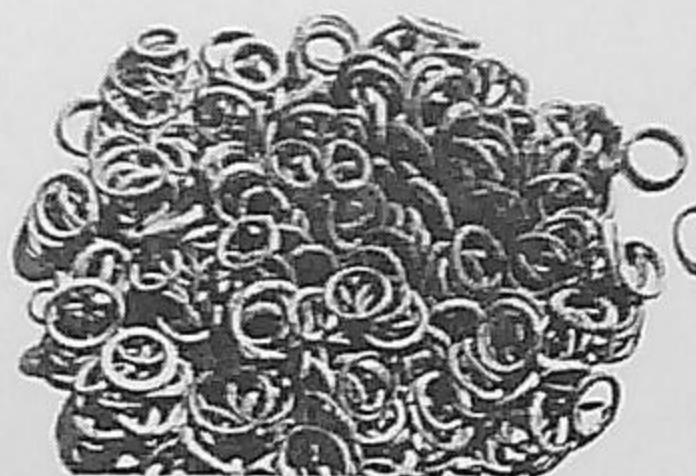
197.1

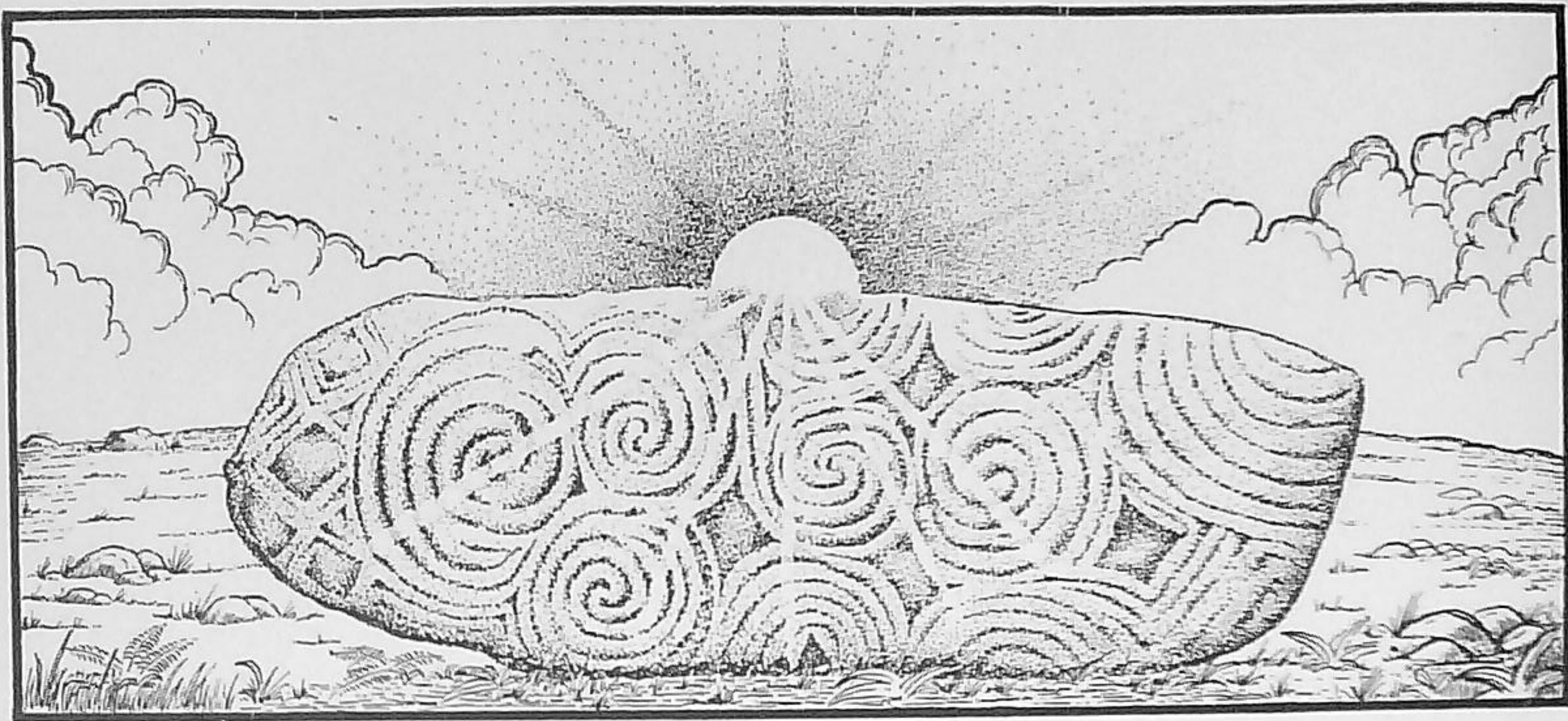
- 197.1 24 lampes votives
Terre cuite
L. 3,5 à 8 cm
Inv. D71.1.54.1 à 24
- 197.2 2 fibules à ressort
Bronze
L. 8 cm ; 5,5 cm
Inv. D71.1.8 et 11
- 197.3 Fibule à charnière
Bronze
L. 5,3 cm
Inv. D71.1.16
- 197.4 Fibule à charnière
Argent
L. 2,3 cm
Inv. D71.1.15
- 197.5 Fibule à pincettes
Bronze
L. 6,2 cm
Inv. D71.1.14

- 197.6 Fibule émaillée en forme de vase à anses
Bronze
L. 4,5 cm
Inv. D71.1.22
- 197.7 Fibule émaillée losangique
Bronze
L. 4,5 cm
Inv. D71.1.26
- 197.8 Bague avec intaille de jais (2 corbeaux et un trépiéd)
Argent et jais
Ø 2 cm
Inv. D71.1.38
- 197.9 Bague avec rameau gravé
Bronze
Ø 1,7 cm
Inv. D71.1.34
- 197.10 Bague avec chaton en pâte de verre
Fer, pâte de verre
Ø 1,9 cm
Inv. D71.1.31
- 197.11 Anneau à tige octogone
Bronze
Ø 2,1 cm
Inv. D71.1.32
- 197.12 4 miroirs circulaires
Bronze étamé
Ø 3 à 6 cm
Inv. D71.1.45, 46, 47, 49
- 197.13 10 anneaux
Bronze
Ø 1,1 à 2,7 cm
Inv. D71.1.75. 1 à 10
- 197.14 10 anneaux plats
Bronze
Ø 1 à 1,7 cm
Inv. D71.1.76

- 197.15 15 anneaux filiformes
Bronze
Ø 1,2 à 2 cm
Inv. D71.1.77
 - 197.16 130 anneaux rubanés
Bronze
Inv. D71.1.78
 - 197.17 65 anneaux en forme d'œillets
Bronze
Ø 0,5 à 1 cm
Inv. D71.1.79
 - 197.18 30 plaquettes percées
Bronze
Ø 0,7 à 1,5 cm
Inv. D71.1.44
- III^e siècle avant J.-C. - IV^e siècle après J.-C.
Musée municipal, Apt

Bibl.
 H. BOLLAND, 1962, pp.655-656; 1964, pp.5-550
 F. SÉVILLAT, 1967, pp.387-393; 1970, p.448
 G. BARBUCEL, 1976, p.484.





Tramayes 23 Janvier 2006
-c-v-

Mon cher Serj

Vais donc les photocopies relatives au disque de Nebro, celles de la revue "Ciel et Espace", ainsi que celles de l'article paru dans le "Deu'dien" de nos amis belges -- Un texte propre à réfuter la soit-disant ignorance des Celtes, une théorie qui a déjà fait long feu ! et cela, au plein âge du Bronze !

Un avis que doit assurément partager J-Monard, à qui j'ai écrit le 11 janvier. Pas encore de réponse. J'en suis un peu surpris !

Je pars demain pour la clinique ophtalmologique - le temps de faire rétablir ma vision de l'œil gauche - Deux jours de bon sommeil, par ce froid, je n'y vois pas d'inconvénient - Je t'envoie cependant un grand rayon de soleil puisque, en dépit de la température, Belenos régit sans partage - Puisse-t-il t'inspirer des séries de nouvelles rayonnantes, avec cette si belle calligraphie que j'admire toujours - A quand Imbolc ?

Je vous embrasse, Douaig et toi-même, très fraternellement et que le Mac De du Printemps presse un peu l'allure ! - -

Renée

Il y a 7 000 ans en Europe

L'AUBE DE L'ASTRONOMIE

Les hommes du Néolithique ont érigé des ensembles de mégalithes, comme Stonehenge, Newgrange ou encore Carnac, orientés sur la course des astres. Mais leurs bâtisseurs étaient-ils réellement astronomes ? La découverte en Allemagne du plus ancien "observatoire" du monde relance le débat.

Leïla Haddad et Émilie Martin

EN cet hiver de l'an 4996 av. J.-C., la neige a figé le paysage de l'actuelle Allemagne en une pampa blanchâtre. À l'aube, un homme, appelons-le Ülrix, sort de sa hutte. Vêtu d'une longue étoffe à motifs, il porte un collier de jade et de turquoise et un couvre-chef en peau d'ours. Il se rend d'un pas décidé... à l'observatoire ! Il pénètre une sorte d'enclos circulaire en bois, se place en son centre et

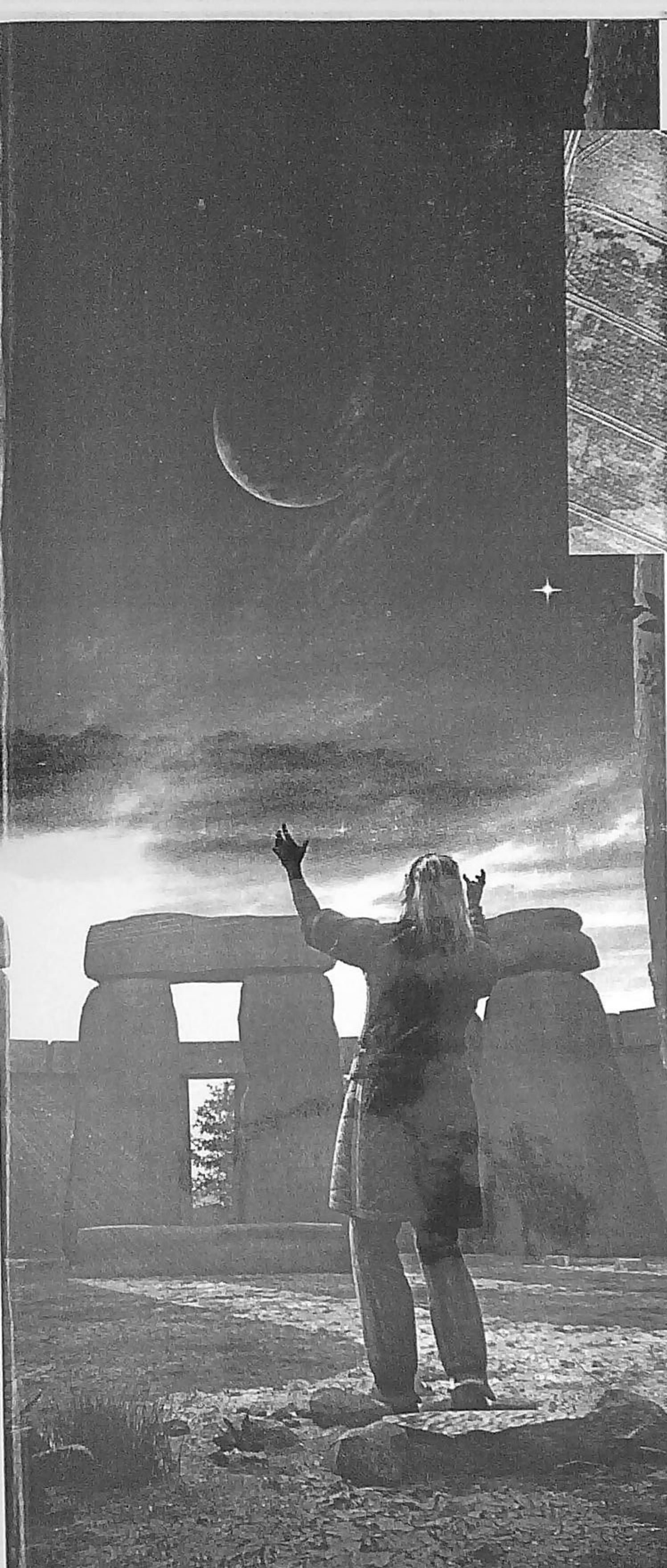
attend. Quelques instants plus tard, pour la première fois en quatre saisons, la lumière blafarde du Soleil levant jaillit par une minuscule ouverture et tombe droit sur lui. Satisfait, Ülrix s'en va porter la nouvelle aux siens : le solstice d'hiver a eu lieu aujourd'hui.

Allons bon ! Voilà que nos ancêtres de l'âge de pierre deviennent de vrais astronomes, capables de suivre la course du Soleil dans le ciel... C'est bien ce que suggère une récente découverte archéologique faite à Goseck, dans la province de Saxe-Anhalt, à 180 km au sud-ouest de Berlin.



Illustration © Forentz. Photo et document : State Dept for archeology of Saxony-Anhalt





Le site de Goseck, vu d'avion : un simple enclos circulaire percé de trois ouvertures, dont deux orientées sur le lever et le coucher solaire lors du solstice d'hiver. Deux mille ans séparent cet "observatoire" de Stonehenge, mais les deux monuments ont gardé, profondément inscrite en eux, la trace d'une activité astronomique très ancienne.

Les restes d'un monument circulaire de 75 m de diamètre, aux allures d'enclos à chèvres, ont été repérés au beau milieu d'un champ de blé. Érigé aux alentours de 5000 av. J.-C., il se composait probablement de plusieurs anneaux concentriques, surmontés de palissades en bois à hauteur d'homme. Chacun de ces murs était percé de trois portes : l'une orientée pile au nord, l'autre au sud-est, la troisième au sud-ouest. Ainsi, si Ūlrix se plaçait au centre de l'enceinte le jour du solstice d'hiver, il pouvait voir le Soleil se lever dans la porte sud-est et se coucher dans la porte sud-ouest. *"Nous avons calculé la position du Soleil dans la région il y a 7000 ans, explique Wolfhard Schlosser, astronome à la Ruhr University, à Bochum. Ça coïncide !"* Conclusion des archéologues germaniques : le tout premier observatoire de l'histoire de l'humanité a vu le jour à Goseck il y a 7000 ans.

Ce n'est pas la première, et ce ne sera sans doute pas la dernière tentative de repousser la date de naissance de l'astronomie aux calendes préhistoriques. Le précédent détenteur du titre de "premier observatoire du monde" n'était autre que le majestueux Stonehenge, cathédrale minérale édiflée par étapes entre -3000 et -1700 par une poignée d'agriculteurs et d'éleveurs qui ne disposaient pour tous outils que de leurs mains, de haches de pierre, d'omoplates et de bois d'animaux. Il repose au centre d'un cercle de 100 m de

De la préhistoire à l'histoire

↘ Le Néolithique, dernière période de la préhistoire, débute vers 10000 av. J.-C. au Proche-Orient. Les hommes se sédentarisent et se mettent à l'agriculture. Ce nouveau mode de vie atteint l'Europe vers -6500 et se généralise peu à peu. Les paysans européens commencent à édifier leurs grands tombeaux mégalithiques vers -4500. Les Mésopotamiens inventent l'écriture vers -3300, la pyramide de Chéops est bâtie en -2550. L'Europe entre dans l'âge du bronze vers -2300, les Chinois laissent une observation d'éclipse, la première, en -1876. Les mégalithes sont abandonnés vers -1500, l'Europe entre dans l'âge du fer en -1000 et les Celtes arrivent peu après.

diamètre, délimité par un talus. À l'intérieur de cet enclos, les indigènes ont creusé 56 trous, dits d'Aubrey (un archéologue anglais), régulièrement espacés et arrangés en cercle. Ils ont commencé à y élever un monument de pierres bleutées, puis l'ont abandonné pour charrier des blocs de grès de 4 m de haut et pesant leurs 25 tonnes. Ils les ont érigés en cercle complet et coiffés de linteaux. Ils ont disposé dedans d'autres menhirs et ouvert sur le flanc nord-est du fossé initial une large et longue voie, l'Avenue. Ils ont posé deux pierres sur cette route : la Heel Stone ("pierre talon") et un caillou anonyme, tombé depuis, distant d'environ 2 m. Le jour du solstice d'été, un observateur installé au centre du cercle de Stonehenge voyait le Soleil se lever entre ces deux roches...

Au milieu des années 1960, l'astronome Gerald Hawkins affirma y avoir repéré pas moins de vingt-sept orientations astronomiques significatives. Son confrère Fred Hoyle, adversaire historique de la théorie du big bang, embraya et décréta que Stonehenge était à la fois un observatoire,

Carnac compte 3 000 menhirs disposés en plusieurs rangées parallèles (en haut). C'est un vaste puzzle : il manque des milliers de pierres et les archéologues ne se prononcent pas sur l'orientation des survivantes. L'alignement de Stonehenge (ci-contre) semble d'abord avoir été lunaire. Il aurait été rectifié ensuite pour faire face au Soleil levant lors du solstice d'été.

un calendrier et un calculateur à éclipses. Ceux qui y officiaient marquaient les dates des levers remarquables de la Lune et du Soleil en déposant des cailloux dans les trous d'Aubrey. Ils les déplaçaient de temps en temps en suivant des règles précises, et le jour où un marqueur solaire et un marqueur lunaire se trouvaient dans un même trou, hop ! il y avait éclipse.

De l'autre côté de la Manche, le grand ensemble mégalithique de Carnac fut élevé à son tour au noble rang d'observatoire par Alexander Thom, ingénieur écossais à la retraite et archéoastronome autoproclamé. D'après lui, les maniaques qui ont commencé à dresser ces milliers de pierres vers

-4500 les avaient alignées sur la direction du lever du Soleil lors des solstices, et celle qu'il occupait au milieu de l'été. Ils ont casé le Grand Menhir brisé (long de 20 m et gisant aujourd'hui en quatre morceaux sur le sol) à l'intersection de plusieurs droites qui indiquaient très précisément les directions des positions extrêmes des couchers et des levers de la Lune. Ces dernières changent au cours du mois et se baladent entre deux frontières nord et sud. À cause de certaines anomalies de l'orbite du satellite, ces maxima eux-mêmes oscillent entre deux limites en suivant une période de 18,5 ans. Au total, il y a huit positions lunaires remarquables, repérées chacune



par l'alignement de deux pierres situées de part et d'autre du Grand Menhir et distantes parfois de plusieurs kilomètres.

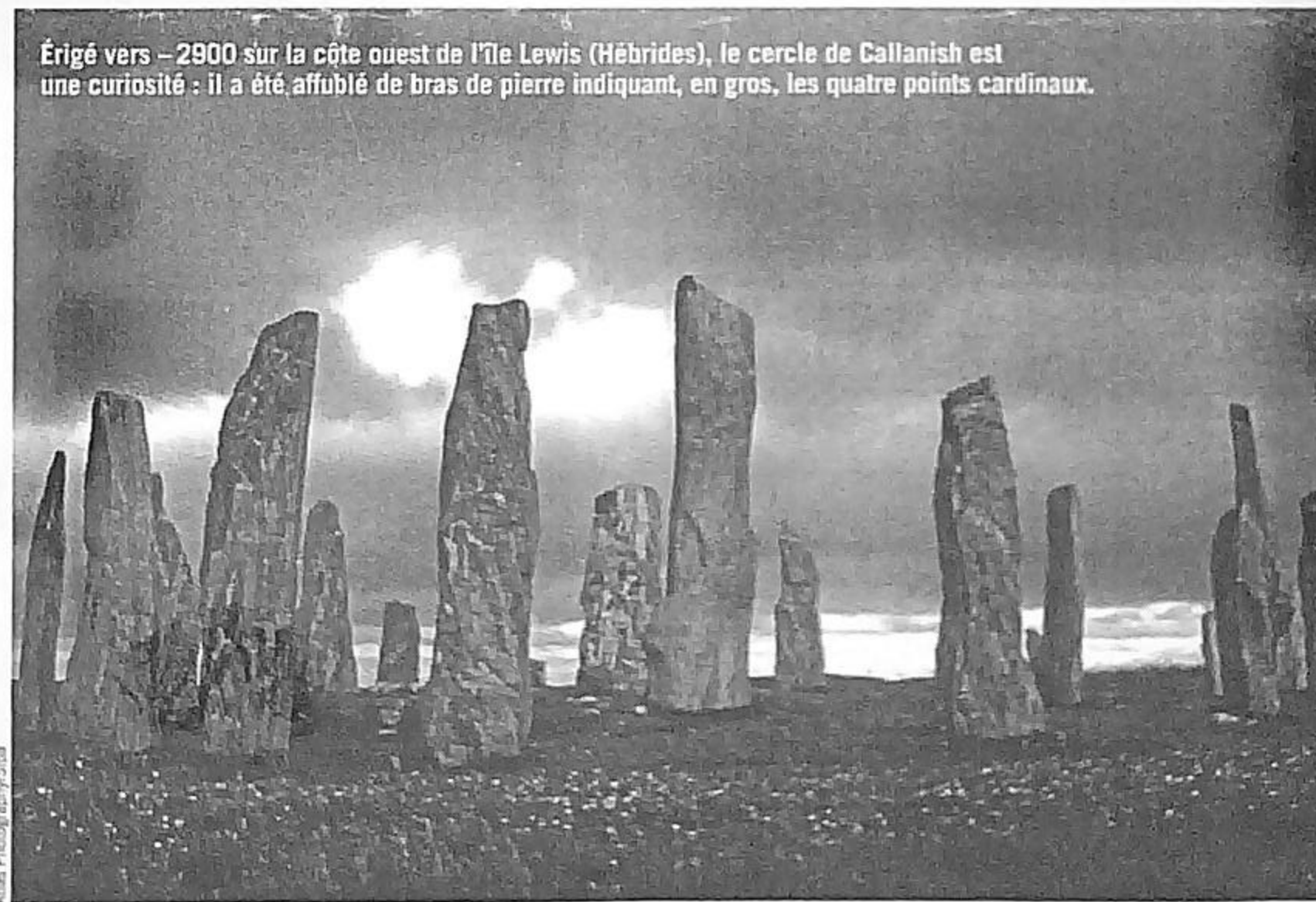
Les ambitions astronomiques de Carnac et de Stonehenge ont été largement revues à la baisse depuis. L'archéologie a découvert par exemple que les trous d'Aubrey avaient été remblayés peu de temps après leur creusement. Beaucoup avaient servi de poubelles, récoltant résidus de sacrifices et cendres humaines. À Carnac, Thom avait d'abord tracé les grandes directions lunaires puis s'en était allé repérer les menhirs qui collaient avec. La densité de pierres dressées sur le site et alentour étant la plus importante au monde, il avait de fortes

chances de tomber sur le bon caillou... De plus, certains de ses élus se sont révélés postérieurs au Grand Menhir, lequel n'a peut-être jamais été debout. Rien ne prouve que les menhirs sont restés là où ils avaient été plantés : "Carnac a été restauré en 1890 et on a redressé des pierres pour qu'elles soient précisément alignées avec le Soleil, explique l'archéologue Serge Cassen, de l'université de Nantes. Il y a des écarts de 80° entre certains alignements actuels et ceux relevés avant 1890." Ensuite, pourquoi les astres ? "Il n'existait pas de cités États à cette époque, la société n'avait pas besoin de faire des prévisions ni de découper le temps de manière précise. Nous savons à présent que les menhirs suivent l'orientation des failles géologiques de la zone broyée sud-armoricaine, nord-ouest et sud-est, coïncidant avec la course du Soleil. Je pense personnellement qu'ils ont plus un rapport avec la mer qu'avec le ciel."

L'orientation solaire de Goseck ne fait, elle, apparemment aucun doute mais l'empressement des Allemands à qualifier leur enclos d'observatoire laisse fort dubitative une partie de la communauté des archéoastronomes. Tania Ruiz, astrophysicienne à l'université de Leicester (Grande-Bretagne), temple de l'astronomie préhis-



torique, est sceptique : "Seulement 15 % du site ont été fouillés. Il est trop tôt pour tirer des conclusions. En outre, il faut être très prudent sur les termes employés. Pour moi, un observatoire est un lieu utilisé pour collecter des données afin d'apprendre des choses nouvelles sur le ciel. Ce n'était certainement pas le cas de ce monument."



Érigé vers -2900 sur la côte ouest de l'île Lewis (Hébrides), le cercle de Callanish est une curiosité : il a été affublé de bras de pierre indiquant, en gros, les quatre points cardinaux.

Les cercles de pierres disparus

➤ Les mégalithes sont les grandes tombes et les monuments en pierre érigés par les hommes du Néolithique entre -4500 et -1500. Ils ensevelissaient leurs morts sous d'imposants monticules pierreux appelés cairns. Ils dressaient aussi de grandes pierres, les menhirs, parfois disposés en files ou en cercles.

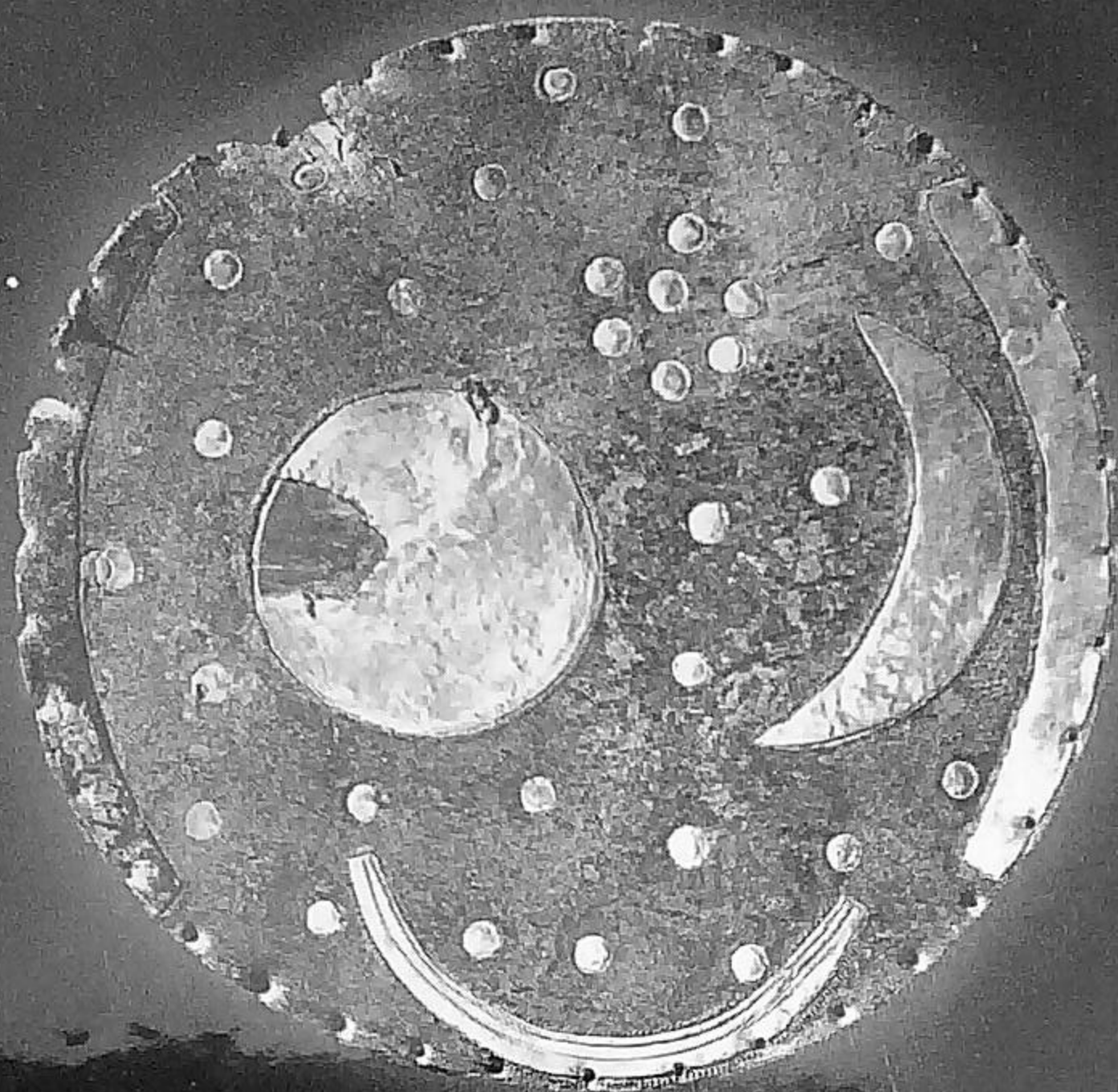
h. 34

Beaucoup de mégalithes (lire p. 31) sont eux aussi en prise directe avec le ciel. Le tombeau irlandais de Newgrange par exemple, construit entre -4000 et -3000, possède un couloir de 19 m menant à la chambre où reposaient les défunts. Son entrée principale était fermée par une lourde pierre et ses architectes avaient prati-

Une fois par an, les lueurs du Soleil levant viennent éclairer la chambre funéraire

qué une seconde ouverture juste au-dessus. Lors du solstice d'hiver, la lumière du Soleil levant entrait par cette petite fenêtre et pénétrait jusqu'à l'intérieur de la chambre funéraire. Les couloirs de la majeure partie des tombes d'Irlande et d'Angleterre sont orientés vers l'est et évitent le nord, zone où ni le Soleil ni la Lune ne se lèvent jamais. Certains regardent clairement dans les directions lunaires, comme les cairns de Clava, en Écosse, et des édifices irlandais étudiés récemment.

L'astronomie des cercles de pierres est moins nette, mais là aussi il semblerait que leurs bâtisseurs aient favorisé certaines directions luni-solaires, comme à Stonehenge. Les raisons pour lesquelles ils l'ont fait, ainsi que celles qui les ont poussés à ériger ces monuments, restent un profond mystère. C'était peut-être purement symbolique, une représentation grandeur cosmique des cycles de la vie et de la mort, associée à un culte funéraire. L'hypothèse

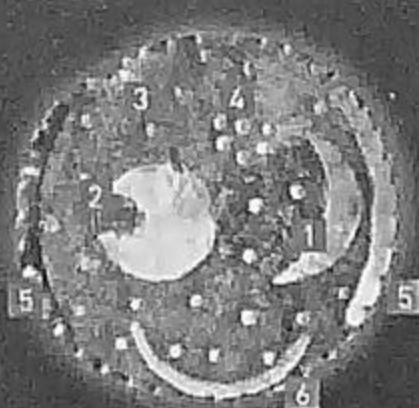


Le ciel sur un plateau

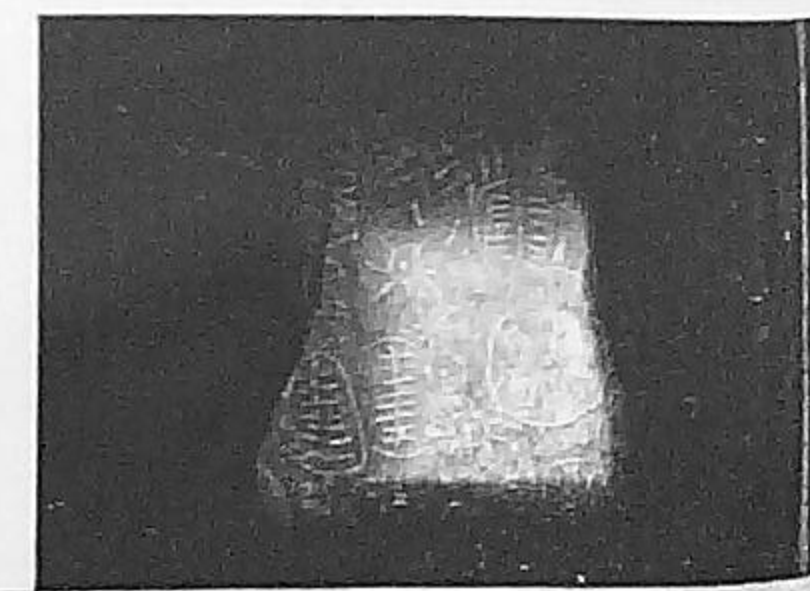
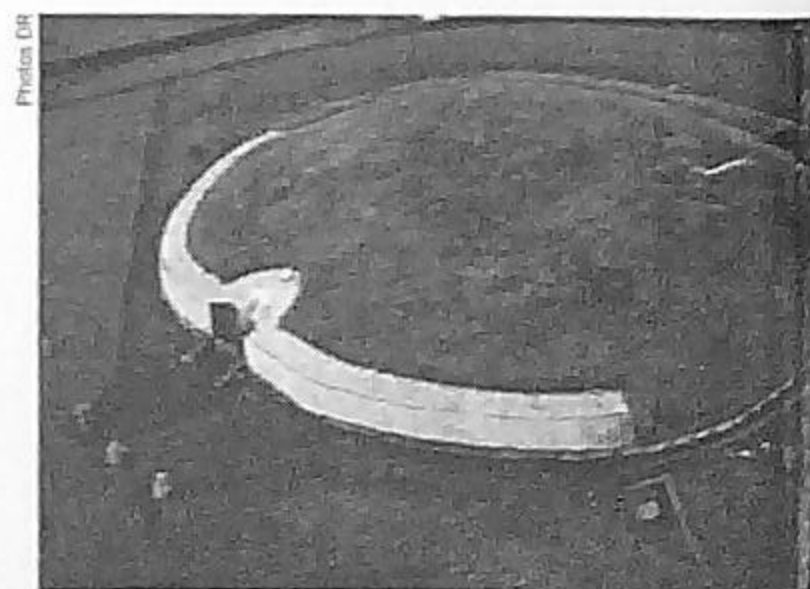
↳ **"Le plus important est que vous restiez en vie. Il nous arrive de perdre des gens lors de telles transactions."** Dans la tête d'Harald Meller, directeur du musée préhistorique de Halle, cette dernière recommandation de l'officier de police suisse sonne encore comme une sentence. En juillet 2002, déguisé en riche amateur de vieilleries, il est entré en contact avec les détenteurs du disque de Nebra, déterrés illégalement en 1999 grâce à un détecteur de métaux. Proposé sur le marché noir depuis plusieurs années, son prix avait été fixé par les deux parties à 400 000 dollars. Aujourd'hui considéré comme la plus ancienne représentation du cosmos, il vaut en réalité la bagatelle de 10 millions de dollars ! Une fois l'affaire conclue, Harald Meller n'a eu qu'à appeler la police, qui a cueilli les pilleurs de tombes quelques minutes plus tard. Le disque de Nebra est désormais aux mains des scientifiques, qui comptent bien lui extorquer tous ses secrets.



Le disque de Nebra, découvert à 25 km de Goseck, est la plus ancienne représentation du cosmos connue. Les analyses en laboratoire ont permis de le dater : sa réalisation remonte à 3 600 ans.



Sur ce disque de bronze figurent (incrustés à la feuille d'or de Transylvanie) un croissant de Lune 1, la Pleine Lune 2 (ou le Soleil selon les interprétations), trente-deux étoiles 3, l'amas des Pléiades 4, deux arcs de cercle symbolisant les positions du Soleil à l'horizon 5. La signification du troisième arc 6 reste douteuse : il s'agirait soit de la Voie lactée, soit d'une barque solaire symbolisant le parcours nocturne de l'astre.





L'anneau de Brodgar (Écosse), un temps considéré comme un observatoire lunaire, est aujourd'hui indéchiffrable. Le complexe écossais de Clava (en bas) est luni-solaire. Certains de ses cairns font face au Soleil couchant lors du solstice d'hiver, d'autres regardent vers la Lune.



cela cinq ans, un curieux objet, considéré comme la plus ancienne carte du ciel connue, a été exhumé par des "chasseurs de trésor" à 25 km de Goseck, non loin de la petite bourgade de Nebra (voir encadré p. 32). C'est un somptueux disque en bronze de 32 cm de diamètre, constellé de cercles, de points et de croissants dorés, où les archéologues ont reconnu la Lune, les Pléiades, ainsi que deux arcs de cercle représentant la course du Soleil sur l'horizon. Or, l'écart entre les extrémités inférieures de ces deux arcs (l'une indiquant le lever, l'autre le coucher du Soleil au solstice d'hiver) est le même (97,5°) qu'entre les deux portes méridionales du site de Goseck ! Ce disque a été trouvé dans un enclos circulaire en bois au sommet de la colline de Mittleberg, un véritable observatoire naturel aux dires des astronomes. "Là-bas, le jour du solstice d'été, le Soleil se couchait exactement derrière la montagne de Brocken, le sommet de la

d'un calendrier rudimentaire n'est pas non plus à exclure. "Bien sûr, il ne s'agit pas d'un observatoire au sens où nous l'entendons actuellement, précise François Bertemes, archéologue à l'université de Halle et codécouvreur de Goseck. Ces hommes observaient le ciel à des fins pratiques, pour fixer la date de certaines festivités par exemple. Le

monument de Goseck devait également servir de 'temple' où se pratiquaient certains rites, notamment des sacrifices." Des crânes de bœuf, des ossements humains à demi-brûlés y ont été trouvés, preuve qu'il s'y tenait des fiestas d'un genre douteux. De là à conclure que c'est parce qu'ils vouaient un culte (sanglant) au Soleil que nos bâtisseurs de cirques connaissaient si bien sa course dans le ciel, il n'y a qu'un pas...

Observatoire ou pas, Goseck a encore beaucoup de choses à nous révéler des mœurs astronomiques de nos ancêtres. Ses heureux découvreurs soupçonnent en effet Ulrix et les siens d'avoir donné naissance à une longue lignée d'astronomes. Il y a de

région, situé à 80 km au loin", explique Wolfhard Schlosser. L'âge estimé du disque de Nebra étant de 3 600 ans, il est tentant de le considérer comme le fruit d'une longue tradition "astronomique" amorcée à Goseck 3 400 printemps auparavant.

"N'oublions pas que ces anciens Européens étaient des agriculteurs, rappelle François Bertemes. L'observation du Soleil et des astres leur fournissait probablement de précieux repères pour fixer les périodes de semences et de récoltes." Ulrix n'était sans doute pas le Hubert Reeves du Néolithique, mais une chose est sûre : l'homme a essayé de comprendre le mouvement des astres bien plus tôt qu'on ne l'imaginait. ●

L'orientation du tombeau de Newgrange (en haut) vers le lever du Soleil lors du solstice d'hiver est classique. Celle du cairn irlandais de Loughcrew est plus rare : sa chambre funéraire (ci-contre) reçoit la lumière de l'astre à son lever lors des équinoxes de printemps et d'automne.

h. 33

Druidien - Lugonacatis 2004

Assemblée universelle
des Druides d'Arduina

Ronxy #2 - 4960 Bellevaux

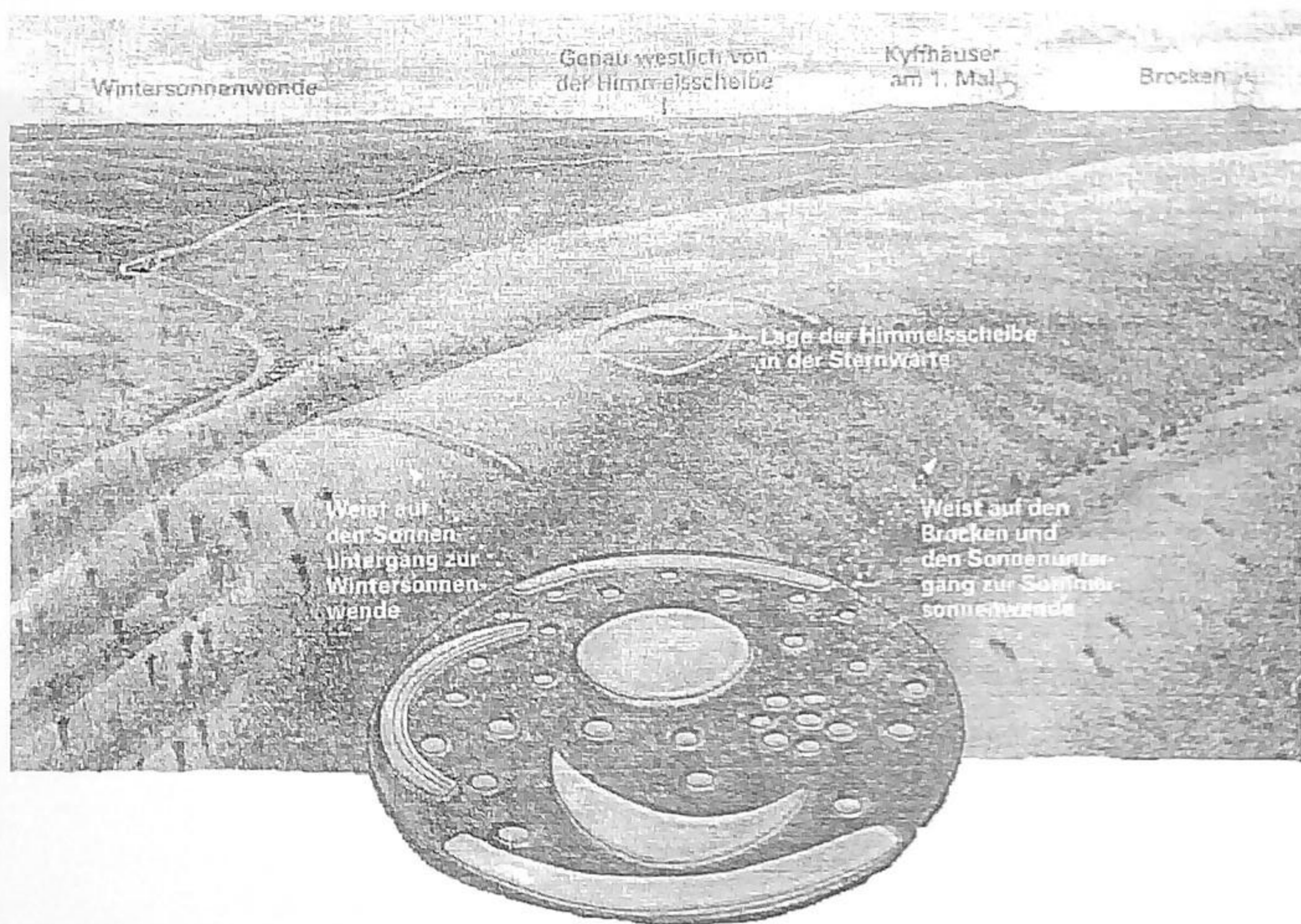
Belgique

Le disque astronomique de Nebra

par Amarkolitan'

À l'époque de la R.D.A., les sites archéologiques de l'Allemagne centrale étaient préservés de toutes visites de pilliers, régime totalitaire oblige... Malheureusement, depuis la Réunification allemande, les "chercheurs de trésors" et les pilliers de tombes se sont littéralement abattus sur cette région. C'est ainsi la police a pu saisir, après des péripéties complètement rocambolesques dignes d'un roman policier, un disque retrouvé en Saxe-Anhalt, en compagnie de deux épées, deux haches et d'un burin, objets qui eux ont malheureusement disparus au marché noir.

Le Tribunal cantonal de Halle attribua la trouvaille au Musée régional de la Préhistoire du Land de Saxe-Anhalt. Les aveux de l'auteur des faits ont permis d'apprendre l'endroit de la découverte de l'objet. Ce disque astronomique est la plus ancienne représentation du firmament que l'on connaisse. Les archéologues estiment qu'il a été utilisé comme calendrier religieux et agricole. La découverte est d'autant plus surprenante que la préhistoire européenne n'a pas livré beaucoup de représentations imagées.



Le disque et l'endroit de sa découverte. La flèche de gauche indique la direction du couchant au solstice d'hiver, la flèche de droite la direction du couchant au solstice d'été. Les sept étoiles des Pléiades sont dans le prolongement de la pointe droite du croissant.

markolitan'

nt
ment,
tombes
près des
e
urin,

histoire
de l'endroit
sensation
comme
de la



Il a dû être enterré vers 1.600 ans avant notre ère sur le Mittelberg près de la ville de Nebra en Saxe-Anhalt. C'est là que les archéologues ont sans doute mis à jour le plus ancien observatoire astronomique qui soit. À l'Âge du Fer, une enceinte circulaire de 160 m de diamètre y délimitait sur le sommet arrondi le domaine sacré du profane. Cette crête était déjà utilisée 5.000 ans avant notre ère comme poste d'observation, déclare Harald Meller, directeur de l'Office régional d'Archéologie de Saxe-Anhalt. « Imaginez l'endroit déboisé, comme il l'avait été à cette époque et, au solstice d'été, vous apercevez le Brocken, situé à 80 km. » poursuit-il en tenant une reproduction du disque à hauteur de son visage pour effectuer un repérage comme le faisaient les prêtres de cette époque.

Non loin de là, sur le Brocken dans le massif boisé du Harz, où des danses rituelles ont encore lieu dans la nuit de Walpurgis (veille du 1^{er} mai), on a retrouvé une hache rituelle vieille de 3600 ans, rappelant que des cérémonies religieuses y été déjà célébrées à l'Âge du Bronze.

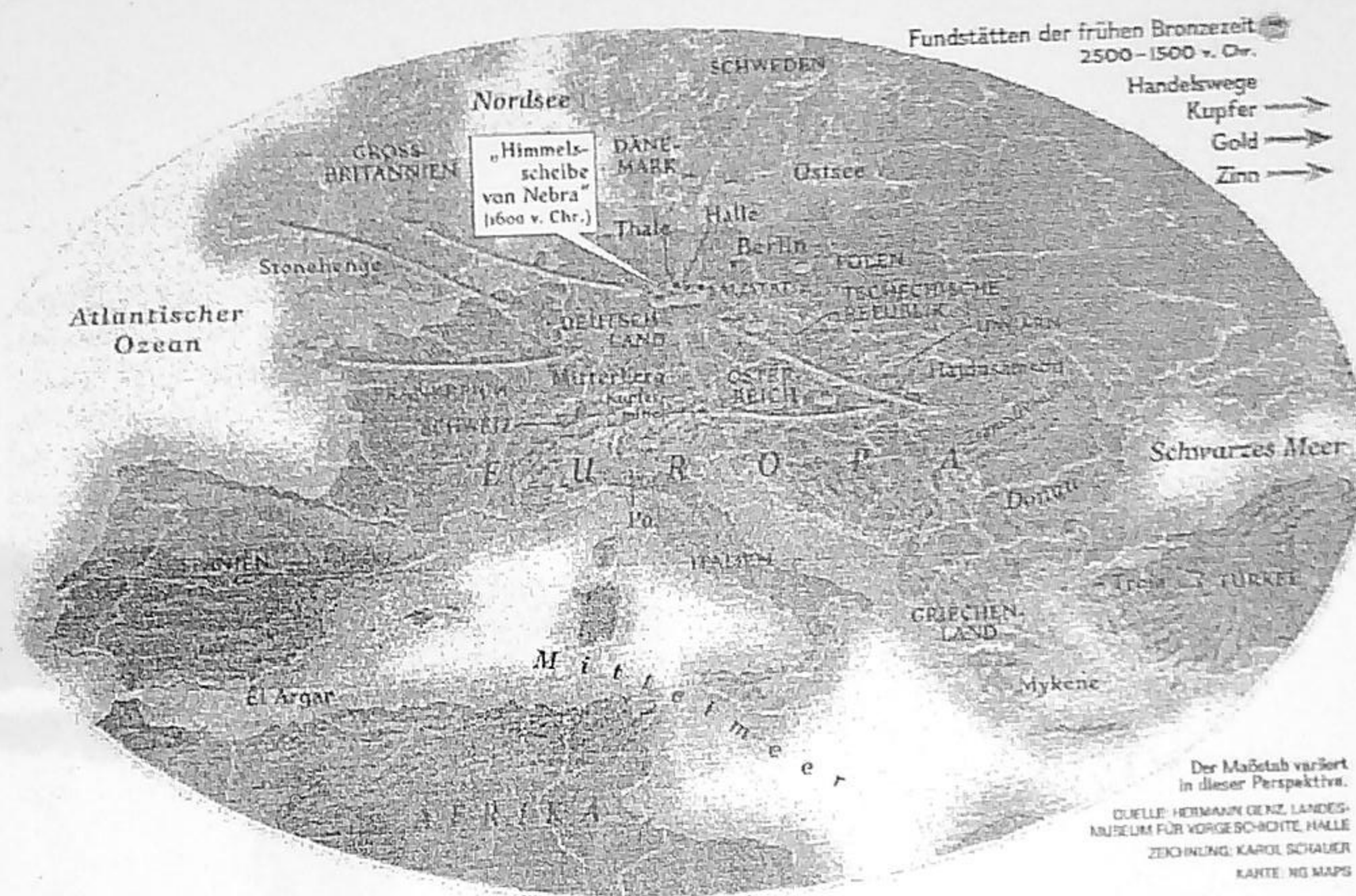
Wolfhard Schlosser, astronome à l'Université de Bochum (Westphalie), étudie depuis plusieurs années les emplacements circulaires de la préhistoire. La sensation, déclare-t-il, c'est que pour la première fois, on n'a plus seulement un site mégalithique comme Stonehenge en Angleterre, mais bien un "mode d'emploi" de tels sites.

L'artisan ou l'artiste qui a confectionné ce disque devait être un expert en métallurgie, connaissant parfaitement leurs propriétés et les secrets des alliages. Il savait qu'il ne fallait qu'une petite quantité du précieux étain pour rendre le bronze à la fois malléable et dur. Il y a ensuite inséré les corps célestes : croissant de lune, étoiles et soleil en or, ainsi qu'une nef et les arcs de l'horizon. Une fois de plus, l'archéologie permet de corriger les livres d'histoire car cette technique n'est sensée être connue en Europe que 500 ans plus tard. Le cuivre utilisé vient des Alpes autrichiennes, l'or des Carpates, comme l'ont confirmé les analyses effectuées par un accélérateur de particules à Berlin.

La couleur verte du disque vient de l'oxydation du cuivre (vert-de-gris) ; à l'origine, il devait être noir foncé pour figurer le ciel nocturne. L'un des arcs donne l'impression d'avoir été péniblement rajouté entre les étoiles ; l'or utilisé à cet effet est d'une autre composition, ne comportant que 15% d'argent, ce qui lui donne un aspect plus rougeâtre. La représentation religieuse du soleil à l'Âge du Bronze peut référer à l'Égypte où le dieu-soleil s'en va chaque soir se reposer dans une barque qui le mène de l'horizon occidental à travers l'Autre-Monde pour revenir le lendemain matin à l'orient. Le char solaire de Trondholm en Suède illustre un mythe analogue : ici, c'est un cheval qui entraîne le soleil dans sa course. Les astronomes, cependant, par comparaison avec le ciel nocturne, préfèrent voir dans cette "barque" la partie la plus lumineuse de la Voie lactée.

chant au
biles des

À cette époque, en effet, le commerce entre le nord de l'Europe et la Méditerranée florissait déjà ; on retrouve par exemple l'ambre de la Baltique en Égypte ou des boucles d'oreilles d'Europe centrale dans les temples de Byblos, et des sièges pliants dont le modèle est originaire d'Égypte dans le nord de l'Europe.



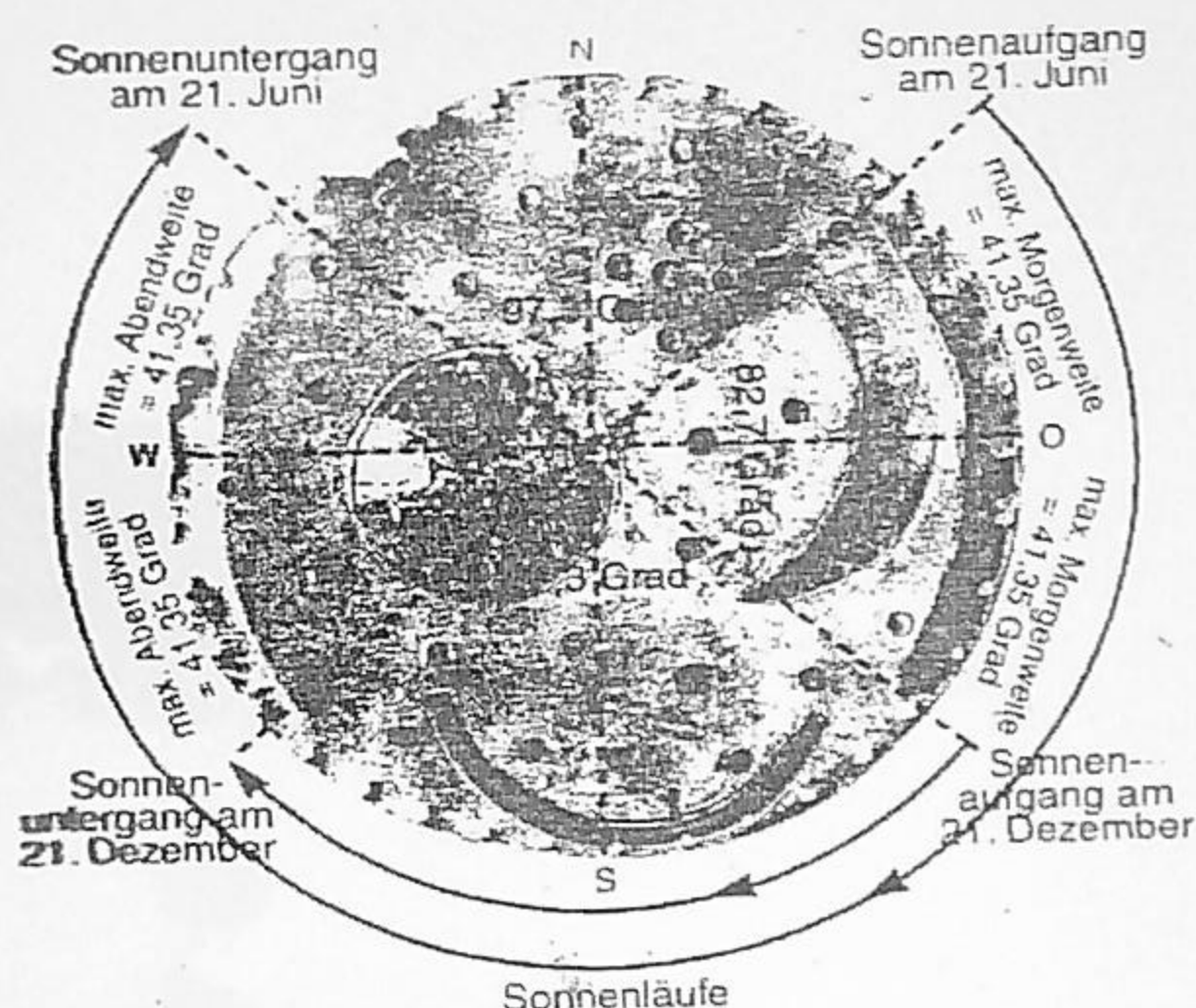
Les principaux sites et les routes commerciales en Europe à l'Âge du Bronze :
Kupfer = cuivre, Gold = or, Zinn = étain

Cette région qui a un des sols les plus fertiles d'Allemagne connaissait à l'époque une activité économique florissante. On y extrayait en outre le cuivre, l'argent, l'or et l'étain et on y trouve d'abondantes sources salines. On connaît l'importance du sel, notamment au premier Âge du Fer avec le développement des principautés celtiques, pour la conservation des aliments, le tannage du cuir, le travail du métal et l'élevage. L'extension des surfaces cultivées par des défrichages sur de vastes étendues jusqu'en moyenne montagne atteste des profonds changements dans la société européenne de l'époque.

Pourtant, contrairement à l'Afrique du nord ou à l'Asie mineure, où l'Égypte, l'empire des Hittites ou Babylone formèrent des États strictement hiérarchisés, l'espace de l'Europe centrale est, semble-t-il, resté sans un foyer de pouvoir bien fixe. Pas de villes fortifiées et emmurées, mais des villages ouverts avec des maisons en torchis.

32
an
les
pa
te
cr
70
fr
d'
c
ré
s
d

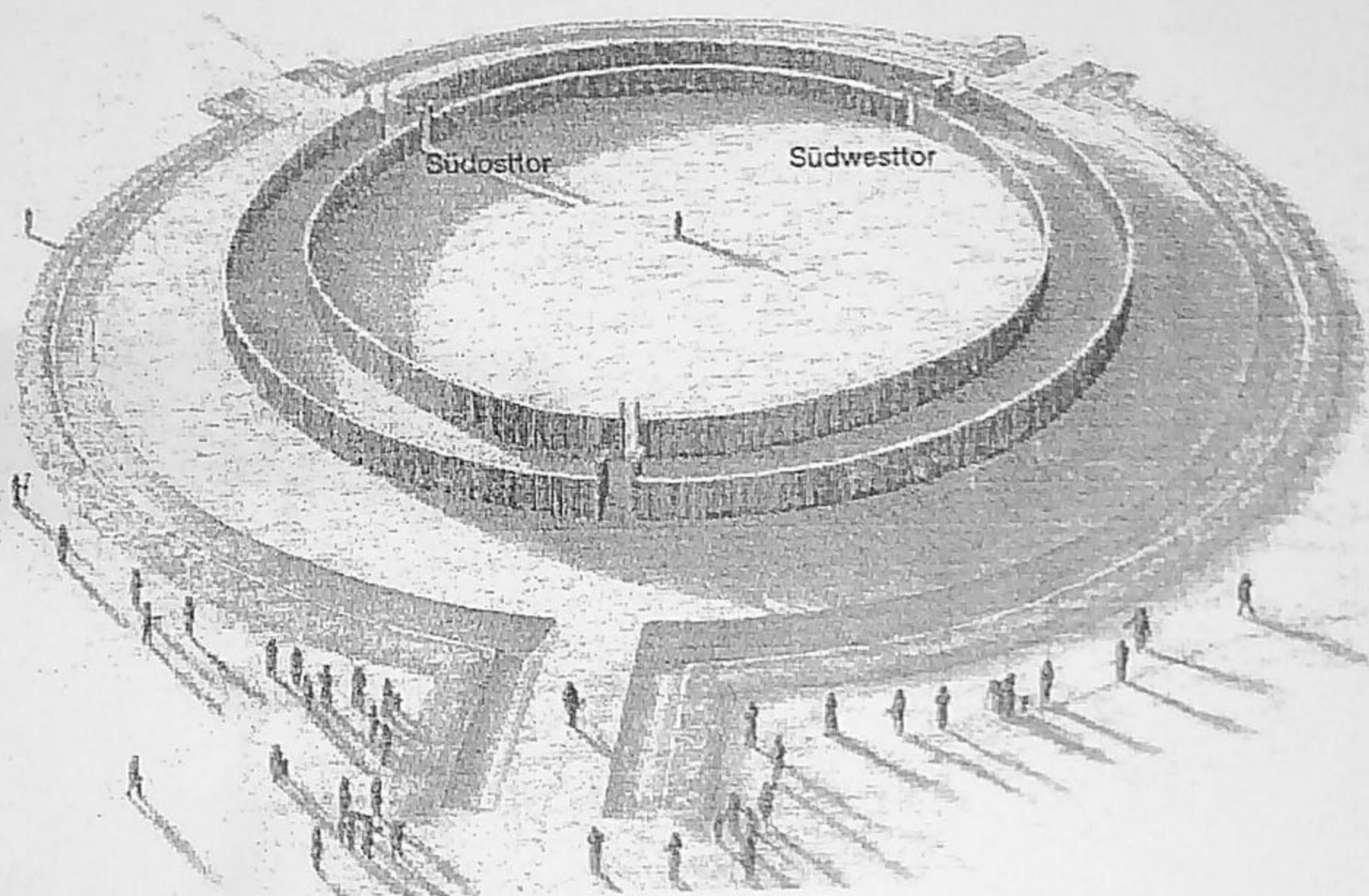
32 étoiles ont été fixées sur le disque, 25 d'entre elles y représentent le ciel étoilé, un arrière-plan neutre en quelque sorte, sur lequel ressortent les 7 dernières, représentant les Pléiades. L'observation de cette constellation était, à l'Âge du Bronze, particulièrement importante, car après leur dernière apparition, le 9 mars, commençait le temps de l'ensemencement. À leur emplacement, on pouvait alors observer un fin croissant de lune, observable pour la première fois. Hésiode, le poète grec, écrivait vers 700 avant notre ère : « Lorsque la constellation des Pléiades, filles d'Atlas, s'élève au firmament, commence alors la récolte, et laboure lorsqu'elle en redescend. » En d'autres mots, quand au mois de mars, les Pléiades n'étaient plus visibles, commençaient le temps des labours et des semis ; par contre, lorsqu'elle réapparaissaient au mois d'octobre, c'était le moment d'aiguiser les faucilles car la saison agricole finissait avec les moissons. Lorsque Hésiode écrivait ces mots, le disque de Nebra avait déjà 9 siècles d'existence.



Sonnenläufe : courses du soleil
 Sonnenaufgang : lever du soleil
 Sonnenuntergang : coucher du soleil

C'est ainsi que l'on peut interpréter le "soleil" du disque comme étant la pleine lune et le croissant comme étant la nouvelle lune. Le navire est un symbole religieux majeur de l'Âge du Bronze. Les prêtres de cette époque ne disposant vraisemblablement pas de montre, il leur était plus difficile de situer exactement les plus importantes fêtes de l'année : les solstices ; par contre, le moment des équinoxes, où le soleil se lève exactement à l'est, est plus aisé à déterminer. Il leur fallait donc calculer les fêtes du solstice comme étant le jour situé précisément entre les équinoxes.

Il est aussi intéressant de savoir que l'on a découvert à 25 km à vol d'oiseau de Nebra un observatoire solaire qui servait également de sanctuaire et qui est 7.000 ans plus ancien que Stonehenge dont la première construction date d'il y a environ 5.000 ans. Du portique situé au sud-est, on pouvait voir le soleil se lever au solstice d'hiver, tandis que le couchant pouvait être observé du portique situé au sud-ouest. Et si l'on trace de ces deux portiques une ligne vers le centre, on obtient un angle de $97,3^\circ$ (avec un angle complémentaire de $82,7^\circ$ sur le disque de Nebra, voir l'illustration) : cet angle correspond à peu près à celui parcouru par le soleil au solstice d'hiver en Allemagne centrale au premier Âge du Bronze. Les archéologues y voient la preuve de la confection du disque dans ce sanctuaire de Goseck car l'angle serait plus petit au Danemark et plus grand en Italie, par exemple. Sur le disque, les extrémités des arcs représentant l'horizon forment d'un côté les levers du soleil au solstice d'hiver et au solstice d'été, sur l'autre côté, les couchants correspondants.



À cette époque, entre 2.000 et 1.500 avant notre ère, l'Europe centrale connaît une impulsion novatrice marquante : les forgerons découvrent comment transformer le cuivre malléable en un bronze dur par adjonction de 4 à 10 % d'étain, créant ainsi le point de départ de l'utilisation quotidienne d'armes, d'outils, d'instruments aratoires et de véhicules. D'autre part, la domestication de chevaux de petites tailles apportent à l'élite des guerriers une mobilité nouvelle. Comme nous le savons déjà pour les Celtes, les artisans étaient des personnages très considérés dans ces sociétés. La demande en objets d'art augmentant, ceux-ci n'avaient plus le temps de se procurer leur alimentation en élevant du bétail ou en cultivant les champs et étaient, par conséquent, nourris par les paysans. Le développement des véhicules joue également un rôle prépondérant à cette époque et entraîne l'arrivée d'une nouvelle classe sociale : les marchands.

L'invention la plus importante de l'Âge du Bronze est cependant l'épée. À l'Âge de la Pierre, l'homme avait appris à tuer l'animal ; à présent, il possède la première arme capable de tuer des hommes. C'est sans doute grâce à cette puissance que certains vont pouvoir s'ériger en souverains et créer des sociétés hiérarchisées. Le caractère brutal de cette lutte pour le pouvoir se manifeste par les protections entourant les villages et par la naissance des premières fortifications.

Avec le passage du Bronze moyen au Bronze récent, on ne dépose plus seulement des armes dans les tombes mais également des objets de prestige en or, des perles de la vaisselle en bronze, des chevaux et des véhicules en miniatures et même plus tard, des ustensiles de toilette comme des rasoirs, pinces à épiler et chaises pliantes. Le destin final du disque, enterré rituellement en compagnie de deux épées en bronze de grande valeur, d'un burin et d'un bracelet en spirale, constitue un autre mystère, car cela ne se faisait d'habitude pas. Cela eût été plus compréhensible, si l'on avait retrouvé la dépouille mortelle d'un de ces grands princes, comme celui de Leubingen. Au Musée national germanique de Nuremberg, on peut voir une représentation d'un de ces princes ou grands-prêtres avec un collier en or, figure énigmatique baignée par un clair de lune dans un paysage de landes et de lacs. De ce même métal sont constitués ces quatre chapeaux en forme de quille, retrouvés dans le centre de l'Allemagne, longs de 90 cm, incrustés de symboles cosmiques : étoiles, croissants, lunes et cercles. Des couronnes et des calottes en or ont été également retrouvées en Irlande, notamment au XVI^e siècle, mais ont entre-temps malheureusement disparu.



Couvre-chef cérémoniel en tôle d'or travaillée au repoussé (Schifferstadt, Palatinat, Allemagne). Quatre exemplaires du même type ont été retrouvés à ce jour. Ils sont datés vers 1300 av. notre ère. (Historisches Museum der Pfalz, Speyer)

Quel peuple a créé ce disque ? Le *Spiegel* parle de proto-germans (Ur-Germanen), il est de toute façon probant qu'il s'agissait d'Indo-Européens.

En résumé, on peut en tout cas dire que les hommes de cette époque disposaient tant d'un savoir astronomique étonnant que de capacités techniques complexes.

Himmelszauber in Europa

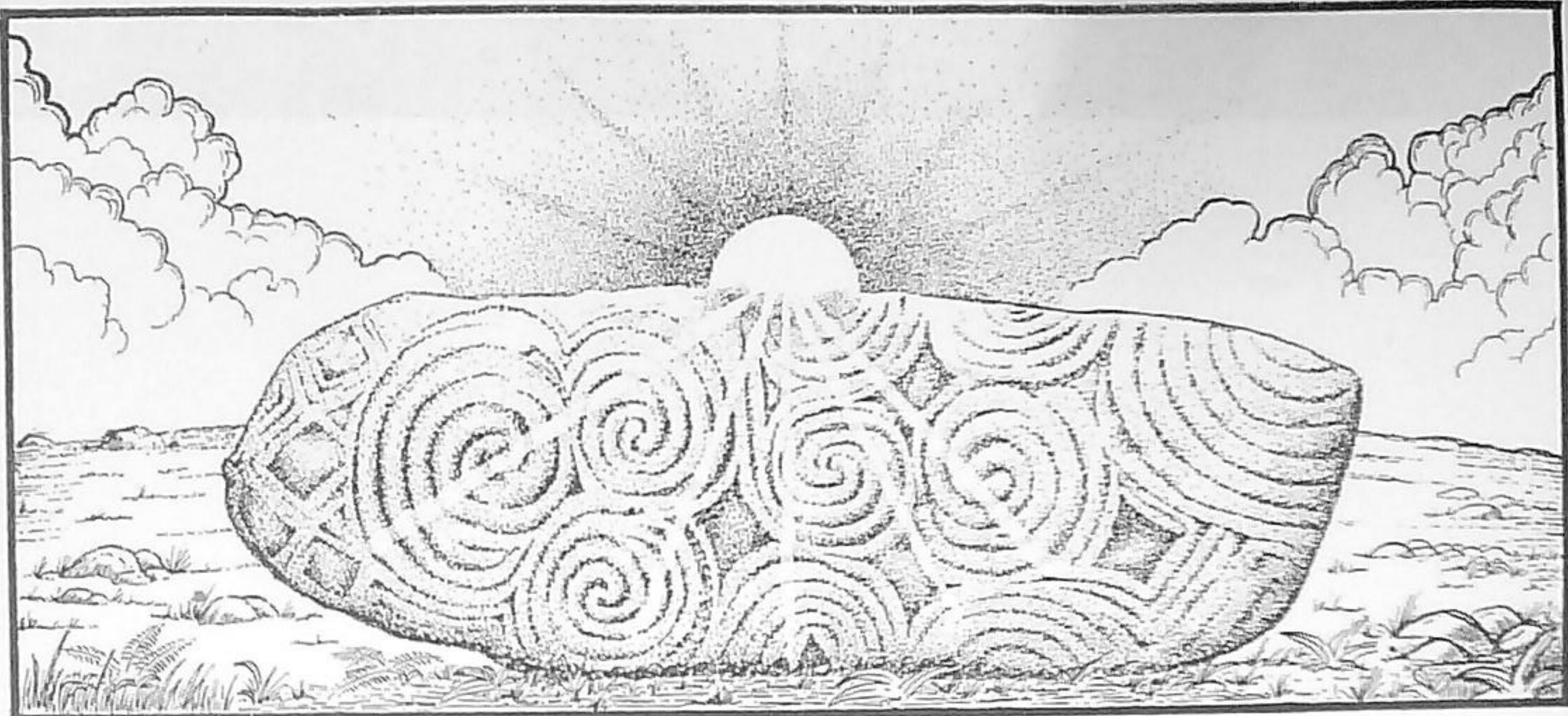
Wichtige Fundorte und Kultstätten aus Jungsteinzeit und Bronzezeit



Les plus importants sites du Néolithique et de l'Âge du Bronze dans le nord-ouest de l'Europe

Sources :

- der Spiegel, n° 48, 25 novembre 2002
- National Geographic, édition allemande de janvier 2004
- P.M. History, juillet 2004
- Émission Q 21 de la télévision allemande WDR



Tramayes 21 mai 2002 -

Mon cher Serf,

Voici une petite documentation dont je ne sais si elle contribuera à éclaircir notre ciel celtique - Il paraîtrait que le Chaudron de Gundestrup représenterait bien certains aspects stellaires - Les deductions de Paul Verdier sont confirmées par Raimonde Reznikoff, qui étudie plus largement les plaques dudit Chaudron - J'aurais partagé cette vision, ultime témoignage du savoir sacerdotal de nos Druides - Quant à la carte stellaire tirée du "Pantheon gaulois" d'Arz Bro Naoned (Bernard Babouneau) - et bien non, le Vieux celtique est absent de la liste des étoiles, c'est parait-il, du breton, ce dont mieux que moi tu seras juge - Les deux Bernard (Daval et Babouneau) l'ont concoctée non sans commettre deux erreurs de taille : 1^o - ils font figurer la couronne australe dans le ciel boreal (!) - alors que la couronne boreale porte le nom d'Ariandach (reine d'argent) - et d'autre part, on peut hésiter à inclure le Dauphin dans l'hémisphère boreal - Tout cela est bien mince, je m'en rends compte, mais ce n'est qu'un début, propre à encourager une recherche plus approfondie -

Je Rembrasse affectueusement ainsi que Denise,
Reuce

ASTRONOMIE CELTIQUE :

L'ÉNIGME DU CHAUDRON DE GUNDESTRUP

par Paul Verdier

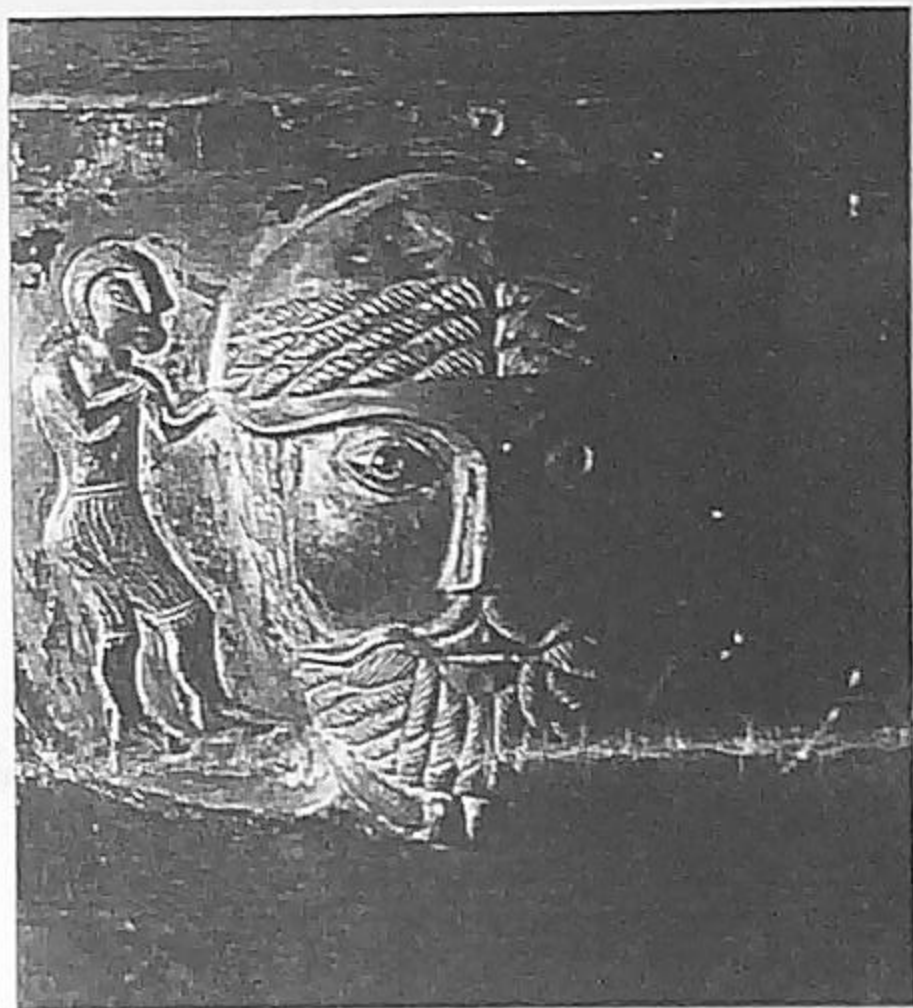
Voir p. 290 et suiv. : de "Les Celtes et le druidisme" R. Bezwiller

Plus d'un siècle après sa découverte, l'admirable objet qu'on appelle le « chaudron de Gundestrup » provoque encore la perplexité. Si l'on ne met pas en doute sa facture celtique – influencée par des courants artistiques orientaux – ni sa datation – vers le I^{er} siècle avant J.-C. –, en revanche, la signification des scènes et des motifs qui le décorent est demeurée énigmatique, aucune des propositions pour l'expliquer n'ayant emporté l'adhésion. En voici une nouvelle, d'importance... astronomique !

Laque extérieure :
le Dieu aux frères gémeaux.

Rappelons que le « chaudron de Gundestrup », actuellement conservé au Nationalmuseet de Copenhague, fut trouvé en 1880, dans une tourbière du Jutland. Il avait été soigneusement démonté et déposé en un endroit sec de cette zone marécageuse. Des quinze plaques d'argent qui le composaient, treize seulement nous sont parvenues. La pièce pèse près de 9 kg, son diamètre est de 68 cm et sa hauteur de 40. Les plaques sont réalisées selon une technique bien connue dans l'art thrace du IV^e au I^{er} siècle avant J.-C., qui travaillait l'argent en fort repoussé et le dorait partiellement. En revanche, le répertoire figuré se rattache pour l'essentiel à des thèmes celtiques.

Il est particulièrement malencontreux que ce magnifique objet ait été affublé du terme de « chaudron ». S'il évoque un peu la forme de l'ustensile de cuisine, sa matière et son décor excluent évidemment un usage culinaire. Quelle fonction pouvait être la sienne ? Pour s'en faire une idée, il faut chercher à comprendre son décor.



Le décor des plaques

Donc, quinze plaques composaient l'ensemble : la première, ronde et concave, forme le fond de l'objet ; six autres, allongées, décorent l'intérieur (une est perdue), et huit l'extérieur (là encore, une est perdue).

Les plaques représentent à la fois des personnages humains des deux sexes et des animaux. A l'évidence, ces derniers ne servent pas d'éléments décoratifs entourant les humains qu'ils accompagnent, mais on notera également qu'aucune plaque ne représente un animal sans humain ou un humain sans animal...

Le vêtement et les activités représentées se réfèrent à un monde policé et cultivé. La posture des êtres est presque toujours hiératique et comme figée dans la contemplation : hommes et femmes se présentent la plupart du temps dans la même position : pour les hommes, bras levés et poings fermés à hauteur des tempes,

pouces tournés vers la tête; pour les femmes, bras croisés devant la poitrine nue ou un seul bras levé.

On ne voit aucune scène d'« action », le mouvement est absent. Ce sont plutôt des sortes de « tableaux de genre », des « logos », où tous les personnages qui font face au spectateur observent des attitudes figées. Les scènes semblent intemporelles.

Le cadre habituel de la vie de l'homme n'est pas représenté: on ne se trouve ni dans un village, ni au sein d'un groupe social déterminé ou identifié, pas de maison, de résidence ou même de temple. Le monde animal n'est pas restreint aux animaux domestiques: à côté de certains de ceux-ci, espèces animales familières des latitudes du monde celtique, on en voit d'autres, sauvages ou parfaitement exotiques, réels ou imaginaires. Seul le taureau, relativement fréquent dans les gravures, est présenté dans des dimensions importantes ou en silhouettes redoublées – voire triplées – dans le même dessin, manière probable d'indiquer l'importance majeure qu'on lui attribue. Ces scènes ne peuvent avoir un caractère descriptif car elles ne se réfèrent pas au monde de l'époque.

Par contre, chaque plaque présente une scène en soi, fermée sur elle-même: il ne s'agit donc pas d'une sorte de bande dessinée porteuse d'un récit. Les humains le plus souvent trônent et on retrouve les mêmes personnages, reconnaissables à leur habillement toujours identique, même s'ils peuvent être à des âges différents de la vie.

Très souvent, le décor autour des personnages est en « à-plat »: la nature végétale y est représentée, partiellement, sous l'aspect de deux plantes grimpantes; l'une, avec fleurs et cotylédons, figure sur une des grandes plaques rectangulaires et ne peut être qu'un pois jeune et vigoureux qui se développe sans s'enrouler sur un support; l'autre est le lierre, dont le feuillage se mêle parfois aux fleurs de la papilionacée précédente.

Des humains – ou du moins des personnages anthropomorphes –, des animaux – dont certains n'appartiennent pas à l'Europe tempérée –, un décor végétal. Des scènes « immobiles ». Quel sens leur donner? Nous étant précédemment intéressé aux calendriers gaulois, étude qui nous amena à nous familiariser avec l'astronomie, lorsque le hasard (ou la curiosité) nous porta à examiner le « chau-



dron de Gundestrup», l'évidence nous sauta aux yeux: chaque plaque se référait à une situation astronomique! Nous allons essayer d'un faire la démonstration en prenant l'exemple de celle qui constitue le fond du chaudron.

Décrivons-la en détail.

C'est une plaque circulaire concave dont le centre est entièrement tenu par un grand Taureau couché, dans une posture telle (notamment pour ce qui concerne le train avant) qu'il semble mort... Le train avant est quelque peu déformé – surtout le membre droit qui suit pratiquement la courbure de la circonférence. Il est pourvu d'une très belle tête à laquelle manquent les cornes qui devaient être d'une autre matière que le métal de la plaque.

L'animal est couché sur une sorte de litière végétale faite des deux plantes précédemment citées: le lierre – que l'on reconnaît à son semis de feuilles –, et les fleurs de la papilionacée. Le lierre est surtout dans la partie gauche; les fleurs sont parsemées sous le ventre de l'animal, proches du sexe réaliste et au-dessus de

Plaque intérieure, dite « de Cernunos »: le dieu de l'équinoxe de printemps maîtrise le Serpent-bélier des équinoxes de « l'année de printemps » à la fin de l'ère du Taureau.

Une représentation tropique lors du changement d'année... Seules y figurent les constellations à l'aplomb des solstices et équinoxes d'alors.

Plaque intérieure: le même dieu de l'équinoxe de printemps (Constellation d'Orion) et l'organisation de la nouvelle année en douze mois luni-solaires (les petits soldats), les positions de ses solstices (cavaliers de la rangée supérieure), la Voie lactée (un végétal horizontal): représentation sidérale de l'année au début de l'ère du Bélier.



l'échine. Précisément au-dessus de celle-ci, deux autres personnages : un homme avec une queue de cheval, vêtu d'un justaucorps ; l'individu, dans une posture soit couchée soit de danse, a les pieds vers la droite, la tête vers la gauche ; le bras droit est armé d'une épée qu'il brandit. A côté de lui, un chien court, queue relevée.

A l'opposé de cette figuration, diamétralement par rapport au chien, un(e) ours(e) à la renverse, apparemment lové sur lui-même, est « couché », roulé en boule sur le dos, sous les sabots arrière du taureau ; ou cet animal est en sommeil, ou bien, lui aussi, est atteint par la mort.

Enfin, au centre de la plaque, sous les sabots de l'animal et à l'aplomb du ventre, un lézard sépare en quelque sorte le semis de feuilles de lierre de celui des fleurs. Cet animal semble bien vivant, tête orientée vers la gauche, tandis que la queue raide est dirigée vers la droite.

Aucune hypothèse n'a jusqu'ici rendu compte de l'association d'un taureau (qui constitue le sujet majeur), d'un chien, d'un(e) ours(e), d'un lézard, d'un homme et de motifs végétaux. Or, quiconque a quelques notions d'astronomie sait qu'il existe des constellations dénommées (dans tout le Bassin et chez les Celtes aussi depuis la plus ancienne antiquité) Taureau, Chien, Ourse et Léopard. Peut-on les voir ensemble dans le ciel – ce qui permettrait d'identifier le personnage humain ? La réponse est positive, et nous invitons nos lecteurs à faire eux-mêmes l'expérience.

A 4 heures du matin le 1^{er} octobre, ou dans la nuit du 30 novembre/1^{er} décembre à 0 h, en se plaçant le dos au nord (donc avec le levant à gauche et le couchant à droite), l'observateur peut voir la situation astronomique suivante : le Taureau y est alors plein sud et au zénith, Orion, suivi de Procyon ou du Grand Chien, au sud/sud-est, le Léopard est à l'ouest, queue tournée dans cette direction ; la Grande Ourse, inversée pour l'observateur qui regarde le sud, est à l'est ; quant à la Petite Ourse, elle est au nord, diamétralement à l'opposé du Grand Chien. La Voie lactée enfin court du sud-est au nord-ouest : Taureau, Chien, Ourse, Léopard sont donc là. Du coup, le personnage humain doit être identifié à Orion. Quant au semis de fleurs et de lierre, il représente la Voie lactée.

M'abstenant ici de proposer des interprétations du type de celles que j'ai faites

pour les autres plaques (ce qui nécessiterait de longs développements), je pose simplement la question : s'agissant de l'association de six motifs – association jusqu'alors inexplicée –, peut-il s'agir d'une coïncidence ? Cela me semble exclu, mais chacun se fera son opinion.

Je pourrais en demeurer là, c'est-à-dire m'en tenir à cette identification entre les représentations du « chaudron » et les constellations. Nous aurions un peu avancé. Mais est-il concevable qu'une œuvre aussi admirable ait eu pour seul objet de représenter des configurations célestes sans que celles-ci aient eu un intérêt particulier ? De plus, pour en rester à la plaque que nous avons décrite et interprétée, pourquoi la place prédominante accordée au Taureau – qui plus est représenté dans une posture qui évoque la mort – ?

L'observation du ciel que j'ai précédemment proposée, celle qui « met en phase » les constellations qui nous intéressent, ne présente qu'une image imparfaite (parce que le système astral obéit à des lois complexes) de la configuration « idéale », celle où le Taureau serait rigoureusement au centre, et les autres constellations placées selon les dispositions de la plaque.

Or, les astronomes sont capables de déterminer à quelle époque les constellations se présentaient ainsi. C'était aux alentours de 2000 avant J.-C. Le ciel ne se montrait pas comme on le voit aujourd'hui, son « pôle boréal » était situé différemment. Or, que s'est-il produit à cette date ? Comme on le voit dans le ciel, mais aussi dans les calendriers du Moyen-Orient, on est passé de l'ère du Taureau à l'ère du Bélier.

Le Taureau est mort. Une autre ère arrive. Comme nous l'avons suggéré dans notre étude du calendrier de Coligny, les Celtes – ou Gaulois –, les druides – ou les savants (dont César admirait la science) – ont réformé, comme d'autres, le système calendaire : c'est alors que se placerait le changement d'année avec abandon de « l'année d'automne » pour retenir celle « de printemps » (que nous utilisons toujours). La plaque étudiée en apporte, selon nous, la confirmation et les autres plaques vont également en ce sens – comme nous le montrerons ailleurs –.

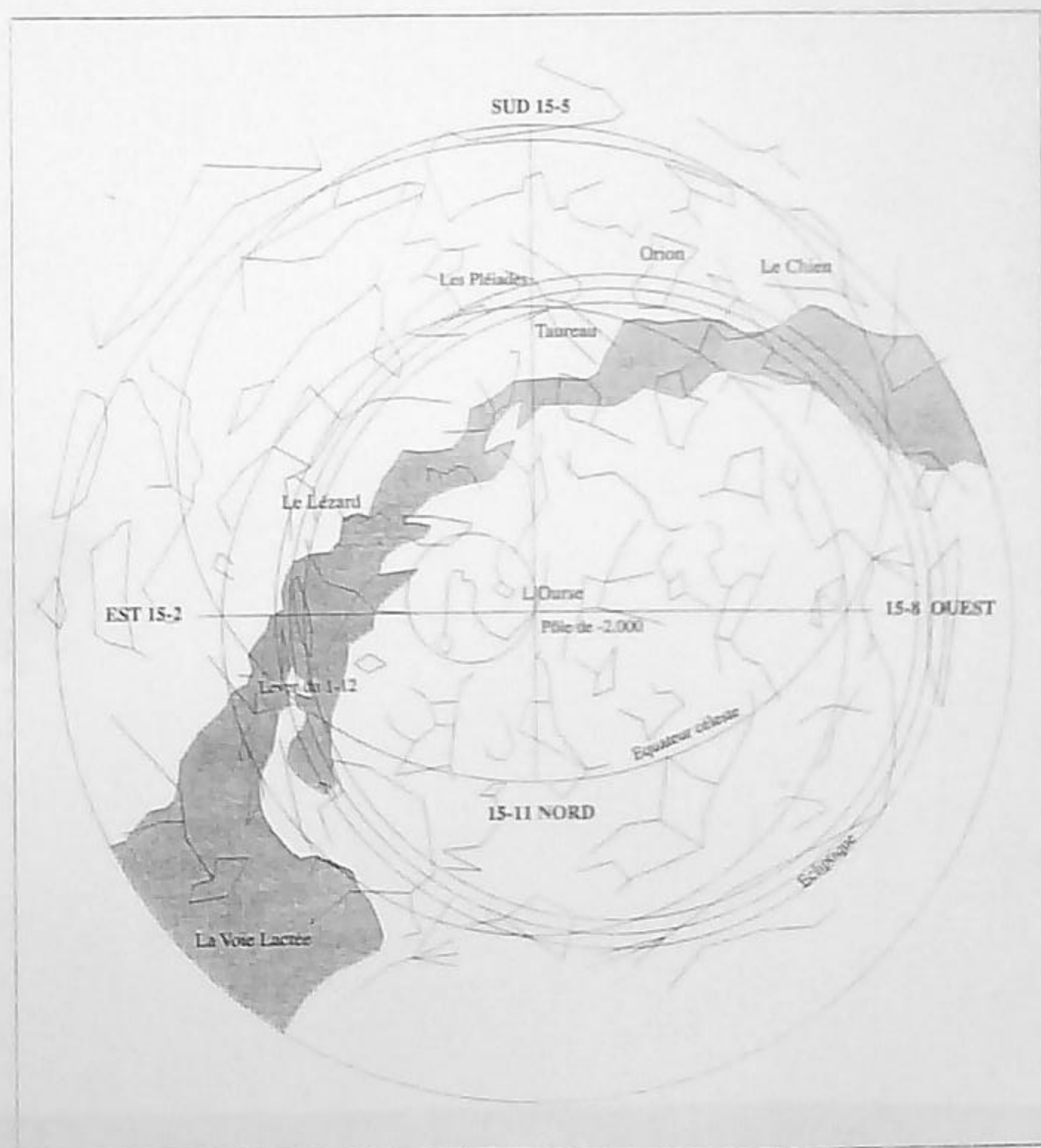
Pour résumer : 1) les représentations figurées sur ce chaudron se réfèrent à un

« temps sacré »; 2) lesdites représentations se rapportent à des situations astronomiques précises, englobant les personnages et les animaux auxquels on a identifié les constellations dans des mythes qui « sacralisent » la suite du temps; 3) les Celtes, tout en ayant leur originalité, s'insèrent dans le grand mouvement qui a conduit, très tôt, certains peuples à se doter de calendriers se référant à des configurations astrales significatives.

Un sens possible...

Comme d'autres peuples du Bassin, c'est au jour de l'observation du lever (« héliaque ») des Pléiades, alors que naissait également le soleil de l'équinoxe de printemps sidéral, que se situe cette réforme du calendrier, dont on garde le souvenir. Comme toute réforme de ce type, elle fut transcrite en termes religieux, donc en mythes : c'est ce que racontent les images du chaudron. Qu'ils aient conçu un système à la fois calendaire (d'après les constellations) et mythique (sa traduction pour le peuple) n'a rien d'étonnant : nombre de civilisations, y compris celles que l'on connaît encore, ont connu cette situation.

Si l'on m'en croit, le « chaudron de Gundestrup » serait donc une mise en image intermédiaire entre savoir ésotérique (celui que représente le calendrier de Coligny) et mythes populaires – ce qui explique que certains de ses motifs se retrouvent dans des sculptures gallo-romaines. Sa fonction ne pouvait donc être que très « officielle » (évitons les mots « sacré » et « rituel »). Les plaques de ce « chaudron » et celle du « calendrier de Coligny » ont été, les unes et l'autre, soigneusement démontées, emballées et enfouies. Cela se passa à des centaines de kilomètres et à au moins deux siècles de distance. Coïncidence, hasard ? J'ai du mal à le croire. ■



En haut : la grande plaque du fond, objet de la présente étude...

En bas : ... et le ciel qui lui correspond.

de deux personnages féminins, du mot irlandais *Sen*, signifiant « vieille femme ». Des Matres n'auraient donc pas été déplacées en compagnie des Trois Grues regardant vers l'Orient depuis un ancien sanctuaire celtique consacré à la Mère primordiale.

Beaucoup d'incertitudes entourent le pilier des Nautes, par exemple celle de sa situation initiale qui ne sera sans doute jamais connue. Par contre, pour résoudre certaines énigmes les chercheurs oublient trop souvent l'attention que les Anciens portaient au ciel. Leurs monuments, toujours orientés, faisaient une large part à la mythologie astrale. L'astronomie fournit une clef, pourquoi ne pas l'utiliser ?

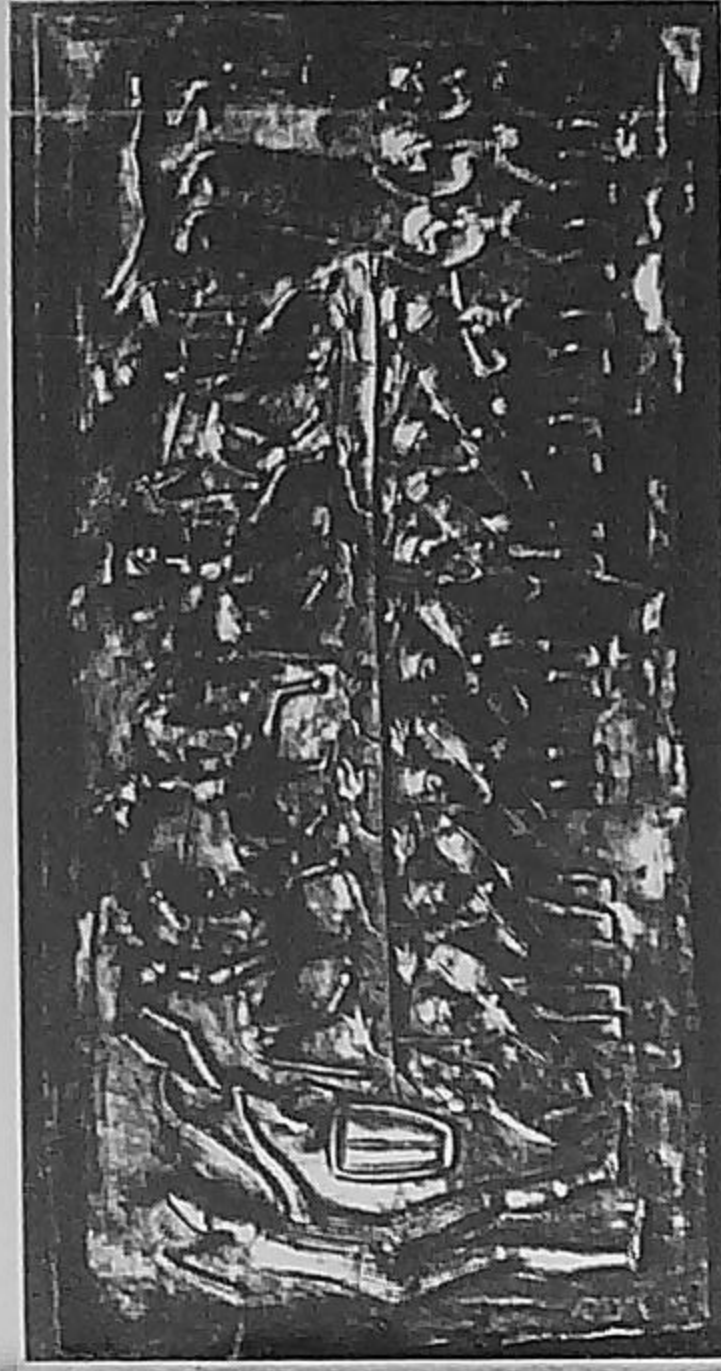


5. Le chaudron de Gundestrup

Les Danois l'ont appelé « la Coupe de sacrifice des Cimbres ». Il s'agit d'une grande coupe puisque l'objet mesure 0,70 m de largeur sur 0,42 m de hauteur ; il fallait bien cela pour recueillir le sang des victimes. Ce chaudron fut trouvé en 1891 au sein d'un puits d'une tourbière en exploitation, près du village de Gundestrup. *Raevemosen*, le marais de la découverte, est devenu un site protégé, reconnu comme un véritable temple de la préhistoire.

Un éminent spécialiste des Celtes s'est beaucoup amusé en essayant de reconstituer une mythologie cohérente d'après le décor du fameux chaudron de Gundestrup. Il a d'ailleurs reconnu avoir lu les plaques d'argent comme une bande dessinée : une B. D. réservée aux adultes, probablement, car il n'a pas hésité à faire d'un personnage pourvu de cornes de cerf, l'éternel cocu de la fable. Sacré feuilleton !

Quoi qu'il en soit, ce toujours jeune professeur aurait pu s'éviter de tourner 25 ans autour de son chaudron, s'il avait seulement consenti à lever la tête. En effet, le remarquable travail des orfèvres scordisques résume en fait le *Purâna* originel, écrit dans le ciel par Brahmâ en personne.



Chaudron de Gundestrup : les plaques de l'intérieur.
Le passage de l'Abîme.

(National Museum de Copenhague ; photo Kit Weiss)



Chaudron de Gundestrup : les plaques de l'intérieur.
La constellation du Lion : « La Soleil » dans le Lion, escortée des griffons du Nord et des éléphants du Sud, symbolisant le méridien des pôles.

(National Museum de Copenhague ; photo Kit Weiss)



Chaudron de Gundestrup : les plaques de l'intérieur.

Les trois décans de la constellation du Taureau

(National Museum de Copenhague, photo Kit Weiss.)



Chaudron de Gundestrup : les plaques de l'intérieur
La constellation du Cerf : le dieu cornu tient le serpent du positif
et le torqué du négatif

(National Museum de Copenhague, photo Kit Weiss.)

Chacune des douze plaques formant le tour du chaudron illustre une constellation zodiacale avec ses trois décans ; au centre se tient son maître planétaire. La plaque du fond, représentant le sacrifice du Taureau cosmique, concerne la zone polaire, source de toute vie. En parcourant successivement les plaques de l'intérieur et de l'extérieur du récipient, il est facile de reconnaître au passage tous les habitants de l'écliptique et de sa proche banlieue. Sanglier, Lion, Taureau et Cerf, c'est-à-dire les quatre angles de l'année, ont été disposés à l'intérieur autour d'une plaque représentant le passage de « l'Abîme » polaire de l'Autre Monde. Le dieu cornu de la constellation du Cerf tient le serpent à tête de bélier dans une main et un torqué dans l'autre, symboles du positif et du négatif dans l'univers. Les autres constellations du zodiaque décorent l'extérieur (10).

En parcourant cet extraordinaire résumé du ciel, l'observateur rencontre successivement les Dioscures, le Serpent à tête de Bélier, le Dauphin et le Capricorne, Hercule et le Serpenteaire. L'étourdi se heurte aux Dragons des nœuds de la lune, avant d'apercevoir Pégase, le Grand Chien, le Petit Chien et même toute une meute de chiens ; la voûte céleste étant un véritable chenil. L'explorateur admire des éléphants d'Éthiopie ou des panthères de Lybie, dominant des griffons hyperboréens ; ces créatures fantastiques symbolisent le méridien des solstices tout en escortant « la Soleil », maîtresse du Lion, ou Jupiter (la planète) dans le Sanglier (11).

C'est tout le ciel que les Cimbres allèrent quêrir au pays des Scordisques, près du mont Haemos de Thrace. Jadis, la Thrace passait, il est vrai, pour le pays divin par excellence, un reflet de l'Hyperborée primitive, une mère patrie des initiateurs et des prophètes du verbe ; et, pourquoi pas, un centre sacré de la religion des Celtes.

10. Il manque une des huit plaques. Elle fut sans doute volontairement enlevée, ainsi que les deux anses, lorsque l'objet fut jeté en offrande dans le marais.

11. Dans les langues celtiques, le même mot voulait dire sud et haut, et pareillement nord et bas. Cette plaque où l'on voit le sud placé au-dessus du nord prouve que la décoration du chaudron est de pure tradition celtique.

CIVILISATIONS EFFONDREES

ORIGINES ARCTIQUES
DES TRADITIONS VEDIQUES

32

Les Editions Arché à Milan viennent de publier la première traduction française d'un livre paru en 1903, « Origine polaire de la tradition védique ». Il est dû à un homme inconnu en France, mais qui fut un héros national et le principal catalyseur de la lutte pour l'indépendance indienne avant Gandhi : Bâl Gangâdhar Tilak. Il était le représentant incontesté de l'orthodoxie hindoue au sein du parti du Congrès, et on le nommait *Lokamanya*, c'est-à-dire « honoré du monde entier ». C'est dire l'authenticité des connaissances traditionnelles que contient son ouvrage. La version originale était parfaitement connue de René Guénon et constituait, au vu de sa correspondance, la source principale sur laquelle il s'appuyait pour affirmer l'origine hyperboréenne et polaire de la « Tradition primordiale ». La thèse défendue dans ce livre est celle de l'origine arctique des Indo-Européens, ou du moins de leur tradition, et l'ouvrage culmine dans deux chapitres de mythologie comparée védique, grecque, romaine, celtique et germanique (1). Les informations astronomiques trouvées dans la littérature védique amenèrent Tilak à conclure que l'équinoxe de printemps avait lieu dans la constellation d'Orion pendant la période des hymnes védiques, donc à peu près en — 4500, et qu'il s'était déplacé vers la constellation des Pléiades à l'époque des Brâhmanas, environ en — 2500. L'auteur met l'accent sur l'aspect « théorie » de ses déductions, mais les interprétations des passages analysés et expliqués dans cet ouvrage n'ont pas fait l'objet, en 75 ans, de réfutations sérieuses. Au contraire, nombre d'explications proposées ont été confirmées par les travaux ultérieurs. Seuls les arguments géologiques et climatiques semblent avoir perdu une partie de leur valeur. Néanmoins, les théories les plus modernes peuvent s'accorder avec la tradition : les régions arctiques n'ont pas toujours été aussi froides qu'à présent, et la dendrochronologie reporte les mégalithes bretons à la période d'Orion de Tilak. Jean Rémy, coauteur, avec sa femme Claire, de la traduction du livre à partir de l'anglais, nous le situe ici, et y joint une explication inédite du calendrier celtique, par l'application de ce calendrier arctique.

Les thèses de J.S. Bailly.

Au XVIII^{ème} siècle, des missionnaires français avaient rapporté des Indes des tables astronomiques qui furent déposées à la Bibliothèque Royale. Elles furent étudiées en détail par un astronome qui fut aussi maire de Paris : Jean Sylvain Bailly (1736-1793). Ce hasard fut à l'origine d'une œuvre considérable de J.S. Bailly dans le but de les élucider, œuvre suivie d'une histoire des sciences qui se prolongea par l'esquisse d'une préhistoire de l'Europe et de l'Asie profondément marquée par l'arrivée d'un peuple venu du nord, et que J.S. Bailly identifia aux Atlantes.

Les calculs effectués par J.S. Bailly démontrèrent que ces tables étaient fausses pour les latitudes de l'Inde mais concordaient pour une latitude

beaucoup plus septentrionale : 49° Nord exactement. Ce fut le point de départ de toutes les recherches de Bailly. En effet, il pensait que, pour établir des tables aussi précises à 49° de latitude, il fallait connaître un certain nombre d'éléments qu'un peuple très ancien, dépourvu d'instruments d'observation précis et de méthodes de calcul, ne pouvait acquérir que par l'observation directe des phénomènes aux approches du cercle arctique. Les conditions si extraordinaires de cette zone auraient donc permis à ces antiques observateurs de se rendre compte « de la rondeur de la Terre, des phénomènes de la sphère inclinée, de l'obliquité du zodiaque sur l'équateur et des révolutions des planètes, dont auparavant ils ne pouvaient pas avoir idée. Dans cette marche hypothétique, l'astronomie n'aurait été fondée, ou n'aurait pris ses accroissements, que lorsque les hommes, s'avancant vers le midi entre le 60^{ème} et le 50^{ème} degré de latitude et découvrant un ciel nouveau, auraient joui tous les jours de la vue du soleil, connu le zodiaque entier, et partagé cette zone en quatre parties. Ce climat

(1) Il est bon de se reporter, pour la discussion sur la fixation définitive des textes védiques, à l'article de Jacques Keyaerts « A la rencontre des Aryens », paru dans KADATH n° 33.

paraît être en effet l'habitation de ce peuple antérieur et savant, et le théâtre de l'astronomie perfectionnée dont il ne reste plus que des vestiges. On expliquerait par cette hypothèse pourquoi les Chaldéens, les Indiens et les Chinois, premiers possesseurs de ces précieux restes, ont été des dépositaires sans génie ».

Dans ses « Lettres à Monsieur de Voltaire », Jean Sylvain Bailly explique, à partir des témoignages des historiens grecs, latins, du dialogue de Platon sur l'Atlantide et de nombreux textes mythologiques de peuples divers, qu'une migration de ce « peuple inconnu » a dû se faire le long des fleuves sibériens, et que c'est vers le 49ème degré de latitude que « différentes langues ont pu naître de la langue maternelle et primitive. C'est alors que l'astronomie a été cultivée, que les travaux ont été entrepris pour mesurer la Terre, et que les tables astronomiques respectées par le temps, conservées par les peuples modernes de l'Asie, ont été fondées pour parvenir jusqu'à nous ».

Dans son « Histoire de l'astronomie ancienne depuis son origine jusqu'à l'établissement de l'école d'Alexandrie », Jean Sylvain Bailly note : « Le préjugé des mouvements circulaires qui, dans l'Antiquité, avait des racines si anciennes et si profondes, serait né sous le pôle, où les mouvements célestes se bornent presque aux phénomènes du mouvement diurne qui s'accomplit dans des cercles. Ce serait peut-être aussi l'origine des années de six mois, qui alors ne seraient composées que d'un jour et d'une nuit du pôle. Les habitants du Kamchatka ont encore des années de six mois (voyage de M. l'abbé Chappe en Sibérie - tome III p. 19). En descendant à des latitudes moins boréales, vers le 79ème degré où la nuit n'est plus que de quatre mois, on trouverait peut-être l'origine de ces années singulières et de la révolution solaire partagée en trois saisons. Dans nos climats, l'astronomie n'offre aucun moyen de faire ce partage de l'année; il devient naturel sous le parallèle de 79° où le soleil, invisible pendant quatre mois, s'élevant sur l'horizon vers le pôle dans un pareil intervalle et employant le même temps à redescendre, divise l'année en trois saisons. La fable de Janus et de Phénix nous conduit à des climats plus méridionaux, où l'absence de soleil n'est plus que de 65 jours... »

Les thèses de B.G. Tilak.

Plus d'un siècle et un environnement culturel presque sans aucun point commun séparent J.S. Bailly de Bâl Gangâdhar Tilak, et pourtant les conclusions auxquelles tous deux aboutissent sont identiques. Les thèses de Tilak sont toutefois plus systématiquement étayées et exposées. Après avoir passé en revue toutes les explications possibles — géologiques, climatiques et astronomiques — des glaciations, Tilak s'attache à rappeler les



BÂL GANGÂBHAR TILAK.

principales caractéristiques observables à l'intérieur du cercle arctique : absence de lever et coucher des étoiles, nuit continue, suivie d'une longue aube, puis de jours et de nuits ordinaires, et d'un long jour se résolvant à nouveau en jours et nuits alternés, enfin long crépuscule suivi à nouveau d'une longue nuit; rotation complète des astres de gauche à droite, importance de l'étoile polaire qui se trouve exactement au-dessus de l'observateur, lever du soleil au sud après la longue nuit, etc. Tilak montre ensuite, au moyen de l'analyse de passages souvent inexplicables par d'autres spécialistes des études védiques, que ces caractéristiques se retrouvent en de multiples occasions, soit sous forme d'allusions directes, soit sous forme d'allusions mythiques. Il termine l'ouvrage par l'analyse des confirmations qui peuvent être apportées à partir d'autres traditions (avestique, puis romaine, germanique et celtique).

Les textes des traités rituels, et notamment les indications très précises relatives aux sacrifices (qui servaient aussi à indiquer le temps), fournissent de détails inexplicables : c'est ainsi que le Devayana et le Pitriyana représentaient à l'origine une division de l'année en deux parties, l'une de lumière et l'autre d'obscurité, comme au Pôle Nord où il y a un jour de six mois et une nuit de six mois. Le Taittiriya Brahmana recèle un passage où il est dit qu'une année des hommes n'est qu'un jour des dieux. Tilak a retrouvé également dans le Vendidad une expression : « ils considèrent comme un jour ce qui est une année ». Or au Pôle, dénommé le mont Méru, où demeurent les

dieux, il n'y a effectivement qu'un jour et qu'une nuit par an. Tilak relève cette étrange coutume, dont il subsiste de nombreux vestiges aujourd'hui : les morts étaient considérés comme sans mérite du point de vue religieux lorsque leur décès avait eu lieu pendant la nuit des dieux, ou Pitriyana. Les textes brahmaniques et avestiques disent qu'il faut dans ce cas mettre le mort dans une fosse creusée dans la maison et attendre le retour du soleil.

Un autre argument est fourni par l'importance de la divinité de l'aube, Ushas, célébrée dans une vingtaine d'hymnes du Rig Veda et citée plus de 300 fois, tantôt au singulier, tantôt au pluriel. Cette aube n'était pas l'aube ordinaire : le chantre devait réciter plus de mille versets pendant sa durée, ce qu'une aube normale ne peut permettre. Le Taittiriya Samhita (IV, 3, 11) recèle un hymne à l'aube, qui donne un certain nombre de précisions relatives à un rituel de pose de pierres sacrées appelées « pierres de l'aube » sur l'autel sacrificiel. Ce rite renvoie à un commentaire du Brahmana où il est dit : « Il fut un temps où tout cela n'était ni jour ni nuit, étant dans un état indifférent. C'est alors que les dieux percurent ces aubes et les déposèrent, puis il y eut la lumière. C'est pourquoi celui pour qui ces briques sont placées connaîtra la lumière et la fin de l'obscurité ». (p. 96)

Tilak nous donne ensuite un certain nombre de preuves de l'existence d'une longue nuit, comme *dirga tamisra* qu'il traduit par « succession ininterrompue de nuits noires ». De nombreux hymnes déclarent en effet qu'on ne voit pas la fin de cette nuit. Or se lamenter, comme le font les hymnes, sur une petite nuit de 12 à 15 heures n'a aucun sens. Les mots utilisés dans les Védas pour décrire le jour et la nuit sont nombreux et ne sont pas synonymes :

Ushasa-nakta	(aube et nuit)
Naktoshasa	(nuit et aube)
Ushaso	(deux aubes)
Ahoratré	(jour et nuit)
Ahani	(jour et nuit)

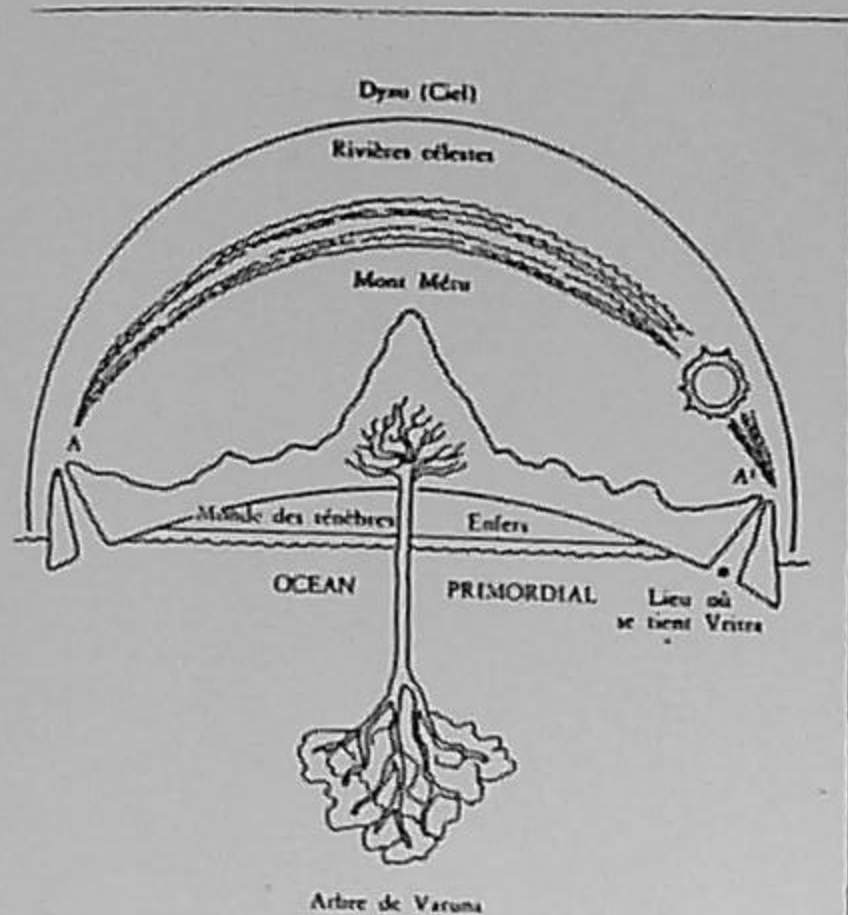
Tilak démontre que Ahani désigne l'ensemble du long jour et de la longue nuit polaire, alors que Ushasa-nakta désigne l'ensemble d'un jour et d'une nuit ordinaires. Les deux Ahanis sont « les deux extrémités de l'année », entre lesquelles s'intercalent les Ushasa-nakta ordinaires. Le long jour arctique est nommément indiqué dans le passage où il est dit : « Le soleil détela son char au milieu des cieux. L'arya trouva une contre-mesure pour le *dāsa*. Indra, agissant avec Rijishvana, renversa les forteresses de Pipru, le démon maléfique ». En VII, 8, 7, 5, on dit que le roi Varuna a fait se balancer dans les cieux le soleil d'or. Ce qui est exactement ce qui se passe dans

les régions arctiques, où le soleil fait un tour de balancier toutes les 24 heures, tout en restant constamment visible.

Un autre rappel intéressant concerne le mot *Dakshina*, qui désigne à la fois la droite et le Sud. *Dakshina* est souvent utilisé dans le sens de « aube », et le soleil est appelé « fils de Dakshina ». De même, le Nord est désigné par le terme *Uttara* signifiant « supérieur », et le Sud par *Adhara* signifiant « inférieur » : le Nord ne peut être au zénith que pour un observateur situé près du pôle. Tilak élargit ensuite sa démonstration pour aborder les saisons et les mois. Il a retrouvé un certain nombre de citations à propos de cérémonies sacrificielles annuelles, les *Sattras*. On trouve cependant des *Sattras* (annuels) d'une durée inférieure à douze mois, qui sont caractéristiques de l'ancien système sacrificiel. De même, les *Adityas* (dieux des mois) étaient à l'origine au nombre de sept, plus un huitième né atrophié. La littérature postérieure a fait passer leur nombre à douze. On dit aussi que le soleil a sept chevaux, sept chars, sept roues, etc. Ce nombre peut varier jusqu'à dix.

La grande souplesse de l'ancien système sacrificiel permettait d'accomplir des cérémonies d'une année de sept à dix mois, de même que les catégories de familles de prêtres sacrificateurs (*Navagvas* et *Dashagvas* : ceux qui vont par neuf et ceux qui vont par dix) indiquent que les années pouvaient être de durée variable, sans que pour autant les mérites de ceux qui sacrifient en dix ou douze mois soient supérieurs à ceux qui sacrifient en neuf mois. Tilak ramène ces différences de durée à des différences de latitude : les *Sattras* ont lieu, en effet, pendant la période d'ensoleillement, appelée dans les textes *Manusha yuga*, c'est-à-dire « temps des hommes » ou « période de temps comprise entre la première et la dernière aube de l'année ». On peut rapprocher ce « temps des hommes » de « l'année suivante » de l'ancien calendrier romain qui comptait aussi dix mois. L'expression qui désigne la période obscure et néfaste, complémentaire de *Manusha yuga*, est *Kshapah*.

La fameuse légende du combat d'Indra contre Vritra retrouve alors tout son sens : Indra, le champion des dieux védiques, livre un long combat aux puissances des ténèbres qui retiennent les eaux cosmiques. Il est soutenu dans ce long combat par les hommes qui accomplissent en permanence un sacrifice appelé *Agnishtoma* ou « sacrifice du Soma ». La victoire finale est obtenue par la libération des eaux captives qui entraînent l'apparition du soleil : il s'agit d'un mythe fondé sur les conditions arctiques. Tilak a fait à propos de cette légende un apport monumental à l'exégèse des conceptions de la Terre et du cosmos



Cosmogonie des textes védiques (essai de reconstitution — AA, = montagnes de l'horizon).

des Indo-Européens. Ceux-ci concevaient en effet des rivières célestes qui charriaient les astres dans le ciel, étaient à la source de la pluie, et répandaient les semences de toutes les plantes poussant à la surface de la terre.

Les conclusions de Tilak recourent donc entièrement celles de Jean Sylvain Bailly, et peuvent se résumer ainsi :

— un peuple septentrional, non les Atlantes comme le pensait J.S. Bailly, mais les Indo-Européens, a connu les conditions astronomiques particulières propres aux régions arctiques. Ces conditions particulières se retrouvent dans un grand nombre de légendes, de mythes, dans le système sacrificiel et le calendrier originels de ces peuples.

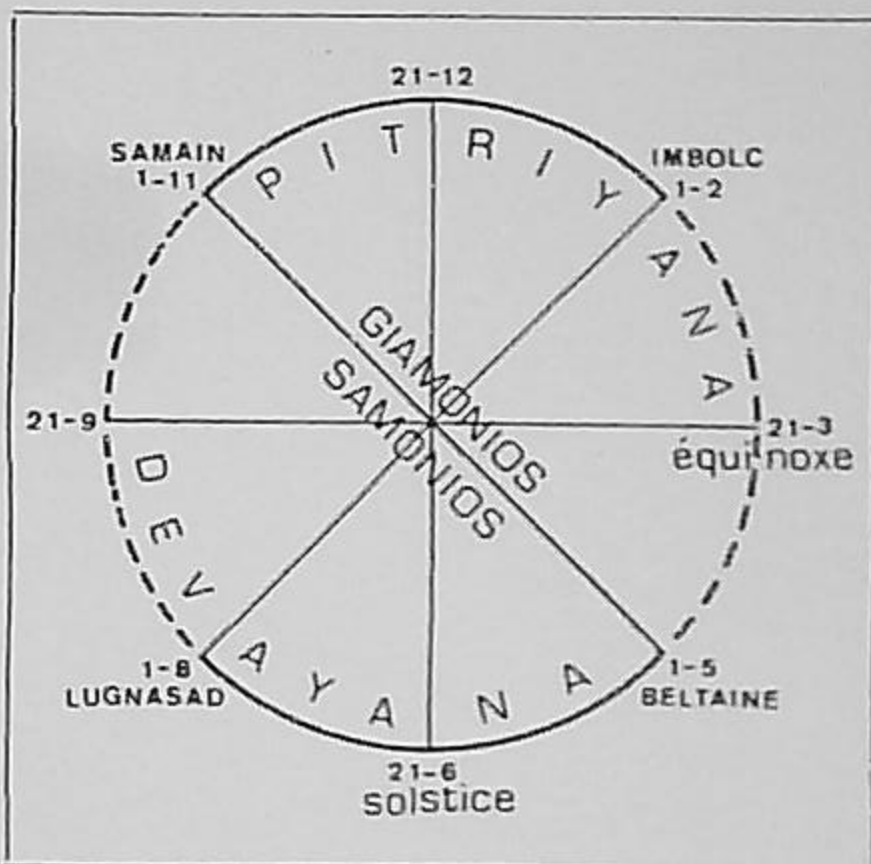
— Ces peuples ont été chassés de leur habitat primitif par un cataclysme qui est, note Tilak, la dernière glaciation (Würm IV).

— Une composante non négligeable de l'héritage indo-européen remonte donc à une communauté qui existait avant la dernière glaciation.

Le calendrier celtique.

La théorie de Tilak peut avoir des applications bien plus vastes que ne le pensait l'auteur lui-même, en particulier sur le calendrier des Celtes. Le calendrier celtique, si particulier puisqu'il n'est ni équinoxial ni solsticial, pose un certain nombre de problèmes non résolus à ce jour. L'idée la plus couramment admise est que les Celtes avaient fondé leur calendrier sur des considérations agraires et climatiques plus que sur des considérations astronomiques. On sait que le calendrier celtique

était divisé en deux saisons : une saison froide, Giamonios, qui correspond à notre semestre hiver-printemps, et une saison chaude, Samonios, équivalent de notre période été-automne. Ces deux saisons étaient introduites par deux fêtes importantes, Samain (le 1er novembre) qui marquait aussi le début de la nouvelle année, et Beltaine (le 1er mai) qui marquait le début de la saison chaude. Cette conception a été si forte et si générale qu'elle a subsisté dans un célèbre et étrange texte, dit « Teanga bithnua », « la langue perpétuelle », traité purement chrétien énumérant les merveilles du monde, du paradis et de l'enfer : « Il y a dans cette mer une île dont le sable est d'or, et il y a une autre mer que l'on voit monter de Beltaine à Samain et descendre de Samain à Beltaine, c'est-à-dire une moitié de l'année à croître et une moitié de l'année à décroître. Les bêtes de cette mer et les baleines crient aussi longtemps qu'elle descend ». (cité dans « Les druides » de F. Le Roux et C. Guyonvarc'h, Editions Ogam Celticum). Nous savons par ailleurs que ces deux semestres de l'année celtique étaient à leur tour divisés en deux par deux fêtes : Imbolc (le 1er février) et Lugnasad (le 1er août).



L'année est donc partagée en quatre parties égales, ce qui ne serait pas le cas s'il était fondé sur des considérations d'ordre purement climatique ou agricole. L'explication de cette régularité nous est fournie par la théorie arctique. Il nous suffit donc de constater si les caractéristiques du calendrier celtique répondent ou non à ce qu'on attend logiquement d'un calendrier arctique. Un calendrier arctique comporte en effet, comme Tilak l'expose longuement, quatre périodes annuelles :

- 1) une période de longue obscurité;
- 2) une succession de jours et de nuits ordinaires avec jours croissants;

o.k.
cf. les recherches de Van Gennep.
in Manuel de Folklore Français contemporain, 1947-1948
t. 1^{er}. III et IV "Cérémonies Périodiques Cycliques" pp. 860-861-862.



Iconographie : Esunertos

ARTONNOVÍOS

Un Maître de la pensée celtique

3770/3833

Il est bon d'arpenter de temps à autre la galerie des "ancêtres", lointains ou proches, et de méditer devant tel ou tel portrait. *"Les vrais hommes de progrès, écrivait Renan, sont ceux qui ont pour point de départ un respect profond du passé"*. C'est dire combien intelligente doit être notre fidélité, à l'exemple justement de nos devanciers qui ont su, par leurs recherches, leur savoir et leur sagesse, être les vivants relais d'une tradition pérenne. Tel est le cas, parmi bien d'autres, de Morvan Marchal, dont nous avons choisi aujourd'hui d'évoquer la vie, l'oeuvre, le souvenir, c'est-à-dire, bien entendu, l'éternelle présence parmi nous.

Maurice Charles Lucien Marchal - devenu plus tard Morvan Marchal - est né à Vitré le VIII Equos de l'année celtique 3770 (13 juillet 1900 de l'ère vulgaire), un an avant la mort d'un des plus illustres de ses concitoyens, l'historien de la Bretagne Arthur de la Borderie. Son père, contrôleur des Postes, était vosgien, originaire de Gérardmer et sa mère, bretonne, de Lohéac (Ille-et-Vilaine).

Il suivit ses études secondaires au collège Saint-Martin de Rennes, puis au lycée jusqu'à l'obtention du baccalauréat "latin-sciences" en 1917. Il s'inscrivit alors à l'école des Beaux-Arts de Rennes, puis à celle de Paris, et y obtint en 1924 le deuxième prix de Rome d'architecture avec le diplôme D.P.L.G. en présentant notamment un projet de cathédrale bretonne de style néo-celtique, dédiée à saint Judikaël, roi de Bretagne. Projet qui fut du reste quelques années plus tard, en 1928, couronné d'une médaille au Salon des Artistes français.

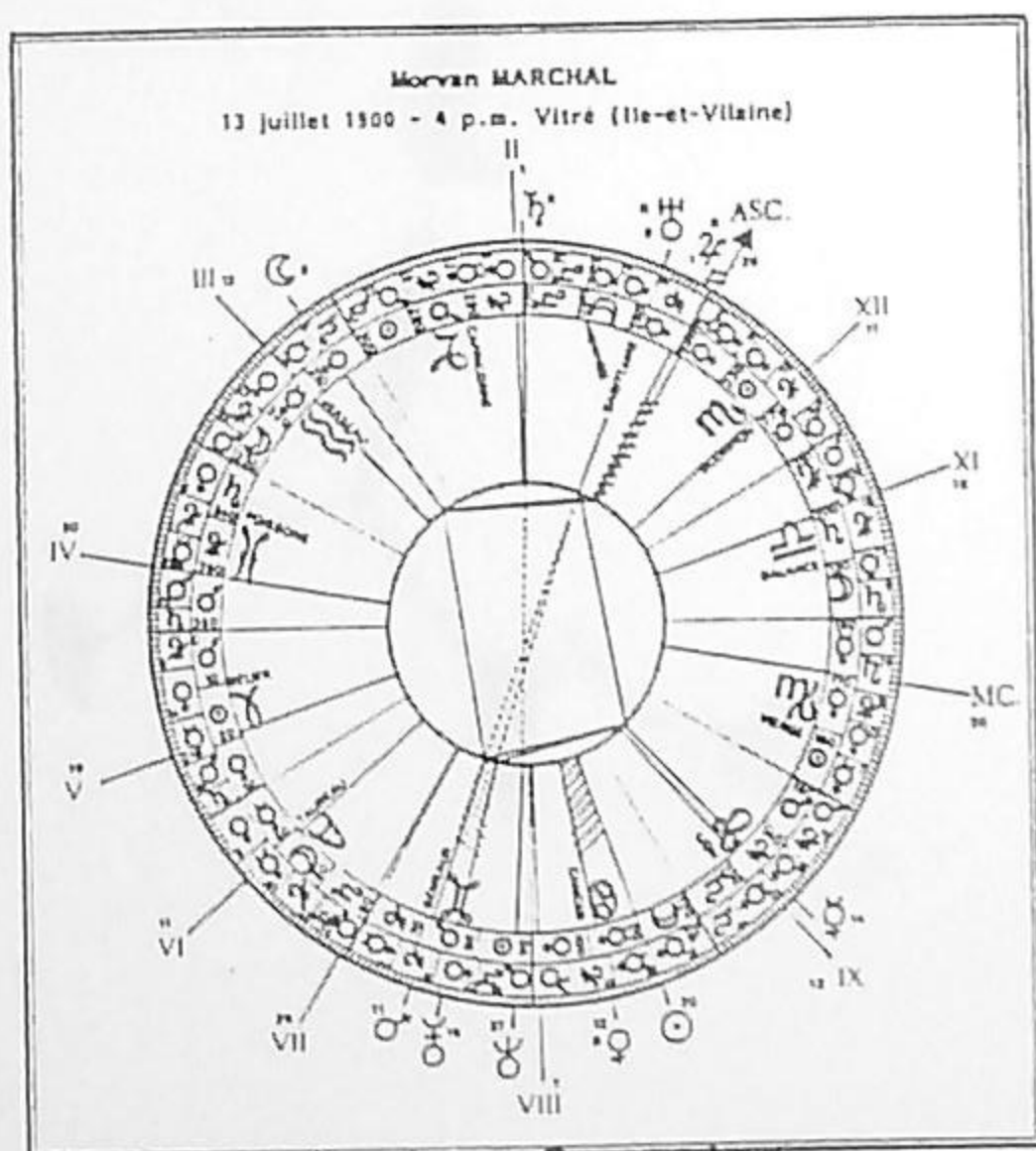
De par son ascendance bretonne, de par son lieu de naissance et d'enfance tout chargé d'histoire, de par ses lectures, notamment celle de la revue "Breiz Dishual", et sans doute encore de par quelque mystérieuse prédisposition inscrite dans son ciel astrologique, le jeune Maurice Marchal s'intéressa très tôt aux divers aspects de la culture bretonne, ou plus largement celtique. A 18 ans il avait fondé avec des camarades étudiants le Groupement régionaliste breton : l'idée de régionalisme était certes, à la fin de la Grande Guerre, une présentation prudente pour un authentique nationalisme breton. Cette association, qui deviendra dès l'année suivante, en janvier 1919, "Breiz Atao", compta bientôt, sinon en son sein, du moins dans sa mouvance, nombre de personnalités du Mouvement breton ou de l'idée bretonne d'entre les deux guerres, dans les domaines aussi bien artistique et littéraire que politique : Job de Roince et Henri Prado, qui étaient les deux autres co-fondateurs de B.A. ; puis Olier Mordrel, Yann Brickler, Francez Debeauvais, Yann-Vari Perrot, François Vallée, Camille Le Mercier d'Erm, Loeiz Herrieu, Roparz Hemon, Youenn Drezen, Jakez Riou, René-Yves Creston et bien d'autres.

Ceux qui ont connu Marchal à cette époque le dépeignent comme un être doué d'une personnalité singulière et d'une brillante intelligence, doté d'une culture celtique aussi vaste que sourcilleuse, comme un bon vivant au rire facile, à l'humour caustique, à la répartie vive, mais également comme un homme au caractère assez imprévisible. Sa rivalité avec l'autre personnalité marquante de "Breiz Atao", Olier Mordrel, n'explique pas seule son parcours aux lignes brisées, qui fut celui de toute son existence avec cette succession d'enthousiasmes et de ruptures, de réalisations remarquables et de cuisants échecs, ces débuts fulgurants et ces surprenants retraits. Peut-être faut-il y voir, outre les effets d'un éthylisme hélas précoce, plus profondément la marque d'une hérédité celtique avec tout ce que celle-ci présuppose d'individualisme, d'amour de la liberté, de recherche de soi, de goût progressif pour les spirales et les entrelacs de l'aventure intérieure, toutes composantes portées ici à leur extrême.

Ainsi donc, nombreux furent les faux départs, les créations avortées, les fuites et le silence, l'apparent détachement, dans l'existence de Morvan Marchal. A côté de réussites

éminentes, dont il ne sut ou ne voulut, en un mélange de pessimisme et de sage résignation, jamais tirer parti sur le plan social. Avec davantage de constance, de rigueur ou d'ambition peut-être, l'éveilleur qu'il savait être eût été également un meneur populaire d'envergure. Mais le goût amer de l'échec, de l'échec mesuré du moins à l'aune de notre société - et l'on sait ce que vaut pareil étalon ! - a toujours eu chez les Celtes ses fervents, voire ses prosélytes : pour ceux-ci l'imagination est reine, seuls comptent les projets, les rêves, les mises à l'eau, et que vogue ou coule ensuite le fameux navire ce n'est plus leur affaire, quand eux-mêmes ont déjà tourné le regard vers d'autres grandes idées, d'autres horizons et chimères où définitivement se perdre.

A cet égard, bien sûr la tâche du biographe n'est pas facile, surtout dans le cadre d'un simple article de revue. Il doit se contenter d'égrener des repères, ou des souvenirs. Nul n'ignore, par exemple, que c'est Marchal qui a créé en 1923 le drapeau



Iconographie : Esunertos

breton moderne, le fameux Gwen-ha-Du aux neuf bandes noires et blanches et au quartier d'hermines. Cet emblème flotta dès 1925 à l'Exposition internationale des Arts déco à Paris. Mais son créateur ignore toujours, avec une superbe indifférence, l'exploitation commerciale qui en fut faite par la suite.

En 1924, Morvan Marchal est chargé de cours à l'École des Beaux-Arts de Rennes. Il continue de collaborer, par à-coups, au gré de son humeur, à "Breiz Atao" et de diriger l'association qui en est issue, l'"Unvaniezh Yaouankiz Vreiz". En 1925, il se rend en Irlande en compagnie de Mordrel, de Taldir Jaffrennou et de Youenn Drezen pour participer au premier congrès interceltique. Deux ans plus tard il représente, avec Mordrel et Debeauvais, la Bretagne au Comité central des Minorités régionales de France.

Ces activités toutefois ne doivent pas faire illusion. A cette époque Marchal est en proie à une révision doctrinale, il est en train de se retirer plus ou moins progressivement de ses engagements. Il ne se sent plus en phase avec ses compagnons de militantisme, de Breiz Atao particulièrement, ceux-ci lui apparaissant par trop réactionnaires. Pour sa part, il se tourne peu à peu vers le fédéralisme, laïc et marqué à gauche, jusqu'à fonder avec Ronan Klec'h et Goulven Mazeas la Ligue fédéraliste de Bretagne qu'accompagnera bientôt, à partir de 1931 et sur sept numéros, la revue "La Bretagne fédérale, Breiz Kevredel". Le train de la guerre s'annonce au loin, se rapproche ; aussi les fédéralistes bretons, pacifistes, "pénétrés d'un idéal de fraternité", lancent-ils dans chaque numéro comme à chacun de leurs congrès de vibrants appels "pour une France fédérale, une Europe fédérale, seuls moyens de bâtir la paix entre les peuples...". Pour Marchal les minorités nationales, au premier rang desquelles la Bretagne, seraient fatalement laminées par un conflit européen ou mondial. Aussi multiplie-t-il les appels pour que les Bretons, eux au moins, réprouvent la guerre, défendent le droit contre la violence.

Mais n'est-il pas la voix qui crie dans le désert ? Il approche de la quarantaine, âge des bilans et des retours sur soi. Il s'est beaucoup dépensé, par la parole et par la plume, il a donné sa jeunesse, pour un résultat qui lui paraît bien en deçà de ses espérances ; et puis les événements s'emballent, sur lesquels l'intelligence et la bonne volonté d'un homme n'ont que peu de prise. Morvan Marchal, vers 1936-1938, abandonne peu à peu l'engagement militant, il se retire de la politique active et entame ou, plus exactement sans doute, élargit, accentue une quête initiatique sur les chemins jumelés du symbolisme et du celtisme.

En fait, c'est là une autre façon, plus spéculative et plus secrète, mais peut-être aussi opérante, de servir la Bretagne : "Pour que celle-ci continue d'exister, dit-il, il lui faut une âme intégralement celtique". Ce sera là, désormais, sa motivation essentielle. Comme pour le pousser plus avant sur cette voie intérieure, le destin l'amène sur le plan professionnel à une sorte de dérive : le voilà qui doit abandonner pour manque d'assiduité, vers 1931-1932, ses cours aux Beaux-Arts de Rennes ; qui doit fermer un cabinet d'architecte qu'il vient d'ouvrir dans cette ville ; et le voici qui en ouvre un autre à Laval.

C'est à Laval, précisément, que Morvan Marchal effectua une démarche qui devait le marquer pour tout le restant de ses jours : sa demande d'admission en franc-maçonnerie. Il fut initié le 1er mai 1938 au sein de la Respectable Loge "Volney", atelier relevant du Grand Orient de France. Des trois coups de son épée flamboyante sur la tête et les épaules de l'impétrant selon les anciens rites de chevalerie, le Vénérable Maître faisait tomber "de Keugant en Announ, sur la substance obscure et passive les particules actives créatrices de vie" (1). Le maçon opératif qu'était Morvan Marchal en tant qu'architecte de métier devenait ainsi maçon spéculatif ; cette double qualité lui permettait de cheminer profondément sur les voies du symbolisme. Une telle recherche n'avait rien de gratuit, ni de stérile : Marchal au contraire, qui considérait la franc-maçonnerie soit comme un surgeon des plus anciennes traditions celtiques et druidiques, soit comme un tronc sur lequel on pouvait greffer les dernières tiges de ces traditions, eut le constant souci d'appliquer sa tournure d'esprit maçonnique, et particulièrement en matière de symboles, à la philosophie druidique ; et inversement. En témoignent les travaux qu'il fut amené à présenter en atelier comme les articles qu'il publia, soit sous son nom, soit sous le pseudonyme de Maen Nevez, dans la revue maçonnique "Le Symbolisme" (animée par Marius Lepage, parrain de Marchal lors de son initiation) : "Les arcanes de la philosophie druidique", conférence lors du solstice d'été 1938 ; "Notes sur l'Épée flamboyante de la Tradition celtique", article de mai 1939 ; "La Croix couverte", août-octobre 1952, etc...

Marchal, reçu compagnon le 23 avril 1939, ne devait jamais être élevé à la maîtrise (mais il en possédait intellectuellement et spirituellement le degré depuis longtemps !) : la guerre, l'Occupation, la législation du Gouvernement de Vichy sur les sociétés secrètes allaient interrompre toute activité maçonnique, cependant qu'à la Libération il se voyait interdire, par une injustice scandaleuse, son retour au sein de quelque obédience que ce fût.



AN AZVEDIGEZ

AN AZVEDIGEZ

Avant d'aborder cette dernière période, particulièrement douloureuse, il nous faut opérer un bref retour en arrière. En 1936, à la veille de son initiation, Morvan Marchal avait resserré ses liens d'amitié avec Rafig Tullou, sculpteur-statuaire, lui-même initié de l'Ordre martiniste, qui venait de créer, sous le nom druidique Neven Lewarc'h ("le Jeune"), la revue "Kad" ("le Combat"). Ce fut le début d'une collaboration au cours de laquelle, de 1936 à 1939, puis de 1949 à sa mort, Marchal - Maen Nevez ou Artonovios ("Pierre Nouvelle") - publia un certain nombre d'articles de fond qui, selon les termes mêmes de Tullou, jetaient "les bases d'un celtisme spirituel et rituel riche de promesses d'avenir" (2). Marchal s'y affirmait résolument celte pré-chrétien, c'est-à-dire païen : "La mort unique, écrivait-il, le paradis ou l'enfer éternel, conceptions qui nous sont absolument étrangères ; nos Dieux se passionnent pour les actions des hommes, les aident et parfois y interviennent, mais n'ont pas le souci médiocre de les juger et de les condamner. N'est-ce pas l'homme lui-même qui tisse par ses actes le canevas de ses existences futures, n'est-ce pas lui qui par ses actes bons ou mauvais conditionne sa réincarnation ? C'est l'inéluctable loi du Karma, pour les hindous comme pour les Celtes".

Le troisième pilier de la revue "Kad" était le comte Francis Bayer du Kern, barde Veroestrurnis ("l'Occidental"), qui avait participé avec Celestin Lainé au dynamitage de la voie ferrée d'Ingrandes en 1932 et qui trouvera la mort sous les drapeaux en juin 40.

Neven Lewarc'h, Artonovios et Veroestrurnis fondèrent en 1936 la "Breuriez Spered Adnevezi" ("Fraternité de l'Esprit du Renouveau") : il s'agissait de créer une organisation druidique païenne, en opposition avec la Gorsedd de Bretagne trop inféodée à l'Eglise catholique comme à l'ensemble de l'établissement. Dans son manifeste, la nouvelle Fraternité revendiquait le "neo-druidisme, où nul dogme imposé n'entrave le libre examen, où nul merveilleux enfantin ne s'oppose à la raison, où se réconcilient, en ce qu'ils ont de plus élevé, le sentiment religieux et le nécessaire rationalisme. Etre catholique en Bretagne, c'est plus qu'une paresse, c'est une régression !".

Une telle revendication du paganisme, tout en étant l'aboutissement d'une longue réflexion, constituait une véritable rupture pour au moins deux des fondateurs, Marchal et Bayer du Kern, issus tous deux du catholicisme traditionnel, et dont le second avait même commencé en sa jeunesse des études de théologie...

C'est cette Fraternité qui devait donner naissance quelques mois plus tard à la Kredenn Geltiek* ; et c'est Morvan Marchal, druide Artonovios, qui devait en être proclamé le premier Ri-Drevon (Roi-Druide) aux Fonts de Barenton le 1er mai 1937.

De l'aveu même de ses fondateurs Artonovios et Neven Lewarc'h, la Kredenn Geltiek avait pour objectif d'élaborer la synthèse d'un mysticisme et d'un civisme breton, "afin de contribuer à la réalisation d'un ordre nouveau bien celte, ayant cette volonté de débarrasser notre Bretagne de (ses) miasmes mortels, pour apporter à nos frères un message de Vie et de Progrès (...). Nous voulons que la cité bretonne soit le sanctuaire de Dieu, que la pensée du Breton soit sur sa terre (...). L'avenir d'un peuple est dans

la pleine conscience de sa personnalité, doublée à la base d'un concept métaphysique indispensable... Nous sommes de ces Celtes d'un autre temps. Nous annonçons à l'encontre de la thèse chrétienne que la terre n'est pas une vallée de larmes : que la vie n'est pas uniquement préparation à la mort...".

Alors que "Kad" cessait de paraître pendant toute la durée de la guerre, Marchal, qui avait été démobilisé dès septembre 1940, le remplaça par "Nemeton" ("le Sanctuaire"), revue trimestrielle d'études druidiques. "L'Europe occidentale et nordique, écrit-il dans le premier numéro (second trimestre 1942), "était une forêt bruissante et échevelée, où l'if, le bouleau et le chêne voyaient chaque jour, depuis des siècles, leur part de soleil, d'air et de vie dévorée par d'exotiques et voraces compétiteurs. Mais la hache de lumière est sur les lianes gourmandes et, dans le cercle recouvert de la clairière, les Celtes peuvent à nouveau se réunir". Il revient à la charge dans le numéro 2 (3ème trimestre 1942) en s'élevant contre "l'orientalisation de nos peuples par la Rome de la décadence et les théologies judéo-chrétiennes" et en rappelant l'ancienne coutume du cri perçant, du "diaspad", par lequel "tout Breton pouvait protester, par clameur, contre une déchéance de propriété, contre un détournement de patrimoine".

Il ne faudrait pas croire, toutefois, que "Nemeton" fût un vulgaire brûlot dirigé contre ce qu'Artonovios appelait "les phantasmes exotiques". L'objet réel et essentiel de la revue était bien la quête de la philosophie et du symbolisme druidiques. Les titres mêmes des différents articles sont éloquentes sur ce point : "Le druidisme et les traditions initiatiques", "Symboles celtiques", "Le druidisme et l'hermétisme", "Essai sur la théodicée celtique", "D'une astrologie celtique", "Les sources métaphysiques de l'Ancien Monde et la rupture de l'unité aryenne", "Les peuples nordiques et le druidisme", "Des mégalithes et de leur signification", etc... Outre Marchal-Artonovios, qui était l'âme et la cheville ouvrière de cette revue d'érudition, on trouvait notamment les signatures de Neven Lewarc'h (Tullou), de Kornovios, de l'occultiste Jules Boucher, de Robert Ambelain, et d'un certain barde Iaktimagus : ce dernier n'était autre que G.B.K., Gwilherm Berthou Kerverziou, ingénieur chimiste, écrivain, journaliste, poète, celtisant distingué, maître ès études traditionnelles.

Le cinquième numéro de "Nemeton" paraissait à l'automne 1943. Ce fut le dernier, comme pour obéir une fois encore à la fatalité oblitérant chacune des entreprises de Marchal. Les conditions de la guerre y étaient pour quelque chose ; sans doute aussi quelques tribulations d'ordre personnel.



Longtemps célibataire, Morvan avait fréquenté avant la guerre une jeune fille issue comme lui du pays gallo, Françoise, qu'il épouse le 2 novembre 1940, peu après sa démobilisation. Une petite fille, Fantig, était déjà venue égayer leur foyer. Or, sous le gouvernement de Vichy, Françoise, qui était agent des Postes, avait été mutée dans un village mayennais éloigné du chef-lieu, et Marchal, esseulé, perturbé par ses difficultés sans nombre, en proie de nouveau à l'alcoolisme, s'était mis à fréquenter - ceci expliquant cela ou vice versa - une tenancière de bistrot, Joséphine Roger. Mme Marchal était alors partie, en 1943, comme travailleuse volontaire en Allemagne, avec sa fille. De telles circonstances, qu'elles fussent d'ordre collectif ou privé, ne facilitaient guère la réflexion intellectuelle et spirituelle...

La libération ne devait pas améliorer les choses pour Morvan Marchal, bien au contraire. N'avait-il pas été l'un des fondateurs de Breiz Atao ? N'avait-il pas farouchement milité, avant guerre, pour l'autonomie de la Bretagne ? N'avait-il pas traité, dans sa revue "Nemeton", de thèmes aussi suspects que le celtisme et le druidisme ? Il n'en fallait pas tant, aux

yeux des épurateurs intolérants, nouveaux maîtres du jour pour vous condamner soit à la peine capitale, bien des fois par contumace heureusement, soit au cul-de-basse-fosse au propre comme au figuré. Ce fut le sort de Marchal : "Lui le plus inoffensif des hommes, le plus détaché des vaines querelles politiques, fut jeté dans un camp de concentration, sous le prétexte aussi faux que stupide d'une soi-disant collaboration", écrit Marius Lepage (3) qui ajoute : "Morvan, dont les préoccupations habituelles n'étaient guère de ce monde, ne comprit jamais ce qui lui arrivait. Il subit, sans même récriminer... Il fut libéré, assez rapidement, lorsque de vrais juges étudièrent son dossier, vide de tout délit, même d'opinion, et lui infligèrent, pour la forme, une sanction qu'ils croyaient être bénigne dans les conditions du moment, mais qui, en fait, ruinait l'homme, moralement et physiquement".

Marchal, en effet, n'était rien moins qu'empêché, par les censeurs iniques de ce jury d'exception, d'exercer sa profession d'architecte. Lui le maître d'oeuvre, l'érudit, le penseur lumineux, le voilà qui devient, pour subsister, employé du Gaz de Ville ou plus précisément de la "Compagnie des Compteurs" à Montrouge, en banlieue parisienne. Le voilà dessinateur de 10ème classe, exécutant 54 heures de travail hebdomadaire. Lever à 4h.30, pointage à 7h.10, repas de 13h. à 14h.15, rentrée au domicile à 20H.30 au plus tôt. Les Dieux de l'antique Celtie ont de ces dérisions cruelles



δ. h. 11500

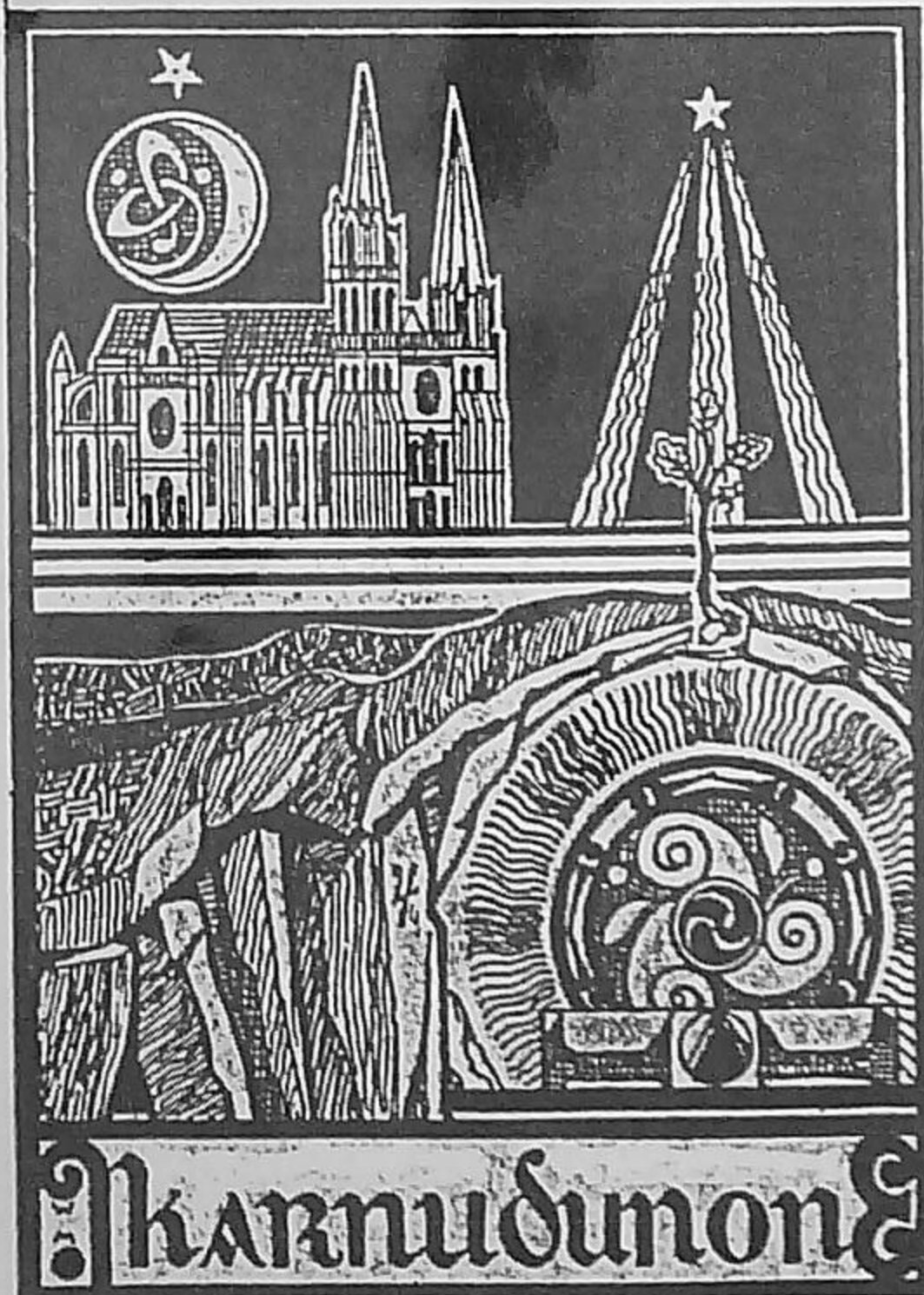
• m. n. u. l. y. e. v. •

pour ceux qu'ils aiment ou qui les aiment! Ou comme l'écrivait plus sereinement Morvan lui-même, "les Dieux, auxquels je crois, prennent plaisir, du haut de l'Olympe grecque ou de l'Erery britannique, aux efforts des humains que l'implacable loi du Karma, de l'Ananké ou de Gobren a déterminés dans leur forme actuelle" (4).

Un temps, Marchal avait tenté de poursuivre le chemin ouvert par la Kredenn Geltiek : il avait rejoint "Kad" et formé avec G.B.K. et Tullou le Poellgor, conseil de direction de la Kredenn, auquel viendra bientôt se joindre Jean Piette, druide Natrovissus dit encore Arzel Even, directeur de la revue "Hor Yezh", lecteur de celtique à l'Université d'Aberystwyth, franc-maçon de surcroît.

Mais Marchal dut bientôt abandonner, du fait de ses dures conditions d'existence, non sans se voir décerner en 1948 le titre honorifique de Grand Druides de la Kredenn Geltiek.

Sur le plan professionnel c'était la déchéance. Sur le plan maçonnique, ce fut l'amère désillusion. Lui l'initié, qui n'avait pas ménagé son courage pour défendre la franc-maçonnerie dans "Nemeton" en pleine période vichyssoise, se vit fermer, par une application stricte des règlements de l'obédience, les portes du Grand Orient. Même



δ. h. 11502

• m. n. u. l. y. e. v. •

rejet de la part du Rite Memphis-Misraïm où il avait, à défaut, sollicité son admission, ressentant au plus profond de lui-même le besoin du rituel et du cadre maçonniques. Il dut alors se contenter d'oeuvrer dans la solitude, avec juste l'amitié de quelques frères restés fidèles : c'est ainsi qu'il publia dans "Le Symbolisme" divers articles tels que "Le triangle et l'hexagramme" (déc. 1946-mai 1947), "Le triangle ponctué" (déc. 1950-janv. 1951), "La croix couverte" (août-oct. 1952), qui témoignent de sa science tant opérative que spéculative. "Si vous comprenez bien votre art, l'avait averti au jour même de son initiation l'Orateur de la loge, qui était Marius Lepage en personne, vous pourrez être corporellement seul. Vous n'en recevrez qu'avec plus de bénéfice la visitation de l'esprit. L'Ordre, puissance mystique, vous soutiendra dans vos épreuves" (5). C'était là un discours de bienvenue passablement prémonitoire... et qui n'empêchait pas Marchal de soupirer contre son exclusion effective.

Avant de trépasser il eut cependant la joie d'apprendre l'imminente création de la Grande Loge de Bretagne et des Pays Celtiques avec comme premier Grand-Maître Gérard Toubanc : celle-ci eut lieu cinq mois plus tard, par la constitution d'un atelier spécifiquement breton, à Dinard, le 26 janvier 1964. L'une des premières décisions de cette obédience bretonne fut d'élever à titre posthume Morvan Marchal - dont un atelier portait d'ailleurs le nom - à la dignité de Grand-Maître d'honneur.

Les dernières années de Marchal furent conformes, si l'on peut dire, à son existence toute remplie de difficultés et de malheurs. Après des attaques répétées, la paralysie finit par avoir raison de lui : il survécut ainsi presque une dizaine d'années, esprit lucide dans un corps inerte, incapable d'écrire, et même de parler, sinon par monosyllabes, assistant à la lente consommation de son calvaire, jusqu'à ce qu'un cancer des poumons lui fit fermer les yeux pour les lumières de Gwenved. C'était le 14 août 1963. Il fut inhumé le 19 au cimetière parisien de Pantin, sans même que sa volonté d'incinération pût être respectée, sans même que sa dépouille mortelle pût reposer dans cette Bretagne qu'il avait tant aimée et servie.

Ainsi disparaissait celui qui avait ardemment souhaité, "devant la tradition brisée, recommencer à épeler les signes de nos ancêtres", approcher les "symboles lointains et muets échappés à la triple destruction de notre monde celtique" (6) ; et qui, toujours selon ses propres termes, "ivre d'espoir, d'inquiétude et d'amour" (7) s'était efforcé tout au long de sa vie d'arracher "Iseult aux mains des lépreux" (6).



∞ Dressicos.

1 - "Le Symbolisme", mai 1939 ; notes de Morvan Marchal "sur l'épée flamboyante de la tradition celtique".

2 - "An Tribann", n° 33-34, 1963.

3 - "Le Symbolisme", "In memoriam", 1963.

4 - "Le Symbolisme", décembre 1950.

5 - "Le Symbolisme", juin 1938.

6 - "Le Symbolisme", 1946-1947, "Le triangle et l'hexagramme".

7 - "La ronce de fer", poème de Morvan Marchal.

* association mère de la Comardiia Druidiacta Aremarica.



Source de nos illustrations : Clichés d'archives C:D:A: - Cette biographie est illustrée par des œuvres graphiques d'Artonovios, conçues et réalisées pour l'ornementation des cinq numéros de la Revue d'Etudes druidiques NEMETON, parus pendant la guerre ; elles sont souvent signées des initiales M.N.L.Y.V, qui constituent les trois pseudonymes sous lesquels écrivaient Morvan Marchal : "Maen-Nevez" (Pierre Nouvelle) - Raffig Tullou : "Lewarc'h Yaouank" (Lewarc'h le Jeune), et Bayer du Kern : "Veroestrumnis" (l'Occidental). Ce trio constituait le Comité directeur de la "Fraternité de l'Esprit du Renouveau" (Breuriez Spered Adnevezi) qui donnera naissance à la Kredenn Geltiek (Croyance celtique).

DIEUX VIVANTS

*Souvent je songe à vous, Dieux oubliés des hommes
Vos temples sont détruits et ruinés vos autels,
Nulle Vierge d'Armor ne vous offre le miel,
A l'arbre consacré nul ne cueille la pomme.*

*Nul Breton, dans son coeur douloureux, ne vous nomme,
Esus au front de chêne, Hu, le Maître du Ciel,
Tarann ne forge plus de son rude martel,
Et la pierre-debout porte la croix de Rome.*

*Jusqu'aux îles d'Arann, jusqu'aux monts de l'Arrée,
L'implacable flot noir des prêtres tonsurés
Vous a chassés du sol dont vous étiez les maîtres.*

*Mais comme Arthur le Grand, gisant sous le Menez,
Peut-être, Dieux vivants et déchus, vous dormez,
N'attendant que l'amour des hommes pour renaître.*

Artonovios.

*(Poème dédié à Lugumarcos, Elembivios 3807 M:T.,
Extrait de Nemeton N°1 - 1942).*



"Depuis près d'un siècle, un divorce total existe entre la Science et la Religion, la faute, sans nul doute, en revient à l'Eglise Romaine. Alors que par l'emploi des méthodes expérimentales et par l'observation, l'humanité européenne pénètre chaque jour plus avant dans le monde qui l'entoure, le pape de Rome maintenait l'esprit de l'Eglise dans un dogmatisme enfantin, où le miracle, la révélation non discutée, l'interprétation torturée des textes, étaient sous peine de l'Enfer éternel, articles de Foi.

Laissons donc les croyants croire, nous demandons aux Bretons, aux Celtes, de raisonner. Nous proclamons hautement, ici, qu'il n'y a nulle antinomie entre le positivisme moderne, source de toute science et l'esprit religieux, source de tout idéal. Nous proclamons hautement, aussi, que l'esprit religieux, plus que jamais indispensable à l'humanité d'aujourd'hui, doit être totalement dégagé de tout ritualisme, de tout traditionalisme mort, et faire appel à l'intelligence avant de solliciter le coeur.

La Science fait son oeuvre, admirable pour la civilisation, maudite pour la guerre. La philosophie religieuse, druidique chez nous, a son travail à accomplir, pour le perfectionnement de l'humanité dans la paix.

Artonovios - La Revanche de Kildare.
(Extraits de KAD N°2).



AUBERGE – BRODINA - (cf. hospitalité)

L'Hospitalité inviolable :

Son non respect, par exemple l'assassinat d'un étranger, était puni de mort. Tandis que pour le meurtre d'un de ses propres concitoyen la peine n'était que l'exil du meurtrier. (Nicolas de Damien, fr. 105. Hist. gr. Did. – t.III.)

On peut lire dans Athénée(IV – 13) le récit de Phylarque, qui vivait deux siècles avant notre ère qui met en scène l'hospitalité fabuleuse d'Ariomannos – riche propriétaire des Galates –, et du festin public qu'il donnait chaque jour pendant une année entière, non seulement à ses concitoyens, mais aussi aux étrangers qu'on invitait à s'asseoir à ses tables, toujours chargées de viandes et de vins

C'est aussi le Transalpin LUERNIOS, père de l'infortuné roi des Arvernes BITUITOS, qui servait des repas publics à ses compatriotes et dont les largesses se répandaient aux multiples compagnons accourant à son passage (Athén., Strabon IV. P. 155 Didot.)

Il (Luernios) avait fait faire une enceinte cernée de douze stades où l'on avait installé des cuves d'excellentes boissons et placé une si grande quantité de nourriture que pendant nombre de jours, ceux qui voulaient y rentrer avaient la liberté de se repaître de ces aliments et étaient servis sans interruption.. (Athénée - Strabon. IV – 37).

Ariomannos avait publié qu'il sustenterait tous les Galates pendant une année. Sur les routes du pays, aux endroits les mieux placés, étaient dressées des tentes faites de pieux et de roseaux, pouvant abriter chacune plus de quatre cents personnes. Y étaient disposés de grands chaudrons remplis de toutes sortes de viandes. Tous les jours on tuait un grand nombre de taureaux, porcs et moutons. Des tonneaux de vivre et de farine étaient préparés. Et non seulement les Galates venus des champs et des cités pouvaient s'y restaurer, mais les serviteurs de ces relais ne laissaient pas même les étrangers de passage s'en éloigner, avant qu'ils n'eussent pris leur part des mets servis ; (Phylarque chez Athénée – IV – 32.).

Le Grug na Boinne (New Grange) et la maison d'hospitalité du dieu Oengus.
Il existait autrefois six semblables Salles (demeures, halls) en Irlande. Leurs propriétaires étaient les BRIUGU. Ils occupaient un haut rang social basé sur la richesse et l'abondance de leur hospitalité. La coutume anglaise équivalente est « l'hospitalité », le service. Les annales de ce terme et l'institution de BRIUGU en place, subsisteront jusqu'au 16ème siècle». (Mac Datho - Da Derga – Forgall Manach, Mac Da-Reo Da Choca et le briugu Blain).

Lit. K. Mc.Cone « Houndq, Heroes and Hospitallers in Early Ir. Myth and story (Eriu – 35) 1984 – 1-30.
F. Kelly, A guide to Early – Ir. Law Dublin 1988.

Dans différentes légendes, le BRIUGU est caractérisé par des traits mythiques et sa maison (BRUIDEN) est souvent la scène de désastreuses calamités.

Le BRUIGHFER, sorte de Père Aubergiste, hôte public. Celui-ci est tenu de fournir l'hospitalité "*Le sel de la maison de l'hospitalier*" (C'est ce à quoi tout le monde a droit *Laws V, 484*). Le Père Aubergiste, ou BRUGHAIID (tenancier), était un personnage important jouissant de pouvoirs judiciaires.

Il existait de la sorte environ 400 auberges disséminées à travers l'Irlande dont la table était toujours ouverte, symbole concret de l'hospitalité celtique.

Il semble bien que la Gaule, du temps de son indépendance, ait connu ce type d'institution publique.

BRUIEDEN – une grande salle de festins et de banquets, selon l'Histoire du cochon de Mac Datho (*Scéla mucce Mac Datho*).

Le récit du Cochon de Mac Datho énumère les auberges de cinq personnages principaux, dans lesquelles T.R. O'Rahilly a vu des résidences surnaturelles.

ATMOSPHERE

ATMOSPHERE : * TREELLACUS

Vieil irlandais TRIALL, masc. Thème en -U- « fait de voyager, voyage ».

Dérivé : TRIALLACH adjectif – « voyageant, mobile », nom de l'un des « airs » (l'atmosphère) distingué par la cosmologie.

Windisch propose de l'analyser en *TRE-ELL, voir à part .2. TRE- « à travers » et ELL- . Thème verbal « faire mouvement ». TRE - *TREELLACUS.



AURAICEPT NA N-ECES

Ouvrage qui peut être proprement considéré comme le « manuel » des FILID ; il semble se composer de deux éléments :

Un texte très ancien, recopié de façon souvent inintelligente, qui renferme des éléments de vocabulaire basés sur une science étymologique traditionnelle analogue au NIRUKTA hindou (cf. ce mot), qui traite principalement de l'interprétation symbolique des caractères ogamiques. Il semble être à la base de l'étymologie symbolique.

D'autre part un commentaire plus récent et souvent des plus superficiel, où se mêlent les éléments celtiques, les reminiscences bibliques et les références aux grammairiens latins.

Cet ouvrage a été édité par Georges CALDER, *Auraicept na n'Eces* (The Scholar's prime Geing the Text of the Ogam tract from the Book of Ballymote and the Yellow Book of Lecam, and the text of the Fhocul from the Book of Leinster) Edimburgh, 1917.

AUTOCHTONIE

AUTOCHTONIE – MATRIARCHE :

L'autochtonie apparaît comme l'un des aspects de la Sacralisation de la Terre mère, espace géographique limité ou expansif, village, pays, ou la terre elle-même dans son aspect global. Conscience de lieu d'appartenance à un terroir particulier où l'individu a pris naissance et où il reposera « identité substantielle entre la Race et le Sol (Mircea Eliade).

Jusque chez les Européens de nos jours survit le sentiment obscur d'une solidarité mystique avec la Terre natale : *C'est l'expérience sacrée de l'autochtonie qui fait que l'on se sent être des gens du lieu, et c'est là un sentiment de la structure cosmique qui dépasse de beaucoup la solidarité familiale et ancestrale ».*

Les vieilles civilisations traditionnelles gardent en elles cette nostalgie d'appartenance charnelle à la terre natale, qui est aussi celle de ses ancêtres, mais surtout la Terre maternelle.

Aussi, le mot de « Patrie » présente peu de sens pour les Celtes, c'est le mot de « Matri » qu'il nous faut employer.

On observera que dans les pays celtiques, une homologation de Terre Mère, c'est la Femme qui naturellement est propriétaire du sol, de ses fruits et de ses récoltes.

En Irlande, dans le monde rural traditionnel, c'est la femme : la mère, la gardienne du foyer qui décide du partage de la terre entre ses enfants. C'est elle la vraie propriétaire du Sol, car elle est « mystiquement » solidaire de la terre.

En Irlande si le Roi demande à son Tuath (peuple) qui est le principal administrateur du terroir, il répond que c'est de la terre mère qu'il détient cette délégation. Et c'est à celle-ci qu'il réclame sa « reconnaissance » au droit régalien.

AVARICE

AVARICE :

Rétention de la richesse. Le péché rédhibitoire des Celtes.

C'est le crime capital qui entraîne la mort de l'âme, la honte, le déshonneur, l'opprobre humain de l'homme, le manquement au Dedna des Celtes.

Avarice : avidité, cupidité, aridité, qui ne prodigue pas.

Antonyme : générosité, largesse, prodigalité, désintéressement,

Triades :

1 – « Les trois choses les plus dures du monde sont :
L'acier neuf fois chauffé à blanc, le silex, le cœur de l'avare ».

(Triade de l'avare) Gallois

(Trio dd mab y crinwas)

Crinwas signifiant homme racorni, desséché)

5- « Les trois choses les plus froides du monde :
Le nez du lévrier, le bloc de glace, le foyer de l'avare »

10 – « Trois qualités de l'avare :
Craindre le fort, mépriser le pauvre, menacer le faible ».

Aubépine

AUBEPINE :

Le buisson d'aubépine entre dans la technique du glam dicinn « malédiction suprême » opérée par une troupe de filid. Satire catastrophique pour qui en supporte les effets : « *la terre devait engloutir celui-ci, ainsi que sa femme, tous ses biens y compris son chien* ».

« *Sur le sommet d'une colline, le dos tourné au buisson d'aubépine, le vent soufflant dans la direction où était placé le satanisé, une pierre de fronde d'une main, de l'autre une branche d'aubépine, l'incantation était chantée au-dessus de ces deux objets. Puis la pierre et son rameau étaient déposés sur la racine du buisson d'aubépine* ». (W. Stokes : The second Battle of Moytura - Revue celtique p. 119-121).

L'aubépine n'est pas prise en bonne part dans le monde gaélique et son pronostic dans l'ogam divinatoire est même défavorable. Son symbole, la lettre H est pour Huat : *AUTOS nom gaélique de l'aubépine, clairement une métaphore pour « peur, crainte, épouvante ».

Les divers commentaires de cet ogam, dont celui de Mac ind Oc est « *blémissement de la face, peur* »

Celui de Morann : Assemblée des Meutes de Loup « *Ce sont les épines pareilles aux dents de la meute de loup* » qui sont dangereuses chez l'aubépine.

Enfin celui de Cūchulainn : « grande difficulté à la nuit ». Ces épines y sont considérées « *pareilles aux dents d'une horde de loup* ».

L'AUBEPINE DANS LE FOLKLORE

Bulletin folklorique
d'Ile de France. Eté 1971.
N° 338-339.

par Jules-Marie SIMON †

Dans la *Flore populaire de l'Ile-de-France* (Bull. folklorique d'Ile-de-France, page 715, notre érudit confrère, M. André-Louis Mercier, consacre une intéressante étude à l'aubépine. Je viens la compléter, aujourd'hui, par quelques renseignements inédits, se rapportant notamment à la Sologne et à l'Orléanais, régions qui sont du ressort de notre Fédération.

Tout d'abord, en ce qui concerne le nom *aubépin*, c'est par ce nom qu'on désignait et désigne encore dans nos régions, l'aubépine. Je l'ai entendu, dès mon jeune âge, dans le quartier Saint-Marceau et sur la route d'Olivet (Orléans), employé dans un usage courant par les jardiniers et les pépiniéristes ; j'ai relevé, également, ce mot *aubépin* lors de mes recherches dans toute la Sologne pour mon *glossaire du parler solognot*, notamment à La Ferté-Saint-Aubin ; Ligny ; Sennely ; Olivet ; Neung ; Yroy, etc.). *Aubépin* est le vieux mot français ; il avait une autre forme *aubesp* découlant nettement du latin *alpa spina*. Ce mot *aubesp* se trouve dans Rabelais, dans Ronsard, et, peut-être même, dans Charles d'Orléans. La forme *aubesp* n'étant pas complètement disparue au commencement du XIX^e siècle. En effet, ma grand-mère paternelle (née en 1791), aimait, lorsque j'avais trois ans, pour me faire tenir tranquille, murmurer une chanson — ou plus exactement le premier vers d'une chanson, car la bonne vieille avait oublié la suite ; ce vers était : *Bel aubesp qui vas fleurir...*

Elle disait alors *aubesp*. Je n'ai jamais pu retrouver un écho ni de ce vers, ni de cette chanson en Sologne et en Beauce ; comme ma grand-mère était de Tours, je suppose que la chanson devait être une romance tourangelles que l'on chantait quand elle était fillette, donc avant ou après 1800.

Quant au fruit de l'aubépine, j'ai trouvé en Sologne la forme *sinelle* se rapprochant du mot *senelle* ; le mot *sinelle* a même été déformé en certains endroits où je l'ai entendu prononcer : *silène* et encore *silenne*. La prononciation modifie les mots même dans les parlers et souvent selon les localités. J'ai entendu également le mot *sinellier* qui, en Beauce, se prononçait plutôt *cinellier*. Toutefois, ce nom ne désignait pas toute espèce d'aubépins, mais une espèce spéciale, que je ne saurais plus déterminer aujourd'hui, à tant d'années de distance.

Voici une superstition très curieuse qui avait cours encore en Sologne, en 1880-1890. Lorsqu'une vache était atteinte du fourchet, on la conduisait au carrefour de quatre che-

mins. On examinait l'endroit du sol où la bête avait posé le pied droit de devant ; on *cernait* (c'est le mot employé) la terre à cet endroit. On enlevait cette terre qu'on renversait sur le premier pied d'aubépine de la haie la plus proche. L'aubépine devait mourir et la vache guérir. Mais, attention ! pour que l'opération réussisse, il fallait que celui, ou celle, qui la pratiquait n'ait aucune mauvaise pensée pendant la dite opération !...

Arrivons maintenant à la partie la plus curieuse du sujet. L'aubépine passe pour éloigner la foudre et, aujourd'hui encore — 1^{er} mai 1955 —, dans cette commune bretonne dans laquelle je suis réfugié depuis la guerre, tous les habitants ont accroché à leurs portes ou à leurs fenêtres, donnant sur la rue, un rameau d'aubépine. « Et cela, disent-ils, pour préserver de la foudre les maisons pendant toute l'année. » Les légendes et les superstitions ont toujours un fond de vérité que l'imagination des hommes enveloppe de rires ou de contes. Eh ! bien, il est absolument exact que l'aubépine soit immunisée contre la foudre. J'en ai fait plusieurs fois la remarque. Voici le cas le plus significatif que j'ai constaté par moi-même. Etant caporal au 76^e R.I. à Orléans, les seize hommes de mon escouade étaient tous, sauf deux, des Solognots cent pour cent, s'exprimant encore dans leur parler. Ils avaient une très grande amitié pour moi et m'emmenaient souvent, avec eux, en permission dans leurs familles. Au mois de juin 1895, je me trouvais avec l'un d'eux, chez ses parents, en permission de quarante-huit heures à Theillay-le-Pailleux (dans la Sologne du Loir-et-Cher). Dans la journée — un dimanche —, un orage terrible s'abattit sur le village. L'ouragan passé, mon camarade et moi, nous nous mîmes à parcourir ses champs — ou plutôt ceux de son père — pour nous rendre compte des dégâts possibles. En un endroit, pour *borner* le champ, il y avait une longue haie, composée d'aubépines et de buissons divers. Quelques arbres, dont un chêne au tronc assez gros, émergeaient de la haie. Le tonnerre — ou la foudre comme on dit — était tombé sur ce chêne et sur la haie. Le chêne était fendu, brûlé ; tous les arbrisseaux de la haie, *sauf les aubépines*, étaient roussis, déchiquetés. Les aubépines étaient intactes ; pas une seule feuille abîmée ! Il y a donc là une cause physique à cette immunité de l'aubépine. Pour moi, je l'explique ainsi : la feuille de l'aubépine est du côté face — si l'on peut s'exprimer ainsi — recouverte d'une sorte de vernis très mince. Ce serait ce vernis qui, mauvais conducteur d'électricité, repousserait, par toute la puis-

339

THÉ D'AUBÉPINS.

sance des feuilles réunies, le fluide et l'empêcherait de détériorer la plante. Il y a là, pour des physiiciens et des chimistes, une étude à faire. Personne n'a encore signalé cette question ; c'est fort curieux, on le voit.

Enfin, pour terminer, quelque chose qui peut être utile à beaucoup de personnes. Avec les feuilles d'aubépine, on fabrique un thé aussi bon que le thé véritable. Voici comment ma mère et ma grand-mère le confectonnaient. Leur recette était la suivante : cueillir des feuilles d'aubépine ; les mettre sécher dans un poêle jusqu'à ce qu'on puisse les réduire en miettes avec la main ;

faire une infusion, en dosant la quantité selon le nombre de personnes et la force que l'on veut donner au breuvage. On passe le liquide comme on passe le vrai thé ; et, avec un morceau de sucre et une goutte de rhum, on a un bol d'aubépin aussi fin que du thé véritable avec cet avantage que ce thé d'aubépin n'énerve pas, n'empêche pas de dormir et régularise les battements du cœur. Enfin, il ne coûte rien que les quelques minutes employées à cueillir les feuilles, à les sécher dans le poêle et à les broyer entre les mains... On ne buvait pas d'autre thé chez nous.

330

Axe du monde

AXE DU MONDE – ACSIS BITOUS (cf Pilier)

Universalis Columna.

Comme il fallait s'y attendre, l'AXIS MUNDI était maintes fois imaginé sous la forme d'un pilier qui soutenait le Ciel. Lorsque Alexandre demanda aux Galates ce qu'ils redoutaient le plus au monde, ils lui répondirent qu'ils n'avaient peur de rien si ce n'est de l'effondrement du Ciel (*Arrien, Anabasis, I - IV, 7*).

Saint Patrick et Brigit nous ont transmis d'autres renseignements relatifs aux conceptions celtes sur les piliers qui soutenaient le monde (*Irish Texts, I, p.25*)

Des croyances similaires sont attestées chez les Germains : le *Chronicum Laurissense breve*, écrit vers 800, rapporte que Charlemagne, à l'occasion d'une de ses guerres contre les Saxons (772), fit démolir dans la ville d'Eresburg le temple et le bois sacré de leur fameux "Irmisûl" (*Fanum et lucum eorum famosum rminsul*).

Rodolphe de Fulda (vers 860) précise que cette fameuse colonne était la "Colonne de l'Univers soutenant presque toutes choses" (*Universalis columna quasi sustinet omnia*) (Jan de Vries "*La valeur religieuse du mot germanique IRMIS*", Cahiers du Sud, 1952, pp.18-27) pp.18-19 id., *Altgermanische Religionsgeschichte I* (Liepzig, 1935, pp.186-187).

Cette image cosmologique est d'ailleurs assez répandue. On la retrouve chez les Romains (Horace, *Odes III, 3*), dans l'Inde védique (*Rig Veda I, 105 ; X, 89, 4, etc...*), où il est question du SKAMBHA, pilier cosmique.... "Mircéa Eliade *Architecture sacrée et symbolisme*."

Un passage de la compilation de Scymnos de Chio fait état d'une colonne de ce genre qu'il situe en Armorique :

"*Les Celtes... tiennent leurs assemblées avec de la musique, demandant à cet art d'adoucir les coeurs. A l'extrémité de leur pays, se trouve la colonne dite boréale, très haute, projetant sa pointe sur une mer houleuse. Les lieux voisins de cette colonne sont habités par les Vénètes.*" - Scymnos de Chio, vers 183-186 ; C. Müller, *Géographie graeci minores*, t.I, Edit. Didot.

Un poème de Taliesin fait allusion à cet axe du Monde sous l'aspect d'un grand mât qui irait de la Terre au Ciel :

"*Je sais ce que fut le grand mât qui allait de la Terre au Ciel*". Taliesin - *Conjuration hostile*.

Les fameuses colonnes gauloises au géant anguipède, sur lesquelles domine le dieu du ciel TARANIS, relèvent de la conception que le Ciel est supporté par un axe mystérieux qui l'unit et le relie à la terre. L'écroulement d'un tel axe serait synonyme de destruction du monde.

Des poteaux de bois étaient dressés dans les sanctuaires gaulois et irlandais et se tenaient au centre de ceux-ci.